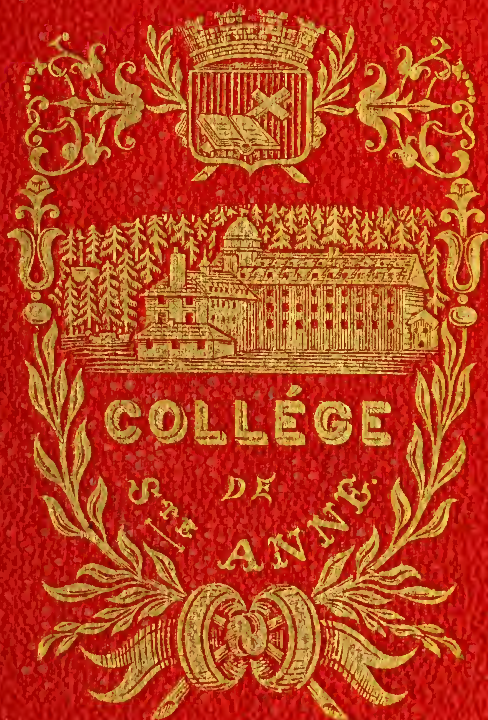
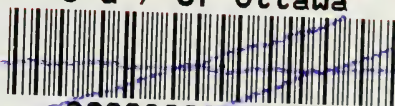

COLLÉGE
DE
STE ANNE



SEMINARIUM

SANCTÆ ANNÆ

—oooo—

Ego infrascriptus Seminarii Sanctæ Annæ Studiis Præfectus, testificor ingenuum adolescentem

Hermanum Pelletier

in

Inf. Grammaticæ schola

studentem, hoc primum

Linguae Graecae

præmium meritum fuisse, in solemni præmiorum distributione habita

die 24a Junii anno millesimo octingentesimo octogesimo quinto

[signature] S. P.



[illegible]

VOYAGES EN ORIENT

JÉRUSALEM

TOME DEUXIEME

VOYAGES EN ORIENT

PAR

LE R. P. DE DAMAS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

JÉRUSALEM

TOME DEUXIÈME

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

ANCIENNE MAISON PUTOIS-CRETTÉ

DELHOMME ET BRIGUET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Successeurs de Henri Allard

13, RUE DE L'ABBAYE, 13

XIX

LA VOIE DOULOUREUSE

Vis-à-vis le petit couvent de la Flagellation où nous sommes logés, nous apercevons, de l'autre côté d'une rue étroite et sale, une caserne de soldats osmanlis.

Autrefois, c'était un palais attenant à la célèbre tour Antonia, et habité par les gouverneurs romains. Devant ce palais une vaste place s'ouvrait dans la direction du levant au couchant; les Juifs l'appelaient Gabbatha, et les Grecs Lithostrotos ou Xystos, c'est-à-dire pavée de pierres, parcequ'elle était dallée.

Ici commence la voie douloureuse!

Depuis longtemps notre dévotion nous poussait à explorer ce chemin sacré; mais l'approche de la grande semaine nous avait fait commander à nos impatiences. Pour monter au Golgotha avec le Sauveur, est-il jour préférable au Vendredi saint?

Maintenant l'heure est venue, nous la saluons avec bonheur, et tous nos amis s'empressent d'arriver de *Casa-Nova* pour commencer avec nous le pieux exercice.

Les personnes qui ne connaissent point Jérusalem

s'imagineraient volontiers que le chemin de la Croix est une route soignée, sur les bords de laquelle de jolies chapelles invitent le pèlerin à se reposer dans une douce prière. Il n'en est rien. Les Turcs n'y tolèrent aucun signe de Christianisme ; ils couvrent même d'immondices les endroits désignés pour les stations. Il y a bien peu de temps encore qu'il n'eût pas été sûr d'y faire un trop long arrêt ; on eut été poursuivi à coups de pierres.

En 1855, LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Brabant voulurent faire leurs stations à genoux. On leur donna une garde nombreuse, et cet appareil imposa à la population. Après eux, l'archiduc Maximilien put également satisfaire sa dévotion, entouré de soldats égyptiens. Depuis lors, les Chrétiens ont le droit d'être plus hardis. Vers la fin de notre séjour en Crimée, le capitaine du *Mercure*, officier de la marine française, en grand uniforme, à la tête de son équipage, a suivi l'exemple des princes allemands ; et les Turcs ont respecté les représentants d'une armée dont les canons venaient de parler si haut en leur faveur. Un mois après, ignorant la difficulté, j'entrepris la même chose, avec deux prêtres et mes deux soldats d'ordonnance. Je m'agenouillai quatorze fois sans que personne osât rien dire. On m'accusa plus tard d'imprudence ; mais si j'ai couru un danger, je n'en ai pas le mérite, car je l'ignorais. Aujourd'hui nous sommes cinquante-sept.

Nous n'hésitons pas, et les Turcs seront bien forcés de reconnaître nos droits.

PREMIÈRE STATION.

A la distance où nous sommes des événements, après les affreux bouleversements qui transformèrent la ville, il serait difficile de déterminer le lieu précis où se tenait Notre-Seigneur lorsqu'il *fut condamné à mort.* Aussi les pèlerins ont-ils coutume de stationner dans un endroit de convention. Ordinairement c'est dans la rue.

Mais comme nous sommes fort nombreux et que nous tenons à n'être point pressés ni dérangés, nous nous assemblons dans la petite cour du couvent de la Flagellation ; un franciscain fait le signe de la croix et nous fléchissons le genou, et tous ensemble nous récitons cette prière :

Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum !

Nous vous adorons, ô Jésus-Christ, et nous vous bénissons, parce que vous avez sauvé le monde *aujourd'hui* par votre sainte croix.

Point de chants, bien entendu, point de croix portée devant nous. Ce serait une imprudence grave.

L'invocation faite, nous nous assîmes à l'ombre, et l'un d'entre nous exposa ainsi le mystère.

Après la Cène, lorsque toutes les cérémonies pres-

crites par la loi furent accomplies, le Seigneur était sorti du cénacle avec les apôtres, et, descendant la montagne de Sion, il s'était dirigé vers la vallée de Josaphat. Il était entré dans le jardin de Gethsémani ; et là, retiré dans une grotte solitaire, il avait ressenti toutes les angoisses de l'agonie. Et puis des malfaiteurs, envoyés par les princes des prêtres, étaient venus le saisir, et ils l'avaient entraîné chez Caïphe et chez Anne pour le faire juger et condamner.

La nuit s'était écoulée sinistre et terrible ; de deux heures à six heures du matin, dans la maison d'Anne, de six à sept chez Caïphe. Enfin sur les sept heures et et demie, nous retrouvons le bon Maître debout devant le gouverneur romain ; un peuple immense est réuni sur la place du palais, et des voix s'élèvent de la foule, demandant que *Jésus de Nazareth soit condamné à mort.*

Le gouverneur actuel de la Judée s'appelait Ponce-Pilate. Il avait succédé à Valérius-Gratus. Depuis neuf ans il faisait haïr son administration à force de se montrer avare, cupide et colère. Deux ans plus tard, l'excès de ses cruautés devait le faire destituer par Vitellius, alors gouverneur général de la Syrie, et, après un procès instruit à Rome, il devait être exilé à Vienne dans les Gaules, où il se tua au milieu d'un accès de désespoir.

Pilate rendait ordinairement la justice dans une salle de son palais, nommée le *Prétoire,* qui était élevée de

vingt-huit marches au-dessus de la rue. Mais les Juifs ne voulurent point monter jusque-là, parce qu'ils devaient faire la Pâque le soir, et que c'eût été pour eux une souillure que de mettre le pied chez un païen. Alors Pilate consentit à sortir lui-même, et du haut des marches il adjura le peuple et lui dit : — « De quel crime accusez-vous cet homme ? » — Or la multitude furieuse ne savait que répondre. Pendant la nuit tout entière on avait interrogé le Sauveur, et malgré les faux témoins, on n'avait pu découvrir en lui la moindre action blâmable. Alors quelqu'un imagina de s'écrier : — « S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne « vous l'aurions pas amené ! » — Et Pilate, blessé de cette réponse mutine, répondit avec aigreur : — « Eh bien, jugez-le selon votre loi. » — Mais le parti des Juifs était pris. Ce n'était pas un jugement qu'ils réclamaient. Que leur importait la justice ? Ils voulaient une condamnation capitale ; et comme la peine de mort était réservée aux Romains, c'était à Pilate qu'ils la demandaient. Pilate ne dut conserver aucun doute, lorsqu'ils lui répliquèrent : — « Il ne nous est pas permis de tuer quelqu'un. »

Alors Pilate rentra dans le prétoire et se fit amener Jésus. L'escalier par où monta le Sauveur a été soustrait à la profanation des infidèles. La piété de Constantin l'a transporté, pierre par pierre, jusqu'à Rome, où il est exposé à la vénération publique.

Inutilement le gouverneur chercha des traces de culpabilité dans celui qui était la sainteté même, et, n'en trouvant pas, il retourna vers le peuple et lui dit : — « Je ne trouve réellement aucun crime dans cet « homme. » — Alors, ces Juifs si turbulents, qui étaient toujours en révolte contre leurs souverains et qui devaient, soixante ans plus tard, expier par leur ruine totale la dernière de leurs conspirations, osent accuser Notre-Seigneur de rébellion, et les voilà qui s'écrient : — « Nous avons trouvé cet homme perver- « tissant notre nation et empêchant de payer le tribut « à César... Il se dit le Christ-roi... Il soulève le peu- « ple, enseignant dans toute la Judée, depuis la Gali- « lée jusqu'ici. »

Pilate n'ignorait pas, sans doute, que ce même Jésus, interrogé un jour sur l'obligation de payer l'impôt, avait répondu par cette parole à jamais célèbre : — « Rendez à César ce qui appartient à César. » — Aussi ne fit-il aucun cas de la dénonciation des Juifs. Il releva seulement le mot de Galilée, et, pour se décharger de cette affaire importante, il renvoya Jésus à Hérode, son souverain naturel.

Le tétrarque habitait, au mont Sion, un palais bâti par son père, sur la place Xystos, où se tenaient les assemblées populaires et où s'élevait déjà l'antique château des Asmonéens. Si nous en croyons l'historien Josèphe, rien ne surpassait la magnificence de ce pa-

lais, qui pouvait être comparé au Bruchion d'Alexandrie. Tout ce que la Judée et les pays voisins renfermaient de pierres rares et de bois précieux avait été employé pour la construction de cet édifice, construit sur le modèle des chefs-d'œuvre de l'architecture grecque. Un mur, haut de trente coudées, flanqué de tours gracieuses, en formait l'enceinte. Des bosquets délicieux, des jets d'eau et mille autres agréments de cette sorte rappelaient, au milieu du tumulte de la ville, l'image et les charmes de la belle nature. Des colonnes innombrables formaient autour du palais de magnifiques péristyles, et des portiques majestueux conduisaient à l'intérieur. Des niches artistement travaillées renfermaient des statues sans nombre, et une longue suite d'appartements, décorés avec un luxe éblouissant, réunissait tout ce qui peut flatter les sens. Mais c'était surtout la salle des Empereurs et la salle d'Agrippa que l'on admirait dans ce palais merveilleux. L'œil y était comme ébloui par l'or, les marbres aux nuances les plus variées, et les mosaïques, qui formaient comme un pavé de pierres précieuses, pendant qu'une galerie de colonnes soutenait les plafonds de ces riches appartements. Ce château, célèbre dans tout l'univers, fut habité par les Hérodiens jusqu'à la ruine de Jérusalem ; et le dernier d'entre eux, le roi Agrippa, y avait même ajouté quelques constructions ; de sorte que, de la terrasse supérieure, on apercevait, dans un

magnifique panorama, non-seulement la ville tout entière, mais encore le Temple jusque dans ses portiques intérieurs. (Doct. Sepp.)

Aujourd'hui les Anglais y ont bâti un temple protestant. Oh ! comme ils ont bien choisi leur place, ceux qui, protestant contre l'Église, la déclarent absurde et tombée dans l'enfance !

« Or Hérode se réjouissait de voir Jésus. Il le dési-
« rait depuis longtemps, parce qu'il avait beaucoup
« entendu parler de lui, et qu'il espérait lui voir faire
« quelque miracle. Il lui adressa donc plusieurs ques-
« tions; mais Jésus ne répondit pas une syllabe.
« Cependant les princes des prêtres et les scribes se pré-
« sentèrent aussi, et l'accusèrent avec violence. »

Étonné du silence de l'accusé, le monarque orgueilleux s'imagina sans doute qu'il était intimidé, confondu, ébloui par l'éclat de sa cour ; il le méprisa, et
« l'ayant revêtu d'une robe blanche, il le renvoya à
« Pilate. »

Les fous, à cette époque, étaient habillés de blanc. Un vêtement de fou, au lieu d'un manteau royal : tel fut l'affront d'Hérode à Notre-Seigneur.

Il y avait, au cœur du roi, plus de perfidie qu'il n'en paraît au premier abord. Ce vêtement renfermait des allusions multiples et toutes plus sacriléges les unes que les autres.

Le blanc n'était pas seulement la marque de la folie.

Un manteau blanc était un signe de royauté chez les Perses, les Égyptiens, et même les Romains. On en revêtait également les images des dieux. Les grands personnages dans les fêtes, les généraux au jour de la bataille, portaient une chlamyde blanche. Ceux qui briguaient quelque dignité s'habillaient de blanc, et de là même nous vient le nom de *candidat*. Notre-Seigneur apparaissait donc sous ce vêtement comme un ambitieux prétendant follement à la royauté.

La robe du grand prêtre était blanche aussi, de même que la tunique des prêtres ordinaires. Le tétrarque, en donnant à Jésus un manteau blanc, voulut sans doute le déguiser en grand prêtre pour se moquer de sa qualité de Fils de Dieu.

Enfin, et cela est significatif dans le procès, d'après le témoignage de Josèphe et des rabbins, c'était la coutume chez les Juifs que les accusés se présentassent devant le tribunal, vêtus de noir, jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé leur innocence ; et, après leur acquittement, on les habillait de blanc. De sorte qu'en renvoyant à Pilate le Sauveur couvert d'un manteau blanc, Hérode semblait vouloir le présenter comme un homme d'un esprit trop faible pour qu'on pût lui imputer aucune mauvaise action.

« Mais cette indigne dérision retomba sur lui et sur ses courtisans. Dix ans plus tard, Hérode, dépouillé de son manteau royal et de toutes ses richesses, fut ren-

voyé honteusement à Lyon, en France, avec Hérodiade, sa femme ; et, après y avoir vécu quelque temps dans la misère, il alla mourir en Espagne. » (Doct. Sepp.)

Pilate, embarrassé d'un dénoûment sur lequel il était loin de compter, convoqua de nouveau les princes des prêtres, les sénateurs, et le peuple, et leur dit :

« Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple. Je l'ai interrogé et ne l'ai point trouvé coupable. Or je l'ai envoyé à Hérode qui l'a jugé comme moi. Je vais donc, si vous le voulez, le faire châtier, et puis je le renverrai. »

Aussitôt, par la plus criante des injustices, il ordonna que Jésus, l'innocent, fût flagellé, pour complaire au peuple.

« D'après la coutume romaine, quiconque devait subir la mort était d'abord fouetté, à moins qu'il ne fût romain. Tite-Live fait mention de cette circonstance, à propos des exécutions nombreuses qui eurent lieu dans la guerre des Esclaves. Curtius raconte le même fait d'Alexandre le Grand : Philon et Josèphe, à propos de la guerre des Juifs, où une multitude de Juifs furent sacrifiés à Jérusalem et à Alexandrie. Mais la flagellation infligée à Notre-Seigneur eut un caractère particulier de cruauté : car, d'un côté, Pilate voulait, par l'atrocité même du traitement, exciter la compassion du peuple, pour pouvoir ensuite faire grâce de la vie ; tandis que, d'un autre côté, les soldats romains,

prenant cette flagellation pour une véritable question, cherchaient à arracher au Sauveur, à force de coups, l'aveu de de son prétendu crime. Les rabbins nous font une effroyable description de la manière dont la flagellation avait lieu autrefois chez les Juifs. Le condamné était attaché par les deux mains à une colonne. On plaçait derrière lui une pierre carrée, sur laquelle montait le bourreau, afin que les coups portassent mieux, tombant d'en haut. Le valet du bourreau déchirait alors les vêtements du coupable, depuis les pieds jusqu'à la poitrine, et l'exécution sanglante commençait. Armé d'une discipline à quatre cordes, ou d'un fouet auquel étaient attachées quatre lanières de cuir, le bourreau frappait de toutes ses forces treize coups sur la poitrine nue du patient, et treize sur chaque épaule... Lorsque le délinquant mourait entre les mains du bourreau, celui-ci n'était pas responsable de sa mort, pourvu qu'il n'eût pas augmenté le nombre des lanières d'une façon excessive.

« Telle était la flagellation chez les Juifs. Mais c'était bien autre chose encore chez les Romains. C'est ici qu'on pouvait appliquer la parole du roi Roboam et dire que, si les Juifs fouettaient avec des verges, les Romains frappaient avec des scorpions. En effet, pour aggraver le supplice, ils se servaient de cordes au bout desquelles ils attachaient de petits morceaux d'os carrés ou de petites boules de métal. » Le patient était

déchiré et écorché par quatre soldats, qui le frappaient en même temps sans compter les coups. « C'est ainsi que les habitants de Smyrne, racontant les tourments de leurs martyrs, parlent d'une flagellation qui leur avait mis à nu les tendons et les veines, de sorte qu'on pouvait étudier sur eux toute l'anatomie du corps humain. » La brutalité et la cruauté des soldats romains se manifestaient là tout entières. La formule seule avec laquelle on livrait au bourreau le délinquant, était terrible : « Licteur, lui disait-on, prends, dépouille, frappe, agis, et fais attention. »

Après l'odieux supplice, on ramassa dans l'ordure quelques lambeaux de pourpre, dont on revêtit Jésus en signe de dérision ; on tressa sur sa tête une couronne d'épines, on mit dans ses mains une sorte de sceptre en roseau. On le fit asseoir sur le tronçon de la colonne rougie de son sang, et les soldats venaient, les uns après les autres, mettre un genou en terre devant lui par dérision, prenaient le roseau, le frappaient sur la tête comme pour enfoncer davantage les épines de sa couronne sanglante, et lui disaient ironiquement : — « Je te salue, roi des Juifs. »

« L'Évangéliste ne nous dit point de quelle espèce d'épines on couronna le Sauveur. Il y avait au nord de Jérusalem une vallée des épines ; il y en avait une autre de l'autre côté du Jourdain, à l'endroit où les enfants d'Israël célébrèrent les funérailles du patriarche

Jacob. Ce lieu s'appelait *area Atad.* Atad est le nom hébraïque de l'épine nommée par Linnée *rhamnus paliurus*, qui, au-dessus de sa racine, pousse un grand nombre de branches semées de pointes. Elle produit des baies noires, et croît en abondance en Syrie et en Égypte, mais surtout sur le rivage du Jourdain, près du pont de Jacob, et à Jérusalem. C'est à ce genre d'épines qu'appartient l'épine des Juifs, appelée chez les Maures épine d'Abraham, l'épine de la croix, et enfin l'épine du Christ. Celle-ci atteint souvent une hauteur de quinze à vingt pieds, produit des feuilles semblables à celles de l'olivier, et sert à faire des haies. » (Doct. Sepp.) La tradition voudrait que cette dernière espèce d'épines, ou bien le *lycium spinosum*, eût servi à tresser la couronne du Sauveur.

« Le roseau... n'était point un de ces roseaux légers que le premier coup met en morceaux. Cette espèce ne croît point en Palestine. Il était de la nature de ceux qui croissent dans l'eau, dont la tige ferme et pesante sert de bâton ou de toise pour mesurer. C'était ce que nous appelons aujourd'hui un roseau espagnol, *baculus arundineus*, ou *arundo donax* qui atteint quelquefois une hauteur de huit pieds, et qui est plus gros que le pouce. Les soldats romains voulurent imiter par dérision les cérémonies avec lesquelles on couronnait les rois en Orient, telles que nous les trouvons racontées par Abulféda à propos du couronne-

ment du kalife Motawakkel. « On lui mit, nous dit-il, le manteau royal sur les épaules et la couronne sur la tête ; puis le consécrateur, le baisant sur le front, lui dit : Salut, prince des croyants ! »

« Chez les Babyloniens et les Perses, il y avait chaque année une fête qui durait cinq jours, et dans laquelle on tirait de prison un malfaiteur condamné à mort, que l'on plaçait sur un trône, et que l'on revêtait par dérision des insignes de la royauté. Puis, après l'avoir traité pendant tout le jour comme un roi, on le traînait hors de la ville, on le fouettait, et on le brûlait… »

Philon, philosophe d'Alexandrie, nous rapporte un scandale de ce genre qui eut lieu lors du passage d'Agrippa, nouvellement nommé roi de Judée par Caligula. Il écrit ainsi à Flaccus : « Il y avait ici un certain idiot nommé Carabas, qui errait jour et nuit dans les carrefours, sans être arrêté ni par la chaleur, ni par le froid, ni par les moqueries des enfants et des jeunes gens. On prit ce misérable et on l'amena sur la place où se font les courses. Là on le plaça sur un lieu élevé, afin qu'il pût être vu de tous ; puis on lui mit sur la tête une couronne de papier, et sur les épaules une nappe de paille en guise de manteau ; et on lui donna pour sceptre un roseau que l'on ramassa par terre. Après l'avoir ainsi revêtu des insignes de la royauté, des jeunes gens se rangèrent autour de lui, armés de

bâtons comme ses gardes du corps. Quelques-uns s'approchaient de lui et le saluaient avec un profond respect. D'autres lui proposaient des procès à décider; d'autres le consultaient sur le bien de la république. Puis tous les assistants poussèrent des acclamations et crièrent : *Maris !* ce qui signifie seigneur en syriaque; car ils savaient qu'Agrippa était d'origine syrienne. »

Ainsi on traitait réellement Notre-Seigneur comme le rebut de la plus vile société.

Nous ferons cette première station à l'endroit même où s'opéra l'affreux mystère. J'y célèbre la messe tous les jours. Longtemps ce lieu fut un réceptacle d'immondices. Mais, en 1858, l'archiduc Maximilien y fit élever une église fort décente, que desservent les Franciscains. La colonne du Sauveur n'y est plus; elle a été transportée à l'église de la Résurrection.

Pendant que ces choses se passaient dans la cour du prétoire, les princes des prêtres, craignant de voir s'échapper leur proie, excitaient le peuple à pousser de nouveaux cris sous les fenêtres du gouverneur. Et Pilate effrayé songeait à trouver un autre moyen de refuser la sentence de mort; il imagina de prendre le peuple par la compassion.

On voit encore aujourd'hui, sur la voie douloureuse, non loin de l'emplacement du prétoire, un arceau fort élevé, qui s'ouvre des deux côtés de la rue, et d'où

il serait facile d'être aperçu d'une multitude considérable, stationnée aux environs. Quelques-uns veulent en faire l'arcade de l'*Ecce homo,* mais ce n'est pas probable. Toujours est-il que là, ou près de là, le gouverneur monta sur un lieu élevé et présenta aux Juifs leur malheureuse victime, meurtrie des cinq mille coups de la flagellation, avec son manteau de pourpre, son roseau et sa couronne d'épines, en s'écriant : — « *Voilà l'homme !* » — Cette vue, cette parole auraient dû produire leur effet. Voilà, ô Juifs, aurait pu ajouter le gouverneur, voilà l'homme qui a parcouru vos villes et vos bourgades, vous comblant partout de mille bienfaits nouveaux, guérissant vos malades, ressuscitant vos morts, multipliant les pains pour vous nourrir, et laissant toujours sur son passage des marques de sa bonté toute-puissante. Pour vous satisfaire, je l'ai fait flageller, convaincu que j'étais de son innocence. Que ferais-je de plus pour un coupable?

Mais le peuple, toujours excité par les pontifes jaloux, s'écrie : — « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point l'ami de César ! » — Alors Pilate essaye d'un nouveau moyen. A l'époque de la Pâque, il avait l'habitude de délivrer un prisonnier, au choix des Juifs. Il propose de relâcher Jésus ou de donner la liberté à un scélérat nommé Barabbas. Mais le peuple cria : — « Nous ne voulons pas de celui-là ; nous vou-
« lons la liberté de Barabbas. » — Or, Barabbas était

un meurtrier. — Que ferai-je donc de Jésus? répondit Pilate. Et la multitude de s'écrier dans ses transports frénétiques : « Qu'il soit crucifié ! »

Alors le gouverneur inique se sentit vaincu. « Il « s'assit sur son tribunal, dit l'évangéliste. Ce tribunal était construit de pierres taillées ; il était en plein air ; et c'était de là qu'on prononçait les sentences capitales. Les préteurs en avaient élevé un semblable à Cæsarée, leur résidence ordinaire. Les Juifs appelaient le leur Gabbatha ou la Haute-Place. C'était comme les rostres de Jérusalem, car la loi romaine, dit Suétone (Cæs., c. XLVI), voulait qu'en matière criminelle la sentence fût toujours prononcée d'un lieu élevé.

Lorsque Pilate fut assis, il présenta aux Juifs Notre-Seigneur, en disant : *Voilà votre roi !*

Ah ! si le Sauveur eût voulu parler en ce moment :

« O mon peuple, aurait-il pu dire avec le prophète, que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je contristé ? ô mon peuple ! réponds-moi.

Parce que je t'ai délivré de la captivité ; parce que durant quarante ans je t'ai nourri dans le désert ;

Parce que de la stérilité je t'ai conduit dans une terre féconde ; qu'ai-je pu faire de plus pour toi ? N'as-tu pas été la vigne que j'ai plantée, que j'ai gardée sous ma protection? Et tu m'as attaché à la croix ! et quand j'ai eu soif, tu m'as donné à boire du vinaigre et du fiel !

O mon peuple ! que t'ai-je donc fait, et en quoi t'ai-je contristé ? ô mon peuple ! réponds-moi.

Pour te sauver de l'Égypte, j'ai englouti, sous les flots de la mer, le Pharaon et ses cavaliers, et tu m'as livré aux princes des prêtres !

Je t'ai ouvert un passage à travers les vagues de l'abîme, et tu m'as percé le côté d'une lance !

J'ai marché devant toi, colonne lumineuse de nuées, et tu m'as traîné au prétoire de Pilate !

Je t'ai nourri de la manne qui tombait du ciel, et tu m'as souffleté et meurtri de coups !

J'ai fait sortir l'eau du rocher pour étancher ta soif, et toi, tu ne m'as donné à boire que fiel et vinaigre !

J'ai mis dans tes mains le sceptre de la puissance, et toi, tu as mis un roseau dans ma main et une couronne d'épines sur mon front !

Mais non ! le Seigneur était décidé à boire le calice jusqu'à la lie, afin de nous sauver !

Les Juifs continuaient leurs clameurs ; et leurs voix et celles des grands prêtres devenaient toujours plus fortes, et ils criaient : Prenez-le, crucifiez-le ! — Pilate répondit : Crucifierai-je votre roi ? Les grands prêtres, réclamant, dirent : Nous n'avons d'autre roi que César. Et Pilate, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, et craignant une émeute, confirma le jugement, et les autorisa à faire ce qu'ils demandaient : mais il prit de l'eau, se lava les mains en présence du peuple,

et dit : Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. Et tout le peuple répondit en criant : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

Pilate était horriblement coupable assurément ; mais les plus coupables étaient bien ces Juifs infâmes qui criaient en tumulte et demandaient la mort de leur bienfaiteur. Aussi Dieu permit-il qu'ils se condamnassent eux-mêmes et par leur propre bouche, à l'endroit même où ils commirent l'iniquité. Un cri horrible s'échappa de la foule. C'était celui-ci : « Que « son sang retombe sur nos têtes et sur celles de nos « enfants ! » Le ciel ratifia la sentence. Jérusalem détruite, le temple renversé, le sacrifice interrompu, et ce malheureux peuple dispersé aux quatre vents du ciel, traversant toutes les nations sans jamais s'y mêler, et portant en tout lieu le signe de la réprobation, le redisent assez haut.

Pour nous, agenouillés sur les ruines du palais, ayant à notre droite le lieu de la flagellation et devant nous le portique appelé de l'*Ecce homo*, nous adorâmes les desseins impénétrables de la Providence et nous bénîmes Dieu d'avoir gravé en caractères ineffaçables, dans ces lieux sacrés, la preuve de la divinité de son fils.

Comme, en face de Jésus, le sublime bienfaiteur et sauveur de l'humanité, condamné à mort par les Juifs, on comprend bien la célèbre parole :

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux ! »

Souffrir une persécution injuste est un bien, un bien immense. Cette souffrance est une monnaie avec laquelle nous achetons le droit d'être traités favorablement au jour du jugement et de recevoir une ample compensation de nos peines, dans les joies ineffables de l'éternité.

Nous n'avons pu voir le balcon d'où Pilate prononça la sentence. Il est enclavé dans la caserne turque. Quelques voyageurs assurent l'avoir visité. Mais ne les a-t-on pas trompés ? Il y a eu tant de bouleversements en cet endroit ! Le rocher lui-même sur lequel s'élevait la tour Antonia a disparu.

DEUXIÈME STATION.

La première station terminée, nous nous levâmes pour nous rendre à la seconde. Même incertitude que pour la précédente ; impossible de déterminer l'endroit précis *où Notre-Seigneur fut chargé de sa croix.*

Ce fut assurément dans la cour du prétoire; mais cour était grande ; la multitude furieuse s'y pressait agitée comme les flots de la mer. Notre-Seigneur dut être poussé et chassé, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans rester dans un endroit fixe.

Nous nous agenouillâmes sous l'*arc de l'Ecce homo* appelé, au temps des croisés, *Porte Douloureuse*. C'est

une grande ogive, dont la partie supérieure, avec la petite construction qui la domine, est moderne, mais dont les pieds droits et le commencement de l'archivolte sont romains. En faisant des recherches dans le couvent des dames de Sion, qui l'avoisine au sud, on on a trouvé un second arc romain, plus petit, qui continuait le premier. Probablement il en existe un semblable du côté opposé, et l'ensemble formait une porte romaine. (Cte de Vogué.)

Que se passa-t-il dans le douloureux moment qui nous occupe? L'Évangile n'en dit rien. Seulement il est aisé de conjecturer qu'une fois la sentence de mort prononcée, les mauvais traitements contre la victime redoublèrent d'intensité. Sous les yeux des juges, les bourreaux avaient encore gardé une sorte de réserve; en ce moment ils ne connurent plus de bornes.

C'était la coutume chez les Romains de rendre aux condamnés leurs vêtements : on apporta donc à Jésus sa robe sans couture, qu'on lui avait enlevée pour le couronner d'épines. Ses affreux bourreaux l'insultèrent d'abord, puis lui délièrent les mains pour l'habiller. Ils arrachèrent brusquement le manteau de pourpre qui couvrait ses épaules et rouvrirent ainsi la plupart de ses blessures. On lui jeta autour du cou son scapulaire de laine, et, comme la tunique travaillée par sa mère ne pouvait passer à cause de la couronne d'épine, qui était trop large, ils arrachèrent la couronne,

et les blessures de la tête se rouvrirent, et le sang coula en abondance. Après sa tunique, ils lui mirent sa large robe blanche, sa ceinture et son manteau. En faisant toutes ces choses, ils ne cessèrent de brutaliser le Sauveur et de le frapper.

Alors on amena deux larrons, qu'on plaça à côté de lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ils avaient les mains liées et la corde au cou. Pour tout vêtement, ils portaient un scapulaire d'étoffe grossière, avec une tunique ouverte et sans manches. Le teint de ces hommes était hâlé, et leurs membres conservaient les traces d'une récente flagellation. L'un deux avait je ne sais quelle expression de calme, mêlée à celle d'une amère douleur ; l'autre, furieux et insolent, se joignait aux bourreaux pour maudire et outrager l'innocente victime, qui offrait cependant pour lui ses tortures.

Au moment où l'on conduisait Notre-Seigneur au milieu de la place, des esclaves débouchèrent de la porte Occidentale, apportant la croix, qu'ils jetèrent brutalement aux pieds de la victime. Les bras de la croix étaient liés à l'arbre principal par de grosses cordes. Les aides des bourreaux, portaient par derrière l'appui des pieds, les morceaux de bois destinés à fixer la croix en terre, des marteaux et des clous.

Devant le terrible instrument de son supplice, Notre-Seigneur se mit à genoux, et baisa par trois fois l'arbre qui allait devenir l'objet de la vénération des

siècles les plus reculés. Ainsi les sacrificateurs des temps anciens avaient-ils coutume de baiser l'autel récemment élevé. Ainsi encore, au temps de la Messe, les prêtres baisent-ils la pierre sacrée sur laquelle reposera la divine hostie.

Bientôt on força le Christ à se relever, et sur ses épaules on chargea la croix « qui était longue, épaisse, « lourde, dit saint Bonaventure, et qui pouvait avoir « quinze pieds de haut. »

Les larrons ne furent pas aussi maltraités. On leur épargna la peine de traîner leur gibet, et des esclaves leur rendirent ce service. Ainsi se vérifiait la parole d'Isaïe : le Christ « n'a pas été seulement rangé parmi « les méchants, mais il a été jugé le plus méchant des « plus méchants. » (Isa., LIII.)

On entendit sonner la trompette qui annonçait le départ du triste cortége. Les pharisiens triomphaient. Encore un moment, se disaient-ils, et celui dont le désintéressement condamne notre faste, dont la sainte morale blesse notre orgueil, nous laissera dominer en paix. Combien de fois, depuis lors, n'a-t-on pas entendu les ennemis de l'Église emboucher, eux aussi, la trompette, frapper des mains, et s'écrier : Nous avons vaincu ! L'Église est morte; peuples, venez à son enterrement. Et cependant la fille immortelle du Calvaire se relevait triomphante. Et ceux qui la voyaient, cherchaient en vain ses ennemis ; ils n'étaient déjà plus!

A genoux sur la poussière du chemin, nous voyons s'ouvrir devant nous la voie célèbre qui conduit au pied du rocher, jusque-là infâme et maintenant à jamais illustre, connu sous le nom de Calvaire ; il nous semblait y trouver l'emblème du chemin de la vie, plein de ronces et d'épines, où l'homme s'avance accablé de pesants fardeaux, et nous nous rappelions cette parole du Maître : — « Si quelqu'un veut mar-« cher après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il « porte sa croix et qu'il me suive. » — Et, faisant un acte de résignation à la volonté de Dieu, nous nous disions : Pourquoi nous plaindre lorsque nous souffrons ? Le Sauveur, chargé de sa croix, a suivi lui-même le chemin de la douleur, en laissant à chaque pas l'empreinte de ses pieds ensanglantés. Sur cette longue route qui conduit au Golgotha, et à laquelle il nous convie, il n'y a pas une aspérité dont la pointe déchirante n'ait agrandi ses plaies. Est-ce donc que le serviteur serait plus grand que le Maître ? Et pour conclure, nous prononcions du fond de notre âme cette prière de saint Ignace : — « O roi suprême et Maître « de l'univers, voilà que, malgré mon indignité, « confiant en votre grâce et en votre secours, je m'offre « à vous tout entier, et je me remets, moi et tout ce « que je possède, à la disposition de votre volonté ; « affirmant, en présence de votre infinie bonté, en face « de la bienheureuse Vierge Marie et de toute la cour

« céleste, que ma résolution inébranlable est de vous
« suivre du plus près qu'il me sera possible et de vous
« imiter dans l'acceptation des injures et des épreuves
« de toute espèce, puisque tel est le bon plaisir de
« votre Majesté. »

TROISIÈME STATION.

Ici la rue descend l'espace de deux cents pas environ. Nous la suivîmes jusqu'à l'endroit où elle en rencontre une autre venant de la porte de Damas; alors une colonne de marbre rouge renversée et à demi enfoncée dans la terre nous indiqua l'endroit où *Notre-Seigneur tomba pour la première fois.*

La croix une fois rétablie sur les épaules de Jésus, on se mit en mouvement, et le ciel vit avec admiration commencer la marche triomphale du Roi des rois dans ce que la terre considérait comme le dernier degré de l'ignominie.

En avant du cortége, un trompette sonnait de son instrument au détour de chaque rue, pour annoncer l'exécution sanglante. Derrière lui venaient des enfants et des gens du peuple, portant des cordes, des clous et des corbeilles avec des instruments. D'autres, plus robustes, traînaient des échelles et les croix des deux larrons.

Ensuite paraissait le divin Sauveur. Il chancelait sous le poids énorme de sa croix. Il semblait complé-

tement épuisé. Effectivement, depuis la veille au soir il avait été privé de tout sommeil et de tout aliment; la cruauté de ses bourreaux, le sang qu'il avait perdu, la fièvre, la soif, les souffrances morales plus horribles encore que les tortures physiques, l'avaient réduit au dernier degré d'affaiblissement; ses pieds pouvaient à peine le soutenir. De la main droite il retenait le fardeau qui glissait continuellement de son épaule, et de la gauche il soutenait le manteau large et pesant qui embarrassait sa marche. Les bourreaux le tiraient et le poussaient en tout sens. Son visage, ses cheveux et sa barbe inondés de sang, lui donnaient un aspect lamentable. L'outrage et la haine le poursuivaient jusque sur cette voie douloureuse. Cependant, à travers ses larmes, on voyait percer l'expression sublime de la résignation. « Son regard était prière, pardon, amour. »

Plusieurs soldats, armés de lances, marchaient aux deux côtés de la victime. Un peu derrière, on voyait les larrons, la tête couverte d'un bonnet de paille en signe de dérision. On les avait comme enivrés avec la liqueur destinée aux condamnés à mort. Ensuite venaient les bourreaux, monstres au teint foncé, petits et massifs, cheveux noirs et crépus, presque sans barbe.

Leur physionomie ne portait pas le type juif. C'étaient, on ne l'ignore pas, des esclaves égyptiens, attachés aux travaux publics et prêts à louer indistinctement leurs services aux Juifs et aux Romains. On ne

saurait se faire une idée de leur férocité brutale.

Des pharisiens à cheval suivaient le convoi. Quelquefois ils parcouraient les rangs pour faire observer l'ordre et régler la marche.

A quelque distance, un chef militaire marchait, également à cheval, entouré de quelques satellites.

Selon l'usage trop usité en de telles circonstances, des étrangers, des esclaves, des ouvriers, des gens du bas peuple, et même des femmes sans pudeur, après avoir vu passer l'auguste captif une première fois, couraient se poster un peu plus loin pour jouir encore du triste spectacle. — Une foule de curieux se dirigea directement du Prétoire au Calvaire, se réservant pour la plus affreuse partie du triste drame.

Durant cette affreuse procession, le Sauveur eut beaucoup à souffrir. Les bourreaux, le pressant de marcher plus vite, le harcelaient sans cesse. On l'insultait du haut des maisons et à travers les fenêtres ; des esclaves, qui travaillaient dans la rue, lui jetèrent de la boue et des ordures. Enfin, des enfants, excités par ses ennemis, avaient recueilli à l'avance, dans les pans de leurs petites robes, des cailloux qu'ils lui jetèrent sous les pieds au moment où il passa devant leurs maisons. Voilà comment ces enfants se montrèrent reconnaissants envers celui qui avait tant aimé leur âge, qui les avait bénis et exaltés !

« Vers son extrémité, la rue infecte se dirigeait à

gauche ; en même temps elle s'élargissait et devenait montueuse. Avant d'arriver à sa partie la plus élevée, on trouvait un enfoncement, habituellement rempli d'eau de pluie et de boue, au-dessus duquel on passait au moyen d'une pierre large et élevée, comme on en voit dans un grand nombre de rues de Jérusalem. Arrivé en cet endroit, le Sauveur ne put aller plus loin. Les bourreaux l'ayant poussé et tiré avec rudesse, il tomba contre la pierre, et son fardeau roula à côté de lui. Ses ennemis l'accablèrent de malédictions, le tirèrent par les bras, lui donnèrent même des coups de pied. Le cortége s'arrêta, et le peuple fit entendre des cris de colère. En vain le Sauveur étendit les mains, pour demander qu'on lui vînt en aide ; personne ne répondit à son appel. Les pharisiens crièrent : « Relevez-le, sans cela il mourra entre nos mains. » Des deux côtés de la rue, on voyait des femmes qui pleuraient, et les petits enfants qu'elles portaient dans leurs bras paraissaient épouvantés. On força la victime à se redresser ; on remit la croix sur son épaule ; et Jésus dut pencher, avec une douleur indicible, sa tête déchirée par les épines, pour faire place à la croix.

Faut-il nous étonner de cette chute ? après les fatigues d'une horrible nuit, épuisé de sang à la suite de la flagellation, Notre-Seigneur marche traînant après lui l'arbre de son supplice. Devant lui, à ses côtés, et par-derrière encore, une multitude brutale le presse,

l'injurie, et le couvre de boue. Alors il tombe ; c'était la conséquence de sa faiblesse extrême. Et puis, Dieu voulait ici nous donner une grande leçon. La vertu ne consiste pas à n'avoir point de ces moments de défaillance, où tout paraît nous manquer à la fois, où la terre elle-même semble se dérober sous nos pieds. Au contraire, c'est sous le poids de telles épreuves qu'elle grandit et se montre belle, selon cette parole de l'Écriture : *Virtus in infirmitate perficitur.* Cette réflexion fait du bien au cœur et ranime le courage.

QUATRIÈME STATION.

A quelques pas de l'endroit où nous sommes, une petite chapelle gothique, que les Arméniens relèveront bientôt de ses ruines, nous indique l'endroit où *Marie rencontra son divin fils.*

L'Évangile ne parle pas de cette rencontre, mais voici le souvenir qu'en a gardé la tradition.

Après la cène, Marie et les saintes femmes durent se retirer dans la maison de la mère de Marc, la nuit ne leur permettant pas d'être à pareille heure dans les rues. Elles étaient tristes et pleines d'inquiétude. Aucune d'elles ne songeait à se livrer au repos. Leur nuit se passa dans des alarmes continuelles.

Tout à coup, vers le matin, elles entendirent frapper à la porte. Une voix amie les conjurait d'ouvrir. C'était saint Jean. Il venait, tout en pleurs, leur raconter

comment Notre-Seigneur avait été trahi par Judas, au jardin des Olives, lié, garrotté comme un malfaiteur, traîné d'abord chez le grand prêtre, insulté, souffleté, et conduit enfin chez le gouverneur romain auquel on demandait sa mort.

Mais lorsque saint Jean ajouta : Pilate est convaincu de l'innocence de Jésus ; cependant il a peur du peuple. Il a été assez lâche pour faire flageller notre maitre. J'ai laissé Jésus attaché à une colonne. Mille hommes frappent sur lui avec fureur, sa chair vole en lambeaux et son sang ruisselle de toutes parts. Alors les sanglots éclatèrent dans l'assemblée.

Marie chancela, et, s'appuyant aux lambris de l'appartement, les mains jointes et crispées par la douleur, elle s'écria : « Père très-respectable, Père très-pieux, Père très-miséricordieux, je vous recommande mon fils bien-aimé. Ne lui soyez pas cruel, vous qui êtes bon pour tout le monde. Père éternel, pourquoi mon fils Jésus mourrait-il ? Il n'a jamais fait de mal ; mais, Père juste, si vous voulez la rédemption du genre humain, je vous en conjure, accomplissez-la par un autre moyen ; car tout vous est possible. Je vous supplie donc, Père très-saint, s'il vous plaît, que mon fils Jésus ne meure pas ; délivrez-le des mains des méchants, et rendez-le-moi ! Car lui-même il ne s'aidera pas, à cause de son obéissance et de son respect pour vous. Il s'abandonne comme un être faible et mépri-

sable au milieu d'eux. Ainsi secourez-le, vous, Seigneur ! » (Saint Bonaventure.)

Lorsqu'elle eut repris haleine, elle courut à la porte pour s'élancer vers le lieu où était Jésus-Christ. Mais ses forces la trahirent. Marthe et Madeleine la soutinrent ; et, lui donnant le bras, elles l'aidèrent à marcher jusqu'au Prétoire.

La foule était si nombreuse qu'elles ne purent approcher. Foulées et refoulées par la multitude brutale, elles cherchaient à voir par-dessus les têtes. Elles se traînaient d'un côté et puis d'un autre. D'affreux blasphèmes et des ricanements cruels frappaient continuellement leurs oreilles. De temps en temps elles voyaient Pilate se présenter au balcon pour parler à la foule. Elles ne saisissaient pas ses paroles, mais elles entendaient les odieuses clameurs de la populace qui criait : Il est coupable de mort ; qu'il soit crucifié ! qu'il soit crucifié !

Chacun de ces hourras était un coup de poignard pour le cœur de Marie.

Mais que vous a-t-il fait ? s'écriait-elle en gémissant. — Et ceux qui l'entendaient, riaient bruyamment en disant : Voilà la mère de ce misérable. Oui, il sera crucifié ton fils ! Et tu ne pourras pas le sauver.

Enfin Marie perdit tout espoir. Un crieur public circulait dans la foule et annonçait quelque chose. Il lisait une sentence ainsi conçue :

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César et s'est faussement donné pour le Messie. Crucifiez-le entre deux voleurs, en mettant au-dessus de sa tête le titre dérisoire de roi des Juifs. Va, licteur, prépare la Croix. »

A cette parole, le courage de Marie s'exalta. Entraînant ses compagnes, elle prit un détour et alla se mettre à l'angle d'une rue qui conduisait au Calvaire, afin de voir Jésus au moins encore une fois. En effet, après un moment de cruelle attente, on entendit un affreux tumulte, et, au milieu de la foule et des gardes en fureur, on vit s'avancer Jésus couronné d'épines, le visage souillé de crachats et de sang, le corps couvert de plaies, et chargé de sa croix.

Le premier mouvement de Marie fut de se précipiter vers lui pour le serrer dans ses bras ; mais les bourreaux la repoussèrent violemment et la renversèrent sur le chemin. Notre-Seigneur jeta sur elle un regard plein de tristesse et d'amour, qui acheva de lui briser le cœur. Elle eût été broyée par les pieds de la foule, si ses saintes amies ne l'eussent emportée dans une avenue voisine.

Un saint Père raconte qu'au moment où il l'aperçut, Notre-Seigneur lui adressa cette parole : *Salve, Mater! Je vous salue, ma mère !* et qu'il tomba ensuite acca-

blé par sa douleur aussi bien que par la pesanteur de sa croix.

On voit encore aujourd'hui le lieu où se passa cette scène, l'une des plus émouvantes de la Passion. Autrefois les Croisés y bâtirent une église. Je le trouvai profané par les immondices des Turcs.

Quel moment que celui de la rencontre de la mère et de son divin fils ! C'était la première fois que Marie voyait de près Jésus après sa flagellation. Elle l'avait aperçu couvert de sang et couronné d'épines, lorsque Pilate le présenta au peuple en disant : — « Voilà l'homme! » — Mais elle n'avait pu se rendre un compte suffisant de son état. Maintenant elle est près de lui ; et si les gardes la repoussent brutalement pour l'empêcher d'approcher, cependant elle en a vu assez pour mesurer la grandeur du mal. Selon l'expression d'Isaïe : « Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a pas une partie saine dans le Sauveur. » — Une mère seule peut comprendre tout ce qu'il y eut dans le regard que la mère jeta sur son divin fils, et quelle émotion profonde le regard du fils produisit sur la mère! Et encore, une mère ne le comprend pas ; car Marie voyait un Dieu dans son fils, et le mal est d'autant plus grand que la personne souffrante est plus innocente et le bourreau plus méprisable. Dans cet endroit, on se sent pressé de remercier Dieu d'avoir bien voulu confier ce souvenir à la tradition, à cause

de la grande leçon qu'il renferme. Souvent on serait tenté de trouver l'Évangile barbare, en lisant ce texte : « Quiconque aime son père et sa mère plus que moi ne peut être mon disciple. » Or, cet empressement de la sainte Vierge à chercher le regard de son divin fils explique tout. Il faut préférer Dieu à ses parents ; c'est l'ordre naturel des choses. Le Créateur doit passer avant la créature. Mais cela ne détruit pas le commandement qui vient après les trois premiers : « Tu honoreras ton père et ta mère, afin que tu vives longuement. » Aussi, dans cette station, on pense volontiers à ses affections de famille, et on récite avec effusion cette oraison du missel Romain : « Oh ! mon Dieu, qui nous avez ordonné d'aimer notre père et notre mère, ayez pitié d'eux, prenez soin de leur âme et faites que nous ayons le bonheur de nous réunir à eux pendant l'éternité, pour ne nous en séparer jamais. Nous vous en conjurons par les mérites de Notre-Seigneur, qui rencontra ici sa sainte mère abreuvée de tristesse. »

CINQUIÈME STATION.

C'est à la cinquième station que la rue commence à monter au Golgotha, c'est là aussi que Notre-Seigneur eut besoin de *Simon le Cyrénéen pour l'aider à porter sa croix*. Sans doute, en essayant de gravir une pente roide et difficile, dans l'état d'un homme épuisé et chargé d'une poutre énorme, le Sauveur dut chan-

celer et s'arrêter à peu près sans pouvoir avancer. « Des gens en habits de fête, qui se rendaient au temple, passèrent près de là et dirent avec compassion. Hélas! l'infortuné va mourir! — La confusion fut grande dans le cortége. Comme on ne pouvait faire avancer le Sauveur, les pharisiens qui dirigeaient la marche dirent aux soldats : « Il n'ira pas jusqu'au Calvaire; cherchez quelqu'un qui l'aide à porter sa croix. » En ce moment un malheureux traversait la rue, accompagné de ses deux enfants; il portait à la main un faisceau de petites branches, car il était jardinier et il avait travaillé dans les jardins situés hors de la ville du côté de l'est. C'était un homme robuste, âgé d'environ quarante ans. Il avait la tête nue et un vêtement court, serré autour du corps avec une large pièce d'étoffe. Il s'appelait Simon, et il était de Cyrène dans la Syrie africaine. « Il y avait beaucoup de Juifs dans la Cyrénaïque. Ptolémée-Lagus, lorsqu'il avait reçu la Palestine sous son commandement, avait transporté cent mille Juifs dans ce pays. Ils avaient même une synagogue à Jérusalem, et ils se propagèrent tellement dans leur nouvelle patrie, qu'ils tentèrent plus tard contre Rome une émeute assez importante, comme Dion Cassius le raconte dans la vie de Trajan. « Simon pouvait donc être juif. Cependant, remarque le docteur Sepp, peut-être devons-nous reconnaître en lui cet Africain, noir de couleur et prosélyte, que nous re-

trouvons dans les *Actes des apôtres* sous le nom de Simon le Noir, à côté de Lucius de Cyrène, car les trois parties du monde, les trois grandes races du genre humain devaient être représentées dans le sacrifice qui réconcilia le ciel avec la terre.

Il ne faut pas s'étonner que les soldats romains aient mis si peu de façons à requérir ce pauvre plébéien qui revenait des champs. Arrien (IV-I) nous donne une idée de l'audace de ces gens lorsqu'il écrit : « Si un « soldat t'impose une corvée, ne résiste pas ni ne « murmure; sinon tu recevras des coups etperdras « encore ton âne par-dessus le marché. »

Simon dut éprouver une profonde répugnance à accepter l'office qu'on lui imposait; cependant, en voyant Jésus qui pleurait et jetait vers lui un regard suppliant, il se sentit ému et se laissa faire.

Heureux fut-il d'avoir consenti à cet acte de générosité. Il en retira bien des grâces, et sa famille fut comblée de bénédictions; ses deux fils Alexandre et Rufus devinrent illustres dans l'histoire des Apôtres; et saint Paul, vingt-six ans après la mort de Jésus-Christ, parle avec honneur de sa femme et de Rufus qui vivaient encore (ad Rom.). Ce que les Juifs et les Romains regardaient comme un opprobre fut pour lui, dans les desseins de la Providence, un insigne honneur et le principe de sa conversion. Il devient par là le premier modèle de l'imitation de Jésus-Christ.

Le grand fait à constater ici pour nous, c'est que Notre-Seigneur, Fils de Dieu et Dieu lui-même, voulut bien se laisser accabler par la souffrance, au point d'avoir besoin du secours d'un homme, sa créature. Il n'est donc pas défendu à celui qui souffre d'accepter le secours de ses frères. Une vertu stoïque n'est pas celle de l'Évangile. Nous sommes un peuple de frères et nous devons nous aider les uns les autres. Or, comment s'exercerait la charité, si personne ne devait en accepter les soins? La rencontre de Simon et de Jésus me rappela encore tout naturellement cette parole prononcée par Jésus-Christ en un autre temps : — Ce « que vous aurez fait au plus petit d'entre les hommes, « je le regarderai comme fait à moi-même, et je « vous en aurai la même reconnaissance. » — Alors je descendis en moi et je compris à quoi je m'exposais toutes les fois que j'avais le malheur de refuser à quelqu'un un service qui dépendait de moi. Si j'avais vécu au temps de Notre-Seigneur, si je me fusse trouvé sur la route à la place de Simon et qu'un mouvement d'humeur, une fausse honte ou la paresse m'eussent poussé à me soustraire aux instances impérieuses des Juifs qui me pressaient de soulager un malheureux, de quelle grâce ne me fussé-je pas privé? Que le Seigneur tout-puissant nous accorde le don de la plusparfaite charité, afin que nous ne nous exposions jamais à le rebuter lui-même en refusant de soulager un de ses membres.

SIXIÈME STATION.

La sixième station paraît être un complément de la cinquième. Notre-Seigneur accepte un autre service. Il permet qu'*une femme essuie son visage avec un voile blanc.* Il y a encore là une pensée consolante à recueillir.

On suivait alors une longue et belle rue. De tous côtés des gens en habits de fête la sillonnaient pour aller au temple. Les uns se tenaient à l'écart de peur d'être souillés; d'autres, moins pharisaïques, se montraient accessibles à la compassion. Simon avait fait à peu près deux cents pas à la suite du Sauveur, lorsqu'une femme grande et pleine de dignité, tenant une jeune fille par la main, sortit d'une belle maison située à gauche de la rue et pénétra dans le cortége, avec une intrépidité au-dessus de son sexe. Cette femme était Séraphia, l'épouse de Sirach, membre du sanhédrin. Son dévouement au Sauveur devait lui mériter le nom de Véronique, formé de *Vera*, véritable, et *icon*, mot grec latinisé, qui veut dire image.

Elle pouvait avoir quatre ou cinq ans de plus que la sainte Vierge. Elle avait une alliance avec le vieillard Siméon, dont elle avait beaucoup connu les fils dans son enfance. Celui dont le cœur bien plus que les lèvres, devait un jour chanter le célèbre *Nunc dimittis*, avait inspiré à ses enfants un ardent désir de voir les jours

du Messie, et leur désir était partagé par Séraphia. Lorsque Jésus, à l'âge de douze ans, resta au temple pour discuter avec les docteurs, Séraphia qui, à cette époque, n'était pas encore mariée, envoya tous les jours en une humble hôtellerie voisine de Jérusalem des provisions pour l'enfant Jésus, qui passa dans cette maison tout le temps qu'il ne consacra pas au temple. Elle s'était mariée assez tard ; son mari, nommé Sirach, était membre du sanhédrin ; c'était un descendant de la chaste Suzanne. Dans le principe, il était très-opposé au Sauveur, et Séraphia avait eu beaucoup à souffrir, à cause de ses rapports avec les saintes femmes. Plus tard, grâce à l'influence de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, il était revenu à de meilleurs sentiments. Dans les séances tenues chez Caïphe, le jour précédent, il s'était réuni à ses deux amis pour plaider la cause du divin accusé, et il avait fini par quitter le sanhédrin, fort irrité.

Séraphia avait préparé un vin généreux et aromatique qu'elle voulait offrir au Sauveur, afin de calmer un peu ses souffrances. Au moment où le cortége passait devant chez elle, elle se précipita. Les soldats essayèrent vainement de l'arrêter ; son amour et son désir ardent de consoler le divin Maître lui communiquant une force surnaturelle, elle pénétra dans les rangs de la populace, repoussa bourreaux et soldats, parvint auprès du Sauveur, se précipita à genoux,

et, lui présentant son voile, elle lui dit : « Permettez-moi d'essuyer la face de mon Seigneur. » Jésus prit le linge de la main gauche, l'appliqua sur sa face couverte de sang, et le rendit à la pieuse femme en la remerciant du regard. Séraphia le baisa, le mit sous son manteau contre son cœur, et se releva. La jeune fille essaya timidement d'offrir le vase qu'elle portait ; les soldats la repoussèrent en même temps que son héroïque conductrice.

Les pharisiens étaient furieux de ce retard, et plus encore de l'hommage public rendu à Jésus-Christ. Pour s'en venger, ils le frappèrent rudement et le tirèrent en tous sens, en lui criant de marcher.

A peine rentrée chez elle, Véronique déposa le saint suaire sur une table et tomba en défaillance : la jeune fille se mit à genoux à côté d'elle et se laissa aller à sa douleur. Tout à coup, jetant les yeux sur le voile, l'enfant y aperçut une image du Sauveur, effrayante, mais d'une ressemblance parfaite. Elle tira Séraphia de son évanouissement et lui montra le prodige. Cette vue remplit les deux femmes de douleur et de consolation. Elles se mirent à genoux, et Séraphia s'écria : Maintenant je puis renoncer à tous les biens du monde ; car mon Seigneur m'a laissé un gage qui vaut tous les trésors !

Ce mouchoir ou suaire était de laine fine et d'une longueur trois fois égale à sa largeur. On le portait

sur la tête et autour du cou, apparemment comme le font encore aujourd'hui nos Syriennes. Il était d'usage en Palestine d'en présenter un semblable aux voyageurs fatigués, aux malades, à ceux qui étaient dans l'affliction, afin d'essuyer leurs larmes ou leur sueur ; par là on témoignait de son désir de s'associer à leur douleur ou à leurs peines. Dans les pays chauds, les amis s'envoyaient quelquefois, en présent, ces sortes d'objets.

Depuis ce jour, le suaire de Véronique fut toujours suspendu au chevet de son lit ; après sa mort, les saintes femmes le donnèrent à la mère du Sauveur ; puis il passa aux apôtres et ensuite à la sainte Église. On le conserve aujourd'hui à Rome.

Oh ! quel bonheur d'assister Jésus-Christ dans les pauvres qui sont ses membres ! A mesure qu'on panse les plaies du pauvre, Notre-Seigneur grave intérieurement son visage dans le cœur du chrétien généreux. Combien aussi les personnes qui travaillent pour l'Église doivent être encouragées, en pensant que le bon Maître récompense de la sorte celles qui préparent des linges sacrés pour le moment du divin sacrifice !

SEPTIÈME STATION.

Une colonne de pierre grise marque l'emplacement de la porte Judiciaire, sous laquelle *Notre-Seigneur tomba pour la seconde fois.*

Ici commençait le Golgotha, ou *lieu du crâne*, — *Calvariæ locus !*

Sous la porte, il y eut une sorte d'encombrement. Les gardes s'en irritèrent et redoublèrent de violence. La route devenait très-inégale. Un enfoncement assez considérable se présenta. Les bourreaux ayant eu la cruauté d'y pousser le Sauveur, Simon le Cyrénéen voulut l'éviter, la croix fut ébranlée, et Notre-Seigneur tomba dans l'impur bourbier. Simon eut beaucoup de peine à relever la croix. Jésus dit alors d'une voix distincte, bien que brisée par la douleur : « Malheur, malheur à toi, Jérusalem ! Je t'ai aimée comme une poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes ; et voici que tu me rejettes cruellement hors de ton sein. » — Il était triste et troublé. Les pharisiens, entendant ces paroles, l'insultèrent, en lui disant que ce n'était plus le moment de faire de fausses prophéties, et ils firent signe aux bourreaux de le forcer à se relever.

Indigné de leur conduite, Simon ne put s'empêcher de leur dire : Si vous ne mettez un terme à vos cruautés, je laisserai là cette croix, dussiez-vous me tuer.

La septième station est bien la place où les victimes de l'injustice humaine trouvent leur consolation. Victime plus innocente succomba-t-elle jamais à des traitements aussi injustes ? Vous qui pleurez sous le

poids des mauvais traitements, voyez Jésus renversé dans la boue par ses créatures, par les hommes pour lesquels il donne sa vie. Unissez vos douleurs aux siennes. Comprenez que le disciple n'a pas le droit d'être mieux traité que le maître, et que, d'ailleurs, celui qui est associé à la passion du Sauveur sera un jour le compagnon de sa gloire.

HUITIÈME STATION.

La huitième station est indiquée par une grosse pierre scellée dans le mur. A un voyageur étranger qui voudrait la reconnaître sans guide, je dirais : Cherchez dans un mur grossièrement crépi une pierre de taille assez lisse, chargée de crachats et dominant un monceau d'ordures. C'est là que *Notre-Seigneur rencontra les filles de Jérusalem qui pleuraient.*

D'après une prescription du Talmud, pas une larme de compassion ne devait être versée sur le chemin du condamné se rendant au lieu du supplice. Mais les femmes courageuses, si bien appelées les Saintes Femmes, ne se laissent arrêter ni par la défense ni par les coutumes; et malgré la multitude impie et furieuse, elles ont le courage de se déclarer franchement dévouées au Sauveur.

En le voyant meurtri et couvert de sang, elles poussèrent de grands cris et firent entendre de douloureuses lamentations. En même temps, elles lui présentèrent,

suivant la coutume de leur pays, des linges pour s'essuyer le visage. Jésus se tourna vers elles et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants...... Car voici venir le jour où l'on dira : Bienheureuses celles qui sont stériles; heureux les seins qui n'ont pas conçu et les mamelles qui n'ont pas allaité. Alors on dira aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Écrasez-nous ! car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec?...... » Puis il leur adressa quelques paroles de consolation.

« Dans cette marche douloureuse, Jésus, oubliant ses propres souffrances, ne pense qu'à la ruine de sa patrie. Jérusalem était située sur plusieurs collines, dont les enfoncements souterrains servirent de refuge aux habitants, dans les derniers temps du siége. Les montagnes sont tombées sur eux, et les collines les couvrent encore ; car la ville fut rasée, et ses débris remplirent les vallées, lorsqu'il ne resta plus d'elle pierre sur pierre, et que les vainqueurs promenèrent la charrue sur ses ruines. Les paroles de Notre-Seigneur, dans son trajet au Calvaire, ont donc été accomplies à la lettre. Près de mourir, il se retourna encore pour jeter un dernier regard sur la ville et le pays. De larmes, il n'en avait plus, car il les avait toutes pleurées dans l'excès de sa douleur. Mais sa dernière parole est à la fois une prophétie et une

plainte sur le sort qui attendait Jérusalem. C'est cette même malédiction que, plus tard, avant la ruine de la ville, un autre Jésus prononça sans interruption, pendant trois ans et cinq mois, sur Jérusalem, jusqu'à ce qu'enfin il en fût lui-même victime. » (Doct. Sepp.)

NEUVIÈME STATION.

Après la huitième station, le chemin est brusquement interrompu. Autrefois il conduisait par la gauche jusqu'au Calvaire. Actuellement une maison massive barre le passage. Nous dûmes retourner sur nos pas et faire un long circuit pour arriver à l'endroit où *Notre-Seigneur tomba pour la troisième fois.*

Ces diverses chutes ne sont point consignées dans l'Évangile; mais combien la tradition est vraisemblable, lorsqu'elle nous montre le Sauveur chancelant et tombant sous le poids de la fatigue et des mauvais traitements! On est au pied du Calvaire. La route devient de plus en plus tortueuse. Le chef de l'escorte est parti au moment où l'on franchissait la porte de la ville. Plus d'autorité, par conséquent, pour commander encore un semblant de respect. Les soldats, commandés par un simple centurion, s'irritent des lenteurs de la marche, crient, disent des injures, pressent, poussent, et frappent le Sauveur sans aucun égard. Il tombe encore!

Si je devais m'étonner, ce ne serait pas de cette chute, mais de ce que Notre-Seigneur ait pu encore se relever et se traîner jusqu'au Calvaire. Il fallait qu'il nous aimât jusqu'à une sorte de passion pour accepter tant d'épreuves.

DIXIÈME STATION.

Au moment où nous finissions notre neuvième station, nouvelle contrariété. On vint nous dire que les Turcs avaient fermé l'église du Saint-Sépulcre pour une heure. Or le Calvaire est aujourd'hui enclavé dans l'église : force nous fut donc de suspendre nos saints exercices. Nous nous abritâmes comme nous pûmes dans les rez-de-chaussée qu'on voulut bien nous ouvrir pour de l'argent; et lorsqu'il plut aux Turcs de nous admettre, nous montâmes à cet endroit du Calvaire où *Notre-Seigneur fut dépouillé de ses vêtements.*

Comment était disposée la sainte montagne? Il est difficile de le bien savoir. Voici comment nous la montre une âme pieuse, qui pensait l'avoir vue dans une lumière céleste. Si elle s'est trompée, sa description nous servira du moins à aider notre esprit dans la recomposition des lieux. Elle domine la ville entière, sauf les hauteurs de Sion et de Bezétha, mais elle est placée de telle façon qu'on l'aperçoit aisément de ces deux points saillants. Son sommet, de l'étendue d'un

manége ordinaire, est une plate-forme circulaire, protégée par un terrassement peu élevé. Du côté de la ville la pente est rude et l'aspect sauvage. A l'opposé, un chemin assez doux en facilite les abords. Les cavaliers se sont arrêtés sur ce chemin. Les fantassins du centurion sont échelonnés autour du rocher ou sur la plate-forme, selon les exigences du service. Plusieurs gardent les deux larrons, qu'on n'avait pas fait monter faute d'espace, et qui, étendus sur le dos et les bras attachés aux pièces transversales de leur croix, attendaient sur le penchant de la montagne, à l'endroit où le chemin prend la direction du sud. Une foule assez considérable, des gens du commun, des étrangers, des domestiques, des esclaves, des païens, des femmes, tous gens qui ne craignaient pas les souillures légales, s'étaient placés autour de la clôture; d'autres étaient sur les collines voisines; leur nombre s'augmentait sans cesse de gens qui, des campagnes prochaines, se rendaient à Jérusalem. Au sud, sur le mont Gihon, était un camp d'étrangers venus pour la Pâque; beaucoup d'entre eux regardaient à distance, d'autres s'approchèrent du Calvaire.

Il était environ onze heures quand Jésus arriva à l'endroit où il devait être crucifié. Les bourreaux, ayant repoussé Simon, le tirèrent au moyen de leurs cordes; ils détachèrent les pièces de la croix et les rapprochèrent l'une de l'autre. Quel triste spectacle pré-

senta alors le Sauveur, debout à l'endroit même où il devait être mis à mort, pâle, meurtri, déchiré, sanglant ! Ses ennemis le renversèrent, en l'accablant de propos outrageants. « Viens, lui dirent-ils, viens, roi puissant, nous allons prendre la mesure pour ton trône.... » Il se plaça de lui-même sur la croix ; et si l'état auquel il était réduit, lui eût permis des mouvements plus rapides, les bourreaux n'auraient pas eu besoin d'user de violence pour l'étendre comme ils le voulaient. Ils le couchèrent donc sur l'instrument du supplice et marquèrent les endroits où s'arrêtèrent ses pieds et ses mains.

Ensuite, ils le conduisirent à soixante pas de là, vers le nord, à une caverne creusée dans le rocher, et qui avait servi de cellier ou de citerne ; ils en ouvrirent la porte et l'y jetèrent si brutalement que, sans la protection de son Père, ses genoux se seraient brisés contre la pierre.

Les bourreaux commencèrent alors leurs derniers préparatifs. Au milieu de l'espace circulaire qui forme le sommet du Calvaire est une partie également circulaire et plus élevée de quelques pieds. Ce fut là qu'ils creusèrent les trous destinés à recevoir les croix. Ils placèrent à droite et à gauche celles des deux larrons ; elles étaient plus basses et plus grossièrement travaillées. Celle du Sauveur s'éleva au milieu.

Scène odieuse ! Ceux-ci préparent les clous et les

marteaux, ceux-là dressent les échelles, d'autres se distribuent le travail. On cloue à la croix le support des pieds; on y pratique des trous et des entailles. Tous crient et blasphèment.

« Cependant quatre bourreaux, s'étant rendus à la caverne où l'on avait enfermé le Sauveur, l'en tirèrent de la façon la plus brutale. Durant ce dernier emprisonnement, Jésus avait demandé à son Père le don de force, et il s'était encore une fois offert pour les péchés de ses ennemis. Les bourreaux, en le ramenant au Calvaire, lui prodiguèrent encore les coups et les outrages; le peuple les regardait faire et insultait à la victime; les soldats romains restaient froids et indifférents, uniquement occupés à maintenir l'ordre. Enfin Jésus franchit le terrassement qui séparait le sommet du reste de la colline.

Quand les saintes femmes le virent passer, elles donnèrent de l'argent aux bourreaux et les prièrent d'offrir de leur part à leur maître, une boisson généreuse et cordiale qu'elles lui avaient préparé. Cœurs magnanimes! qui célébrera dignement leurs louanges? Lorsque tout le monde abandonne Jésus, elles, dominant la faiblesse naturelle à leur sexe, bravant la foule et s'exposant à tout, sont parvenues au Calvaire où elles se déclarent franchement les servantes du condamné.

D'après les coutumes d'alors, les dames de la no-

blesse se réservaient le privilége de préparer elles-mêmes le breuvage destiné à assoupir les sens des patients et à leur rendre la douleur moins sensible. Mais lorsqu'il s'agissait d'un crime exceptionnellement abominable, et c'était le cas, disaient les pharisiens, les dames s'abstenaient, et la ville fournissait la boisson narcotique. Les saintes femmes eurent le courage de protester. Malheureusement, elles eurent aussi la douleur de voir les bourreaux, après avoir reçu leur argent, boire le vin, et présenter au Sauveur le fiel et le vinaigre, officiellement envoyés.

On se hâta d'arracher le manteau qui couvrait les épaules du Sauveur. On lui ôta la tunique sans couture, tissée par les mains de la sainte Vierge, et qui avait grandi avec lui. Encore une fois, on lui enleva brutalement la couronne qui rendait difficile son dépouillement, et on la replaça de manière à produire de nouvelles blessures.

Le Fils de l'homme parut alors aux yeux de ses ennemis, couvert de sang et de plaies. Durant la marche, ses vêtements de laine s'étaient collés et roidis sur sa chair meurtrie. On les arracha violemment, et les plaies de sa poitrine restèrent à découvert. Ses épaules cruellement déchirées laissaient voir ses os; des morceaux de laine étaient restés collés à ses blessures et les envenimaient.

Oh! comme nous nous irritons de la moindre

injustice! comme nous nous plaignons du moindre dommage! que d'impatiences, que de gémissements, lorsque, dans la maladie, on ne s'empresse pas autour de nous, on ne prodigue pas les soins pour calmer nos souffrances! Et Jésus, notre divin Sauveur, était là, dépouillé de ses vêtements, assis sur une pierre, saignant de toutes parts, seul, dans les tortures de la plus cruelle agonie! Enseignement sublime, qui endort toutes les douleurs quand on sait le comprendre!

ONZIÈME STATION.

Tout près du lieu où la croix fut plantée, s'élève un autel où j'ai eu le bonheur de célébrer plusieurs fois la messe. On avait étendu l'arbre fatal au lieu où se trouve aujourd'hui l'autel, et plusieurs pensent que Notre-Seigneur y fut cloué au bois sacré. Saint Bonaventure est d'un avis contraire. Il suppose que, la croix une fois élevée de terre, on obligea le Sauveur à y monter avec une échelle, pour s'y laisser clouer. Mais la difficulté d'une telle opération donne lieu de croire qu'il en fut autrement; et nous suivons, ici, la tradition reçue à Jérusalem.

Tous les préparatifs sont achevés. Les bourreaux ordonnent à leur victime de s'étendre sur l'autel fatal, et Jésus obéit avec autant d'empressement que le lui permet sa faiblesse.

On aurait pu le peindre alors comme la représentation vivante de la douleur. Les bourreaux tirèrent son bras droit avec force, pour le faire arriver à l'endroit où le trou avait été préparé. Un autre saisit sa main pour la forcer à se tenir ouverte. Un troisième enfonça dans la paume de cette main, qui avait si souvent répandu les bénédictions, un clou gros et long, à la pointe acérée. Il frappa coup sur coup avec un maillet de fer; le sang jaillit avec abondance. Ensuite on cloua de même la main gauche. Le sang jaillit encore, et les plaintes douces et résignées de Notre-Seigneur se mêlèrent au bruit de l'affreux marteau.

L'extension violente donnée aux bras, ayant eu pour effet de ramasser le corps et de soulever les genoux, les pieds tirés avec des cordes n'arrivaient point au support préparé, alors les bourreaux éclatèrent en blasphèmes et en malédictions. Quelques-uns voulaient qu'on fît de nouveaux trous pour les mains, car il paraissait difficile de déplacer le support; mais les autres s'écrièrent avec fureur : S'il ne veut pas s'étendre, nous saurons lui venir en aide; et attachant une corde aux deux pieds, ils les tirèrent avec une violence hideuse. La poitrine alors parut se déchirer, on enfonça les clous, et le crime fut consommé. Il est impossible de dire ce que souffrit, en ce moment, le Sauveur.

La sainte Vierge gémissait. Madeleine était hors d'elle-même.

O Dieu! que les hommes sensuels, délicats, immortifiés, viennent ici, apprendre à souffrir. Il faut que la douleur soit chose bien précieuse pour qu'on la prodigue ainsi à notre Maître!

DOUZIÈME STATION.

Lorsque le crucifiement fut ainsi accompli, les bourreaux attachèrent des cordes aux deux bras de la croix, et la soulevèrent lentement, pendant que d'autres la soutenaient à droite et à gauche. Au moment où la croix glissa dans le trou préparé pour la recevoir, la secousse fut effroyable. Abîmé par le contre-coup, le Sauveur laissa échapper un léger cri. Son corps s'affaissa sur lui-même; ses blessures se rouvrirent, le sang coula plus abondamment, et les os déjà disloqués s'entre-choquèrent. Pour fixer la croix, on enfonça dans le trou cinq morceaux de bois; l'un en avant, un second à droite, un troisième à gauche, et deux par derrière.

Moment effroyable et solennel tout à la fois. Après s'être balancée un instant dans les airs, la croix retombe, et se trouve fixée. Des cris insultants s'élèvent : ils sortent de la poitrine des bourreaux, des pharisiens et d'une multitude égarée. Mais, en même temps, des voix pieuses et plaintives se mêlent aux

cris tumultueux : voix bénies, les plus saintes de la terre, voix de la Mère du Sauveur, voix de ses amis, voix de tous ceux qui ont le cœur pur. Elles saluent, avec des plaintes attendrissantes, le Verbe éternel attaché à la croix.

Le silence de la stupeur ayant succédé aux cris furieux, on entendit tout à coup les trompettes du Temple qui annonçaient le commencement de l'immolation de l'Agneau pascal figuratif. En ce moment, bien des cœurs furent émus ; et beaucoup se rappelèrent cette parole de Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau « de Dieu, celui qui a pris sur lui les péchés du « monde ! »

Par suite de la secousse imprimée à la croix, la tête du Sauveur, chargée de sa couronne d'épines, laissa échapper des flots de sang. De ses mains et de ses pieds le sang coula également en abondance. Toutes les blessures se rouvrirent. Notre-Seigneur laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et il resta comme anéanti. Le sang remplissait ses paupières et sa bouche auguste. Ses cheveux et sa barbe en étaient imbibés. L'arbre de la croix tout entier en était couvert. Malgré tant de blessures, le corps sacré conservait une expression de dignité et de noblesse qui allait au cœur. Le Fils de Dieu, s'immolant par amour pour les hommes, restait beau, admirable de sainteté, de pureté, jusque sous les traits de l'Agneau de Dieu bai-

gné dans son sang et chargé des péchés des hommes.

Cependant le ciel s'était obscurci, et des ténèbres épaisses environnaient la ville et le Calvaire. Au commencement, le bruit des marteaux, les cris confus, les plaintes des deux larrons, les paroles outrageantes des Pharisiens, le mouvement des soldats, avaient comme suspendu l'impression de ce phénomène. Mais les ténèbres augmentant, les spectateurs devinrent pensifs, et s'éloignèrent pour la plupart. Quel moment !

Il vient d'avoir lieu ce grand dialogue qu'un saint Père met dans la bouche de Dieu le Père irrité et dans celle de son divin Fils, devenu malédiction pour nos péchés.

« Présentez, mon Fils, disait le Père, cette main « droite chargée de tous les larcins et de toutes les in« justices des hommes. Pour la rendre pure, il faut « des flots de sang ! » — Or, Jésus avait présenté sa main, et un clou énorme avait percé cette main pour l'attacher à la croix, et le sang en ruisselait avec abondance.

« Donnez encore cette main gauche souillée de « toutes les immondices du genre humain, avait « ajouté le Père céleste. Pour la laver, le sang est « aussi nécessaire. » — Et Jésus avait étendu sa main gauche, et un second clou l'avait attachée à la croix, et le sang jaillissait de la blessure.

Ensuite, ces pieds, si paresseux chez le pécheur sur la voie du bien, et si agiles à se précipiter dans le mal : encore du sang pour eux.

Enfin ce cœur, dont les affections déréglées ont perdu les hommes : qu'il soit percé d'une lance!

Et Jésus avait répondu : — « Du sang, mon Père, « et de mes pieds, et de mes mains, et de mon cœur, « vous le voulez, cela est juste. Je le veux aussi. *Deus* « *meus, volui.* »

Or la croix est élevée en l'air, et voilà que la terre a tremblé, que le soleil s'est obscurci, que le voile du Temple s'est déchiré, que les tombeaux se sont ouverts. Jésus pousse un grand cri, et il expire!

En présence de cette grande scène, que ferons-nous?

Dieu avait commandé, au Lévitique, que, si on trouvait sur un chemin un corps d'homme assassiné, toutes les personnes considérables des villes et des bourgades voisines fussent convoquées, et que, s'approchant de ce mort, elles étendissent la main sur son cadavre, et jurassent par cette formule : « *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc.* Nos mains sont pures de l'effusion de ce sang. » Le corps sanglant de Jésus crucifié est devant nous. Je cherche le coupable. Judas, un peu avant sa mort tragique, a déclaré hautement qu'il ne voulait avoir aucune part à ce déicide, et il a jeté dans le Temple l'argent reçu

pour sa trahison, en disant : — « J'ai péché, j'ai livré le sang du juste. » — Pilate s'est lavé les mains et proteste qu'il ne veut point les tremper dans un sang innocent. Hérode n'a prononcé aucune sentence ; il s'est contenté de revêtir Jésus d'une robe blanche. Et Pierre, qui l'a renié trois fois, a reconnu sa faute bien avant le supplice, et il s'est retiré pour pleurer amèrement. Où donc est le meurtrier? Hélas ! lequel d'entre nous peut étendre la main et jurer qu'il n'a aucune part à cette mort ?

Est-il possible de rester froid devant cette royale et divine agonie?

Si on venait dire à un de ces heureux du monde qui vit comme si Notre-Seigneur ne fût pas mort pour lui, si on venait lui dire qu'un homme, fût-ce le dernier mendiant, a pensé à lui en mourant, qu'il a béni son nom et qu'il a conjuré tous ceux qui l'entouraient de lui dire que, jusqu'à son dernier moment, il lui a conservé le dévouement le plus parfait : cet homme ne serait-il pas touché ? Que serait-ce, si ce mendiant mourait pour son service et bénissait sa mort parce qu'elle sauve la vie de celui qui lui était cher? Or voilà ce qu'a fait pour nous Notre-Seigneur ! Nous le savons, et nous n'en sommes pas touchés. Beaucoup le savent, et ils cherchent à mépriser. Cette réflexion m'indigne contre moi-même et elle me fait prendre en pitié tant d'hommes qui s'efforcent de ne pas

croire ou qui refusent de pratiquer ce qu'ils croient.

Comment ! « tout reconnaît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ ; sa croix triomphe du ciel et de l'enfer ; de l'aveuglement des Juifs, et de l'incrédulité des Gentils ; de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnaissent ; et nous lui fermerions, nous seuls, notre cœur, et nous nous obstinerions, nous seuls, à dire : Nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous ! — Les morts entendent aujourd'hui sa voix, et sortent de leurs tombeaux ; et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie au fond de nos cœurs, du haut de sa croix : Levez-vous, ô vous qui dormez d'un sommeil de mort ! Sortez de la profondeur de vos crimes et de vos ténèbres, et ce Jésus que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie et la lumière que vous avez perdues. Les rochers se brisent, et nos cœurs plus insensibles ne sauraient s'amollir ? Le voile du Temple se déchire ; et le voile impénétrable, qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, et qui nous empêche depuis si longtemps d'en manifester au prêtre les souillures secrètes, ne peut s'ouvrir et se déchirer ! et nous tenons encore cachés au dedans de nous ces mystères d'abomination, qui font de notre cœur le temple des démons, l'asile des esprits

immondes, et un théâtre affreux de remords, de confusion et de troubles !.....Ne sortirons-nous pas enfin de ce royaume de ténèbres ?... Et refuserons-nous de prendre Jésus-Christ, qui vient de mourir pour nous, pour notre roi et notre Seigneur véritable ? »

(Massillon.)

TREIZIÈME STATION.

Descendons du Calvaire ; allons à cette pierre, où l'on déposa *le corps de Jésus* lorsqu'il fut *détaché de la croix.*

Lorsque la sainte Vierge eut rencontré son divin Fils sur la voie douloureuse, lorsqu'elle eut été repoussée par les soldats, lorsqu'elle eut perdu de vue celui qu'elle aimait par-dessus toutes choses, elle ne put se résoudre à ne plus le revoir. Elle ordonna donc à Jean et aux saintes femmes de la traîner au Calvaire. Elle y parvint avant la foule ; elle y trouva les ouvriers occupés à creuser le trou où devait se planter la croix, et elle les entendit se moquer cruellement du prétendu roi des Juifs.

Elle vit donc arriver le triste cortége. Elle vit arracher avec barbarie, de dessus les épaules du Sauveur, la tunique qu'elle lui avait faite dans les jours de son bonheur, alors que l'enfant Jésus croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, et lui était soumis. Elle le vit ensuite renverser sur la croix.

Elle était là, au moment où les lourds marteaux enfoncèrent les clous dans les chairs frémissantes; elle était là, quand les bourreaux, soulevant cette croix chargée du corps de son divin Fils, la laissèrent retomber avec un bruit et des douleurs inouïes dans le trou qui lui était préparé.

Enfin, quand la Croix fut plantée en terre, Marie se tint debout avec Madeleine et Jean, le cœur transpercé du glaive que lui avait prédit Siméon, le jour de la présentation au Temple; et les dernières gouttes du sang de Jésus-Christ tombèrent sur la tête de sa mère.

O vous tous, qui passez sur le chemin, pouvait-elle s'écrier avec Jérémie, considérez et voyez s'il y eut jamais une douleur semblable à la mienne.

L'Écriture a dit avec vérité : Votre douleur, ô Marie, est immense comme la mer aux abîmes sans rivage et sans fond.

Cependant elle n'avait pas encore bu le calice jusqu'à la lie.

Une foule de soldats armés s'approchent du Calvaire : ils commencent par briser les jambes des deux larrons qui respiraient encore et jettent leurs dépouilles mortelles dans le fossé profond de la vallée des cadavres, pour qu'ils ne restent pas exposés pendant le grand jour du sabbat.

Ce nouvel aiguillon rappelle le cœur de la divine

Mère au sentiment de la douleur. Saisie d'une grande appréhension, elle ne sait que faire, et se tournant vers son Fils expiré, elle lui dit : « Mon Fils bien-aimé, pourquoi ceux-ci reviennent-ils? Que veulent-ils vous faire de plus? Ne vous ont-ils pas tué? Mon Fils, je croyais leur haine assouvie; mais je le vois, ils vous poursuivent même après votre mort. Mon Fils, je ne sais que faire; je n'ai pu vous défendre de la mort ; mais j'irai et je me tiendrai debout à vos pieds et au-devant de votre croix. Mon Fils, priez votre Père qu'il les rende accessibles à la commisération; quant à moi, je ferai ce que je pourrai (saint Bonaventure). Et alors elle se lève; et Jean et Madeleine, et les deux sœurs de Marie, c'est-à-dire, Marie, mère de Jacques, et Salomé, se lèvent avec elle, et tous les cinq vont, en pleurant, se placer devant la croix du Seigneur Jésus.

Lorsqu'elle vit les soldats s'approcher, la divine mère se jeta à genoux, et les bras en croix, le visage inondé de larmes, la voix pleine de sanglots, elle leur dit: « Hommes qui êtes mes frères, je vous en supplie au nom du Dieu très-haut, ne me torturez pas davantage dans mon fils bien-aimé; car je suis sa lamentable mère, et vous savez, mes frères, que je ne vous ai jamais offensés et que je ne vous ai jamais fait aucune injure. Si mon fils vous a paru un ennemi, vous l'avez tué, et moi je vous pardonnerai toute offense

et toute injure, et même la mort de mon fils. Mais faites-moi cette grâce de ne point le frapper, afin qu'au moins je puisse le livrer entier à la sépulture. Vous le voyez bien, il est mort. » (Saint Bonaventure.)

Jean, Madeleine et les sœurs de Marie étaient également agenouillés avec elle, et tous pleuraient amèrement.

« Or l'un des soldats, nommé Longin, orgueilleux et impie alors, mais qui depuis se convertit et fut un martyr et un saint, brandissant sa lance de loin, et méprisant leurs prières et leurs demandes, fit au côté droit du Sauveur une large blessure; et il en sortit du sang et de l'eau. »

« A cette vue , la divine Vierge tomba, à demi morte, entre les bras de Madeleine.

« Saisi d'une violente indignation et reprenant courage, Jean ne put retenir le cri de la douleur : Infâmes pervers, s'écria-t-il, pourquoi commettre cette impiété? Voulez-vous encore tuer cette malheureuse mère? Retirez-vous, que nous l'ensevelissions. »

Dieu permit que ces monstres se retirassent enfin.

Alors les amis de Jésus s'assirent au pied de la Croix, ne sachant quel parti prendre. Ils ne peuvent détacher le corps ni l'ensevelir, parce qu'ils n'ont pas les instruments nécessaires. Et d'ailleurs, pour le préserver de la sépulture des infâmes, il faut une permission du gouverneur, et qui peut espérer de l'obtenir?

Marie se mit en prière; — elle conjura Dieu le Père que le corps de son Fils ne fût pas exposé à de nouveaux outrages.

Le Père céleste entendit la supplication de sa fille désolée, il inspira une noble résolution à un sénateur, homme vertueux et juste, qui n'avait pas consenti à la mort du Sauveur.

Joseph, c'était le nom de ce sénateur, Joseph alla trouver Pilate et lui demanda si hardiment le corps de Jésus, que le gouverneur n'osa le lui refuser.

Aussitôt il acheta cent livres de myrrhe et d'aloès pour embaumer le divin corps, se fit suivre de quelques amis, et se dirigea vers le Calvaire.

« Le cœur plein des émotions de la scène précédente, les amis de Jésus se lèvent effrayés en apercevant une nouvelle troupe de personnes venir de leur côté. O Dieu ! quelle fut l'affliction de cette journée ! Mais Jean, regardant en avant, dit: Je reconnais Joseph et Nicodème. — Alors la sainte Vierge, reprenant ses forces, s'écria : Béni soit Dieu qui nous envoie du secours ! » Jean courut au-devant d'eux, et ils s'embrassèrent avec des sanglots et des gémissements, demeurant près d'une heure sans pouvoir se parler, à cause de la tendresse de leur compassion, de l'abondance de leurs pleurs et de l'immensité de leur douleurs... (Saint Bonaventure.)

Des échelles furent appliquées contre la croix, les

clous promptement enlevés, et le corps inanimé de Notre-Seigneur déposé sur la pierre autour de laquelle nous sommes agenouillés pour cette station.

Marie, assise sur la pierre, tenait sur ses genoux la tête de son divin Fils. Elle ne pouvait se lasser de baiser ce visage décoloré et de l'arroser de ses larmes. Elle comptait les trous que les épines avaient faits à son front; elle contemplait cette face divine souillée de crachats et de sang, à laquelle on avait arraché une partie des cheveux et de la barbe, et elle s'écriait : Hélas! mon fils, qu'aviez-vous fait? Pourquoi vous ont-ils mis à mort, ces misérables? Comment ont-ils osé vous réduire en cet affreux état?

Les autres femmes pleuraient avec elle et compatissaient à sa douleur.

Saint Jean, Joseph d'Arimathie et leurs compagnons, les yeux humides de larmes, contemplaient avec stupeur cette scène déchirante.

Enfin, comme le jour déclinait et que la nuit était proche, Joseph fit un effort, il s'approcha de Marie, et il offrit de déposer Notre-Seigneur dans un tombeau qu'il avait fait creuser pour lui-même et qui était près de là dans un de ses jardins. La malheureuse mère, tout entière à l'idée d'une séparation d'avec les restes de son fils, s'écria avec l'accent du désespoir :

Hélas! ne m'arrachez pas mon fils; ou bien ensevelissez-moi avec lui.

Mais saint Jean vint à son tour ; il insista pour accepter la proposition du sénateur ; et la sainte Vierge permit qu'on enveloppât le corps avec un linceul.

Pendant que Jean et Joseph remplissaient ce pieux devoir, Madeleine s'écria : Je vous en prie, permettez-moi d'ensevelir moi-même ces pieds sacrés devant lesquels j'ai trouvé le pardon de mes fautes. — On la laissa faire. Elle lava avec les larmes de son amour les pieds sacrés qu'un peu auparavant elle avait arrosés des larmes de sa contrition. Pour la seconde fois, elle les essuya avec ses cheveux ; et puis elle les enveloppa respectueusement après les avoir baisés.

Restait la tête du Sauveur que Marie continuait à tenir étroitement serrée sur son sein. Une fois encore la sainte Vierge lava ce visage de ses larmes; elle le baisa; et arrachant son voile, elle en enveloppa la tête de son fils bien-aimé.

Alors elle voulut répandre elle-même sur le corps ainsi enveloppé les parfums apportés par Joseph d'Arimathie, la myrrhe et l'aloès qui lui rappelaient les présents des mages et le souvenir des jours de son bonheur.

C'est ainsi qu'elle termina en pleurant cette lugubre cérémonie.

Aidée ensuite par les disciples et les saintes femmes, elle souleva le corps sacré, le déposa dans le sépulcre,

le baisa une dernière fois, et permit aux satellites envoyés par les Juifs de sceller la pierre du tombeau.

Alors elle s'assit auprès de cette tombe sacrée et resta longtemps absorbée dans sa douleur.

Mais, à la nuit close, Jean l'avertit qu'il fallait se retirer. Elle obéit. Elle se leva ; elle alla encore embrasser la pierre qui la séparait de son fils ; puis elle bénit le sépulcre, et elle dit avec une profonde tristesse : Père céleste, je vous remets mon fils. Je vous remets aussi mon âme, que je laisse tout entière en ces lieux.

Et puis saint Jean s'approcha pour l'aider à marcher. Les pieuses femmes lui offrirent leur secours. Tous ensemble ils reprirent le chemin de la ville et allèrent cacher leur douleur dans la petite maison située sur le mont Sion, où, la veille, les pieuses femmes s'étaient déjà réunies.

QUATORZIÈME STATION.

Le saint sépulcre est la quatorzième et glorieuse station du Sauveur.

A Jérusalem, on ne pleure pas sur le tombeau divin. On y a gravé au contraire cette inscription symbolique. « *Erit sepulcrum ejus gloriosum. Son sépulcre* sera glorieux ! » Et la messe privilégiée que l'Église permet d'y célébrer est la messe de la résurrection.

Dans nos pays d'Occident, on remarque une grande

diversité dans la manière d'orner et de désigner les reposoirs du Jeudi Saint.

Dans quelques pays cette chapelle est toute tendue de velours noir à lugubres bordures rouges; quelques lampes funéraires répandent une lumière triste sous les draperies du sépulcre; et les vases sacrés des autels, les calices, les ciboires, les urnes d'or et d'argent, qui ont été jetés comme en désordre au pied du Christ mort, attestent que le saint sacrifice est suspendu, et que le jour du déicide on ne se servira pas de tout ce luxe bénit.

Dans d'autres villes, l'aspect de l'autel du *Jeudi Saint* est tout différent: au lieu d'être drapé de deuil, il est recouvert des tentures les plus éclatantes, et sur le fond écarlate des gradins, se dessinent et resplendissent des chandeliers et des vases d'argent sans nombre; toutes les fleurs de la saison, les jacinthes aux clochettes bleues et blanches, les primevères jaunes qui ont percé la neige pour s'épanouir les premières, les anémones, les renoncules aux vives couleurs, émaillent le *Paradis:* car c'est ainsi que les enfants appellent ce reposoir.

Au milieu de ces pompes du temple et de la nature, au milieu de ces bouquets et de ces cierges, sous un voile de drap d'or, est déposée l'hostie.

Cette seconde manière de faire est celle de l'Église à Jérusalem.

Sur cette mort qui nous a donné la vie, sur le corps de celui qui, le troisième jour, brisera la pierre du tombeau et sortira vainqueur de la mort, on ne jette pas le drap noir semé de larmes. Car ce sépulcre est glorieux.

Et en effet, le triomphe de Jésus-Christ commence alors que tout semble perdu pour sa cause.

Jusqu'ici, dit Massillon, « le monde lui avait disputé la réalité et l'éclat de sa royauté ; il ne l'avait traité de roi que par dérision : toutes les marques de sa royauté avaient été de nouveaux opprobres ; le sceptre, un vil roseau ; la pourpre, une robe d'ignominie ; la couronne, une couronne de douleur ; le trône, un bois infâme et le lit de ses opprobres et de ses souffrances. Mais aujourd'hui, ces marques honteuses d'une royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Ce faible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les empires, rappe les géants de la terre, et détruire toute science qui s'élève contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur et de confusion, va orner les têtes des Césars, plus pompeusement que les lauriers et les diadèmes des plus superbes ; et un roi du premier trône du monde, et du sang le plus auguste de l'univers, ira exposer sa vie et sa liberté, pour en rapporter en triomphe les débris précieux dans sa

patrie ; plus glorieux d'avoir enrichi son royaume de ce saint et précieux trésor, que s'il avait conquis un empire. Ce trône d'ignominie, où il fut attaché, sera bientôt un trône de gloire, au pied duquel les princes et les souverains viendront courber leurs têtes superbes ; un trône de puissance et d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre ; un trône de grâce et de miséricorde, aux pieds duquel tous les peuples trouveront la vie et le salut ; un trône de science et de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, et leur apprendra les vérités de la vie éternelle ; enfin, un trône de sagesse et de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix et dans l'abondance. La puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux ; le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort, et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. »

La première chose que fit l'âme de Notre-Seigneur en se séparant de son corps, fut de descendre aux limbes. Il en ouvrit les portes fermées depuis le commencement du monde, et il apparut enveloppé d'une lumière éclatante, porté par des milliers d'anges. Adam et Ève, les patriarches, les prophètes, tous les saints et tous les justes de l'ancien Testament, vinrent au-devant de lui, Jésus leur annonça leur délivrance,

après laquelle ils soupiraient depuis quatre mille ans. Il y eut une joie ineffable dans cette assemblée des élus. La condition du monde était changée. Le ciel s'ouvrait aux hommes déshérités.

Oh ! comme le récit de tant de douleurs se termine bien par la contemplation du ciel !

Vraiment, la pratique du Chemin de la Croix est magnifique. Je conçois comment les Souverains Pontifes ont voulu l'enrichir de tant de grâces et la mettre à la portée de tous les fidèles. Prenant en pitié une multitude de pauvres, d'enfants, de vieillards, de justes et de pécheurs, d'âmes tièdes ou ferventes, empêchés par divers obstacles d'aller fouler les avenues du Calvaire, ils ont appliqué à la voie figurative de la Croix, érigée dans nos églises, les priviléges et les indulgences attachés au chemin réel du Golgotha. Cette faveur paraît exorbitante ; mais on comprend le motif qui l'a fait accorder. La Croix est un grand livre où les plus ignorants peuvent découvrir des secrets sublimes. La Croix est un arbre d'où découle un baume capable de guérir toutes les douleurs.

Aussi tous les saints ont-ils eu pour le Chemin de la Croix une dévotion particulière. En le suivant, nous étions bien heureux. Il nous semblait marcher à la suite de Jésus-Christ, en union avec tout ce qu'il y a eu de saint et d'illustre dans l'église militante.

Après Notre-Seigneur, la sainte Vierge y passa la première sans aucun doute. « Pendant ses dernières années, dit saint André de Crète, elle parcourait sans cesse les lieux où son divin Fils avait été chargé de liens et cloué à la Croix. » Il nous semblait la voir s'avancer lentement, inondée de ses larmes, le long du chemin où son Fils avait porté la croix, et s'arrêter accablée sur la hauteur où il était mort. Et puis, nous la voyions s'agenouiller sur cette terre rougie d'un sang précieux, la baiser et l'inonder de ses pleurs. Alors nous unissions nos prières à la sienne, et nous nous disions : « Pouvons-nous n'être pas exaucés en priant dans un tel lieu et en union avec une telle prière ? » Or, la sainte Vierge n'était pas toujours seule à accomplir son saint pèlerinage. Saint Jean et les saintes femmes vinrent souvent l'accompagner et mêler leurs larmes avec les siennes. Et les apôtres, après la descente du Saint-Esprit, ne l'ont-ils pas suivie à leur tour, et n'ont-ils pas mille fois collé leurs lèvres à l'endroit où Jésus-Christ était mort, abandonné par eux ? n'ont-ils pas choisi ce lieu de préférence, pour pleurer leur ingratitude et s'animer à travailler et à mourir eux-mêmes, pour faire connaître et aimer leur bon Maître ?

Après eux, les premiers fidèles accourent en foule, avides de parcourir les sentiers où venait de s'opérer le grand mystère de notre rédemption, et

d'interroger les témoins oculaires sur toutes les circonstances de la divine agonie. L'histoire m'apprend qu'au milieu des sanglantes persécutions des trois premiers siècles, de nombreux et illustres pèlerins ne cessèrent pas d'accourir au Saint Sépulcre. « Il serait trop long, dit saint Jérôme, écrivant au quatrième siècle, de parcourir les noms de tous les évêques, de tous les martyrs, de tous les docteurs célèbres qui se sont rendus d'année en année à Jérusalem, depuis l'Ascension du Seigneur jusqu'à ce moment... Les plus illustres personnages de la Gaule viennent ici, écrivait-il à Marcella ; ceux qui croient en Jésus-Christ au fond de la Bretagne, abandonnent l'Occident et viennent chercher ici le lieu qu'ils connaissaient déjà par les saintes Lettres et par la vénération des peuples. Que dirons-nous des Arméniens, des Persans, des Indiens, des populations de l'Éthiopie et de l'Égypte, fertile en solitaires, de celles du Pont, de la Cappadoce, de la Syrie, de la Mésopotamie et de tout l'Orient, qui viennent en si grande multitude nous édifier par leurs vertus ! Tous diffèrent de langage, mais la piété est la même en tous. Autant de peuples, autant de chœurs divers chantant les divines louanges. Origène, saint Cyprien, saint Athanase, saint Jean Chrysostome, saint François d'Assise et saint Ignace ont été successivement chercher au saint tombeau la lumière et la grâce. » Sainte Hélène et l'impératrice

Eudoxie, de riches dames romaines, les Mélanie, les Paule, les Eustochie, les Blésille abandonnèrent la magnificence des cours pour venir habiter auprès des lieux où Jésus-Christ était mort.

« Et puis, au moyen âge, quelle multitude immense se précipite vers le Calvaire ! Ce ne sont plus des pèlerinages isolés ; c'est l'Europe en armes qui se lève comme un seul homme ; ce sont les princes, ce sont les rois, ce sont les puissants et les forts ; ce sont les petits, et jusqu'à de faibles femmes ; ce sont les riches comme les pauvres qui se précipitent vers la mer et lui demandent de les transporter à Jérusalem. A leur tête est Godefroid de Bouillon. Le jour où ses troupes viennent de remporter la plus signalée victoire et se livrent à la joie, je le trouve, seul et sans casque, gravissant la sainte montagne et priant devant le tombeau de Jésus-Christ.

Je le répète, que de saints illustres ont fait avant nous le Chemin de la Croix, et avec quel bonheur nous unissions nos prières à leurs prières, nos larmes à leurs larmes ! et comme nous demandions à Dieu de nous rendre participants de tous les trésors qu'ils étaient venus y puiser !

Faut-il maintenant redescendre à une discussion froide et répondre aux doutes sacriléges que des orgueilleux modernes cherchent à élever contre l'authenticité de ces lieux vénérés ?

« Il est infiniment pénible, dit Monseigneur Mislin, au pèlerin qui visite les saints Lieux, de devoir être continuellement armé contre le doute, l'incrédulité et la discussion, au lieu de s'abandonner tout entier aux douces impressions de son âme. Comme le voyageur qui parcourt le désert, il doit porter cent fois la main à ses armes pour repousser les attaques incessantes des ennemis qui l'entourent. Les débris de vingt peuples, qui n'ont jamais quitté la Ville Sainte, se disputent depuis deux mille ans la possession d'un tombeau ; et de nouveaux venus, des hommes sans passé comme sans avenir, viennent chaque jour de l'Occident pour dire sans examen, sans étude, sans raison : « Ce tombeau, ce Calvaire sont apocryphes. » Il est si facile d'être savant de la sorte, qu'il faut peu s'étonner qu'il y en ait tant. »

Au reste, le P. de Géramb a une très-bonne réponse pour ces faits. « A Jérusalem, avant qu'elle fût ruinée, dit-il, il y avait des chrétiens, et en grand nombre. De ces nombreux chrétiens, plusieurs l'étaient devenus à la vue des miracles dont est remplie la vie de Jésus-Christ ; ils s'étaient fréquemment trouvés à sa suite, et dans Jérusalem, et jusque sur les montagnes ou dans les bourgades de la Judée. Quelques-uns avaient été l'objet particulier de ses bienfaits ; d'autres, témoins aussi des mêmes œuvres, s'étaient convertis après la Résurrection, ou plus tard,

aux premières prédications des apôtres. Tous, pleins de confiance dans les paroles de leur divin Maître, et n'attendant de bonheur que celui que leur promettait sa doctrine, nourrissaient habituellement leurs espérances du récit ou du souvenir des merveilles dont avaient été accompagnées sa naissance, sa vie, ses souffrances, sa mort, sa sortie glorieuse du tombeau, etc. ; tous connaissaient exactement les lieux où s'étaient accomplies de si grandes choses ; ils s'en entretenaient, les visitaient, se faisaient un devoir de religion de les signaler à la piété des fidèles, dont chaque jour se grossissait l'Église naissante ; et l'on peut dire que leur foi, leur reconnaissance, leur amour avaient non-seulement suivi, observé, mais en quelque sorte marqué tous les pas du Sauveur. La guerre des Romains, la désolation de la cité, la destruction de ses murailles et de son temple, en un mot, tout ce qu'oppose aujourd'hui à la vérité des traditions une incrédulité menteuse, a-t-il pu changer, dénaturer les positions, déplacer les montagnes et les torrents, faire oublier la situation respective des lieux tant de fois parcourus, visités, honorés avec tant de respect ! De tout ce dont l'impiété a fait grand bruit, il n'y a que les édifices qui, pour la plupart, aient disparu ; et qu'en résultait-il pour les traditions ? C'est que, dans l'impossibilité de montrer à leurs enfants ces édifices debout, il arrivait aux pères de ce temps-là,

en les décrivant et en en désignant la place, de leur tenir un langage, hélas ! trop semblable à celui qu'au milieu des désolations de nos jours, d'autres pères, nos contemporains, ont été réduits à adresser à leurs fils :

« Sous ces tas de pierres était le palais d'Hérode. — Sous les décombres de ces murailles se trouvait le Lithostrotos, où Jésus fut condamné à mort. — Sous ces débris de pilastres, le Sauveur rencontra sa sainte Mère. — Près de ces arcades brisées, le Fils de Dieu parla aux saintes femmes. — Cette colonne qui s'élève seule au milieu de tant de constructions, était à côté de la porte Judiciaire ; c'est celle sur laquelle fut attachée la sentence prononcée par Pilate..... »

« Et ce qu'il y a de triste et de douloureux dans la contemplation des ruines, servait à graver plus profondément les faits dans les esprits, en remuant plus fortement les cœurs.

« Mais les moyens dont je viens de parler, et qui sont ceux à l'aide desquels d'ordinaire les faits traversent les siècles et se transmettent d'une génération à une autre génération, semblent en cette occasion n'avoir pas suffi à la sagesse de la Providence. Dans l'économie divine de ses desseins, elle a voulu que ce fussent les plus grands ennemis de la Croix qui signalassent eux-mêmes aux Chrétiens les divers théâtres des ignominies, des opprobres, des douleurs du Fils

de Dieu et celui de sa mort. Assurément, rien n'entrait moins dans la pensée des empereurs païens, que l'intention de remplir une pareille tâche. Cependant, quand, maîtres absolus de Jérusalem, en haine de la religion nouvelle, et dans l'unique but de l'étouffer à son berceau, ils choisissaient de préférence les lieux qu'elle recommande le plus aux hommages de ses enfants, pour y ériger des temples, des autels, des statues aux divinités de Rome, que faisaient-ils autre chose, sinon d'avertir que là même où le paganisme osait placer ses vaines idoles, son Jupiter, son Adonis, sa Vénus, là s'étaient accomplis les plus augustes mystères de la rédemption et du salut? Et depuis qu'à son tour, le Croissant domine sur la malheureuse Jérusalem, que fait autre chose l'avarice des pachas, en vendant à un haut prix l'accès de ces mêmes lieux, dont auparavant l'impureté d'un culte idolâtre ou des menaces de mort interdisaient l'approche, sans pouvoir les faire oublier? Il n'est pas jusqu'aux ordures dont la populace turque se plaît hideusement à salir certains emplacements, certains édifices, certaines ruines, qui ne servent à maintenir les traditions et ne contribuent à indiquer aux pèlerins qui, de toutes les parties du monde, accourent en Terre Sainte, les endroits vers lesquels la piété chrétienne est le plus fortement attirée, où le cœur se remplit de sentiments d'amour et de reconnaissance plus vifs, plus ardents, plus gé-

néreux, plus tendres, plus dignes de Jésus-Christ. »

A cette éloquente réponse, je n'ajouterai qu'un mot. Il y a quelques années seulement, un de nos missionnaires parcourait péniblement la longue chaîne des Montagnes Rocheuses. C'était le P. de Smet. Au nord de l'Amérique s'abritent çà et là, derrière ces montagnes, des peuplades féroces. Pour la première fois, le missionnaire à la longue robe noire apportait en ces lieux la paix de Jésus-Christ. Étonnés, les sauvages le regardent et se regardent entre eux. Chez semblable nation, être étranger et mourir, c'est tout un. Les chefs de la nation assemblés délibéraient déjà sur le sort de l'homme inconnu, livré de lui-même à leur merci, lorsque sur la poitrine du missionnaire, le soleil dardant ses rayons, fait briller l'image du crucifix. Un grand silence succède à l'agitation. Le missionnaire aussitôt profitant de l'intervalle : — « Nations infidèles, s'écrie-t-il, cet objet qui « frappe si merveilleusement vos yeux, est un objet « sacré. C'est l'image de mon Dieu ! Pour vous, il est « mort. De sa part, je viens vous le dire. En lui vous « trouverez le salut. » — Ensuite il leur traça rapidement l'histoire de la Passion, détacha le Crucifix de son cou et le remit entre les mains du grand chef. Cette image, ce récit avaient adouci la férocité sauvage. Le grand chef, dans un profond respect, baise affectueusement les pieds du Christ; puis les yeux

élevés vers le ciel, pressant avec ses deux mains la croix sur son cœur, il s'écrie : — « O grand Esprit, « aie pitié de tes pauvres enfants, et fais-leur miséri- « corde. » — A son exemple, toute la peuplade fit de même.

O hommes, à qui votre aveuglement fait trouver le moyen d'aller perdre le sens moral au berceau de la foi, je ne veux pas vous maudire, je vous plains seulement. Je vous plains de fermer ainsi vos yeux à l'évidence ; je vous plains d'avoir le cœur plus dur que de pauvres sauvages, et je m'effraye de la responsabilité que vous assumez en face de Dieu, lorsque vous lancez aux quatre vents du ciel vos récits hypocrites et menteurs ; et ce qui m'épouvante le plus pour vous, c'est que vous avez trop d'esprit pour ne pas savoir que vous en avez menti !

XX

L'ÉMEUTE ET LA PROCESSION

Tous les ans, le soir du Vendredi Saint, vers les six heures et demie, le Patriarche, les Franciscains et tous les fidèles catholiques font une procession solennelle aux différents autels de l'église de la Résurrection. On prêche à chacune des stations, et les sept discours se font en sept langues différentes.

Désireux, comme de juste, d'assister à cette belle cérémonie, nous avions fait notre collation à cinq heures et demie, afin d'avoir toute la soirée à nous.

Or, sur les six heures, nous nous mettions en devoir de sortir de *Casa-nova,* lorsqu'on vint nous avertir que tout était à feu et à sang dans l'église de la Résurrection. Les Grecs s'étaient pris de dispute avec d'autres chrétiens, et il y avait un grand vacarme sous la sainte coupole. A six heures un quart, un comte italien nous annonça que quatre-vingts hommes avaient été massacrés, il en était sûr, disait-il. Je doutais quelque peu de la gravité de la situation. J'offris inutilement à un drogman de l'argent pour qu'il me conduisît au lieu du sinistre. Le poltron n'y consentit jamais. Il

fallait qu'il eût bien peur, car, dans ces pays, on résiste peu à la séduction de l'argent. Nous prîmes alors le parti d'attendre quelques instants, puisque, ne sachant pas la langue de la multitude, il n'était pas possible de nous jeter au milieu d'elle, sans un interprète. Et puis, les deux portes qui donnent accès sur la place, venaient d'être fermées ; comment nous les faire ouvrir ? Au bout d'un quart d'heure, la patience nous échappa, et nous partîmes. Les jeunes gens voulaient marcher les premiers, et leur courage leur en donnait plus que le droit ; mais je songeai aux droits de leurs familles, et je les priai de me laisser passer devant, quoiqu'à vrai dire, je doutasse de l'imminence d'un danger. Il était à peu près nuit : cette circonstance rendait la chose plus solennelle. Nous marchions sans prendre des airs de bravaches, mais aussi comme des gens qui ne craignent pas, et nous nous entretenions à voix modérée. Au bazar, nous trouvâmes du monde ; mais personne ne nous disait mot ; on s'écartait même pour nous laisser le passage libre, début plus que rassurant. Un officier turc, qui se tenait là avec quelques soldats, nous apercevant de loin, vint à nous, nous salua, et nous engagea à passer en faisant mille gestes qu'il s'efforçait de rendre aimables. Où est donc la bataille ? — Derrière la petite porte qui donne sur la place, nous écoutons ; point de bruit ; quelle est cette émeute d'un caractère

silencieux ! C'est bien nouveau pour des Français. Nous frappons ; la porte s'ouvre, la place était vide ! Allons chercher les émeutiers dans l'église. Nous entrons, et cette fois nous remarquons bien dans la foule, une certaine effervescence. Nous serrons les rangs, nous cherchons à pénétrer en troupe déterminée ; chacun de se garer devant nous. Pas un cri, pas une insulte. Un officieux me dit bien à l'oreille : Veillez sur vos jeunes gens, le pacha ne répond de rien. — Mais le bon Dieu prit soin de nous ; et nous parvînmes sans encombre à la chapelle des Pères de Saint-François.

Que s'était-il donc passé? Pendant la procession des schismatiques, l'Église étant surabondamment remplie, le bruit s'était répandu qu'un juif était dans la foule. Un juif, dans l'assemblée chrétienne, un vendredi saint ! C'était évidemment de trop. Mais la nouvelle sans doute était fausse, car je crois les juifs trop prudents pour s'exposer à un pareil danger. Bref, on croyait au juif, on prétendait le sentir, et voilà la foule qui s'exalte ; on menace, on crie : Mort au juif ! — La difficulté était de le trouver. Les Grecs prétendent qu'il est parmi les Arméniens ; les Arméniens, à leur tour, de protester qu'il ne peut se trouver que chez les Grecs ; de là des disputes, des clameurs. Bientôt on en vient aux coups. L'officier turc qui commande, lève son sabre ; on lui casse le bras. Le consul de France prend une attitude

digne pour imposer à la foule; mais que peut un homme sans force armée, sans agents de police? Il sauve l'honneur, et ne saurait faire davantage. Le Patriarche et les Franciscains s'enferment dans le petit couvent attenant à leur chapelle. Les cris de mort au juif! se répétent. Où est le juif! qu'on nous montre le juif! qu'on le tue! — Et le juif ne paraît pas. Quelques bancs étaient çà et là dans l'église; on les brise pour faire des armes. Enfin les soldats turcs ont le dessus; et tout rentre dans l'ordre. Nous arrivâmes précisément à ce moment. Ce qui m'étonna le plus, c'est la facilité avec laquelle la tranquillité se fait après de telles agitations. Il semble voir de l'eau sur le feu. Elle se soulève, bouillonne, s'agite avec bruit, semble gronder comme en colère. Éloignez la cafetière du foyer; le calme est instantané.

La procession put donc avoir lieu comme de coutume. En voici la description sortie de la plume élégante de M. Poujoulat.

« Le père vicaire célébrant et ses officiers, suivis de tous les religieux du couvent du Saint-Sauveur, se sont d'abord réunis dans la chapelle de la Sainte-Vierge, dont on a fermé les portes. On avait éteint toutes les lumières de la chapelle, et, au milieu de l'obscurité la plus profonde, un jeune Père d'Italie a prononcé un discours sur les souffrances et la mort du Sauveur. Ce discours n'a été qu'un rapide abrégé de

la Passion du Christ, accompagné de réflexions pieuses. Qu'était-il besoin de rhétorique auprès de ces pauvres religieux, que le simple récit des douleurs du Fils de l'homme faisait fondre en larmes ?

« Après ce discours, les portes de la chapelle se sont ouvertes, et nous avons entendu le vaste bruit de la foule, semblable au mugissement de la mer ; nos cénobites, ayant à leur tête un grand crucifix, se sont rangés deux à deux avec un flambeau à la main, et nous nous sommes mis en marche dans l'église, à travers une multitude qui se heurtait et s'ébranlait ; hommes, femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, de toutes les nations de l'Orient.

« On a commencé le *Miserere* sur un ton des plus lamentables qu'on puisse entendre. Les jeunes Arabes élevés au couvent du Saint-Sauveur marchaient les premiers, avec la croix, chantant de leur côté le *Stabat Mater* avec assez de charme et d'harmonie.

« La procession ne pouvait avancer d'un pas sans une peine extrême, tant la foule nous pressait de toutes parts.

« Arrivés auprès de l'autel de la *Division des vêtements*, nous nous sommes arrêtés ; un religieux espagnol, revêtu d'une étole noire sans surplis, a prononcé un discours dans la langue de son pays, sur la triste solennité du jour. Nous étions tous debout pendant ce discours. Le célébrant était seul assis sur

un siége de velours noir, brodé d'or. Deux des principaux catholiques de Jérusalem portaient ce tabouret derrière le célébrant, pendant la procession.

« Je n'ai rien vu de plus beau que les ornements en velours noir, brodé d'or, qui ont servi à la cérémonie d'aujourd'hui ; ils ont été envoyés par l'Espagne en 1819. Les armes de Castille brillent en filets d'or sur ces vêtements sacrés.

« Le sermon espagnol étant achevé, nous nous sommes remis en marche jusqu'à l'autel de l'*Impropère*, sous lequel on voit un débris de colonne de pierre, où s'assit le Sauveur lorsque, durant la nuit de sa Passion, il fut rassasié d'opprobres ; là, nous avons eu un second discours espagnol; puis nous nous sommes avancés vers le Calvaire. Au milieu d'un bruit immense, traversé par de longs cris, chacun voulait monter sur le Golgotha...... Avec une peine infinie, nous sommes parvenus à l'*autel du Crucifiement*.

« Le grand crucifix porté en tête de la procession par un religieux latin, a été posé au pied de l'autel, construit à la place même où le Sauveur expira. Le Père espagnol que nous avions entendu à la station de l'*Impropère*, s'est agenouillé devant le crucifix et a repris son discours avec des larmes dans les yeux ; lorsqu'il en est venu à la dernière heure du Sauveur, le prêtre espagnol a éclaté en sanglots.

« Pour moi, je me suis vu saisi d'un saint effroi quand j'ai entendu le cénobite, avec son étole noire et sa robe de laine brune, nous raconter la mort ignominieuse de Jésus, à la place même où Jésus a été immolé!... Car j'étais *là*, sur le Golgotha, où la Croix fut plantée; car je foulais la montagne qui a bu le sang du Christ ! ! !

« Que de tristesses ! que de pensées ! un Dieu qui se fait homme pour mourir, et pour mourir innocent ! N'y a-t-il pas dans ce mystère un touchant exemple, une consolation sublime pour l'humanité ? Le monde avait besoin de voir mourir un Dieu pour que l'image du trépas fût moins horrible. L'homme pouvait entrer avec moins de douleur dans le sépulcre, après que Dieu lui-même y était entré.

« Pauvres humains qu'a frappés le glaive de l'injustice, regardez cette croix où périt le saint des saints ! Vous, mortels que le génie a faits dieux, et qui, méconnus de vos contemporains, ne recueillez que l'indifférence dédaigneuse, ou les humiliations ; nobles enfants de la terre, marqués au front du sceau immortel, dont les jours se consument en brûlantes pensées, levez les yeux vers le père de l'Évangile, le régénérateur et le Sauveur du monde, suspendu au bois infâme ! C'est là son trône et son autel. Et sa couronne !.. Regardez-la, c'est une couronne d'épines !

« Dans la prison, dans l'exil, sur l'échafaud, que

de victimes ont pu s'écrier, comme le Christ du Golgotha : *mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* ELI ! ELI ! LAMMA SABACTHANI !

« Le crucifix de la procession a été planté à l'endroit même où fut plantée la croix du Sauveur. Après un long discours sur la Passion, un religieux a dévotement attaché une écharpe blanche au bras du Christ, lui a ôté sa couronne d'épines, et a décloué ses pieds et ses mains avec un marteau et une tenaille.

« La couronne et les clous enlevés ont été tour à tour baisés respectueusement par le prêtre, montrés à l'adoration des fidèles, puis déposés dans un bassin d'argent. A mesure qu'un bras du Christ était déployé, le bras tombait de lui-même, comme le bras d'un mort.

« Ensuite, on a descendu le Christ de la croix, de la même manière que le Sauveur après qu'il eut expiré ! Ce spectacle me faisait frissonner : j'assistais à cette scène si terrible et si solennelle, qui ensanglanta le Calvaire il y a dix-huit siècles....

« L'impatiente curiosité de la multitude n'avait pu que s'accroître. Et au milieu du vaste murmure, on distinguait les cris des petits enfants, les gémissements des femmes et des jeunes filles, que la foule étouffait. Quelques jeunes filles arméniennes s'étaient jetées vers moi, en me suppliant de les défendre et de les garder à mes côtés pendant la cérémonie.

« Nous sommes descendus de la sainte montagne pour nous rendre à la *Pierre de l'Onction*, où le fils de Marie fut embaumé. Le Christ a été enveloppé dans un linceul, et quatre religieux, revêtus d'une étole noire, l'ont porté pieusement comme on porte un cadavre.

« Un voile blanc recouvrait la *Pierre de l'Onction*. On y avait placé un coussin de velours noir, sur lequel devait être posée la tête de Jésus. Aux quatre angles de la pierre étaient des vases d'argent renfermant des aromates et des eaux de senteur.

« Le Christ ayant été posé sur le marbre sacré, le célébrant s'est agenouillé pour arroser l'image du Sauveur d'essence de rose, et brûler autour d'elle de précieux parfums.

« Après quelques instants de recueillement, le Père latin, qui remplit à Jérusalem les fonctions de curé, a prononcé, en arabe, un discours qui s'adressait aux catholiques du pays ; il était monté sur un des piliers qui avoisinent la porte de l'église, et tous les assistants, même les musulmans, l'ont écouté avec une religieuse attention. Ce discours achevé, nous nous sommes avancés du côté du tombeau. Quatre religieux portaient le Christ dans un linceul blanc. L'image sainte a été déposée sur la pierre du Sépulcre. Nous avons entendu un dernier discours en langue espagnole, et c'est ainsi que s'est terminée la lugubre cérémonie................ »

La même chose a lieu tous les ans. Seulement, depuis M. Poujoulat, le Souverain Pontife a rétabli le siége patriarcal de Jérusalem, et le Patriarche préside au lieu du Révérendissime.

Nous sommes seuls catholiques dans l'église.

Tous les prêtres, tous les religieux, tous les pèlerins tiennent un flambeau à la main pour éclairer cette nuit solennelle. Le Patriarche nous adresse une exhortation latine; et puis commence une cérémonie digne des Catacombes. Les portes extérieures étaient fermées, de peur des ennemis de la foi. L'obscurité régnait sous les grandes voûtes, dans les chapelles et dans les couloirs. Nous paraissions marcher dans les ombres d'un souterrain. A mesure que nous approchions d'un sanctuaire, la clarté de nos cierges l'illuminait tout à coup, et celui que nous quittions retombait dans les ténèbres. En descendant dans les caveaux de Sainte-Hélène et de l'Invention de la Croix, l'illusion devenait encore plus complète. Le chant grave et triste des prêtres résonnait avec solennité au milieu du silence général. Il devait en être ainsi au temps des empereurs ennemis du nom chrétien.

Cette fois, il y eut un incident heureux. Le Père Gagarin fut prié de faire un des sept discours en langue russe. Les schismatiques s'en étaient émus. Le consul de Russie et l'archevêque député par le saint synode de Moscou avaient trouvé la chose mauvaise;

mais ils n'avaient pu l'empêcher. Et la langue schismatique se prêta à rendre ce jour-là, sur le Calvaire, un hommage solennel à la Catholicité.

Il était onze heures du soir lorsque tout fut terminé. Alors, sans lanterne et sans armes, mes jeunes gens et moi, nous traversâmes la ville plongée dans les ténèbres. Nous ne rencontrâmes pas un émeutier pour nous jeter une insulte.

XXI

LE FEU SACRÉ

De temps immémorial, dans l'Eglise de Dieu, on fait, pendant l'office du Samedi Saint, la cérémonie de *Feu nouveau.* En mémoire de certains sacrifices anciens où le feu du ciel descendit sur les victimes et les dévora, par une pieuse allusion à Jésus-Christ, la lumière du monde, qui sortit vivant et ressuscité des ténèbres du tombeau, par d'autres motifs encore, lorsque toutes les lampes sont éteintes dans l'église, le prêtre fait jaillir la lumière d'un caillou, il bénit le *feu nouveau* en disant :

« O Dieu ! qui par votre Fils, pierre angulaire de l'Église, avez allumé le feu de votre charité dans les cœurs, daignez sanctifier ce feu nouveau que nous venons de tirer d'un caillou pour servir à nos usages, et faites que, durant ces fêtes de Pâques, nous soyons enflammés de désirs tout célestes, afin qu'étant purs, nous puissions arriver à la solennité des fêtes de votre éternelle gloire ; nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« Créateur de toute lumière, bénissez celle-ci !

« Seigneur, vous avez été la lumière d'Israël ; Seigneur, vous avez été la colonne de feu dans le désert ! Seigneur, bénissez ce feu nouveau ! »

Alors un acolyte met le feu dans l'encensoir, et le prêtre répand dessus quelques gouttes d'eau bénite en disant :

« *Asperges me, Domine, hyssopo, et mundabor;* Seigneur, vous répandrez sur moi l'eau sainte avec l'hysope, et je serai purifié : vous me baptiserez, et je deviendrai plus blanc que la neige. »

Ensuite le diacre, en dalmatique, s'agenouille devant le célébrant et le prie de le bénir, afin qu'il soit digne d'annoncer la Pâque, et puis il chante l'hymne magnifique de la résurrection :

« Que les anges du ciel, que la milice d'en haut se réjouissent et tressaillent d'allégresse ! que le son des trompettes annonce nos sacrifices de joie ! Que la terre soit dans le bonheur et qu'elle jouisse de la lumière glorieuse qui lui est venue !

« Et vous, notre mère, Église sainte, réjouissez-vous aussi ; vous voilà rayonnante de la lueur du flambeau divin, du flambeau qui éclaire le monde ! Que le lieu saint retentisse des transports de la joie des peuples ; que les acclamations de la terre montent vers le ciel !.....

« Car Notre-Seigneur Jésus-Christ est sorti glorieux des portes de la mort. »

Et puis on allume le cierge pascal, image de la colonne de cire que les premiers fidèles plaçaient à l'entrée du sanctuaire pour éclairer leur sainte veillée de la nuit du samedi au dimanche de Pâques, symbole de Jésus-Christ debout au milieu de son Église pour l'illuminer et la guider.

Avec le feu nouveau on allume les lampes éteintes depuis le jeudi, et le prêtre fait cette prière :

« Seigneur, que ce cierge et ces lampes, consacrés à la gloire de votre nom, brûlent pendant toute cette nuit pour en dissiper l'obscurité, et que, s'élevant comme un parfum agréable, leurs lumières se mêlent à celle des flambeaux célestes.

« Que l'astre du matin les retrouve encore allumés ! »

Ensuite on chante les merveilles des premiers jours, en choisissant les passages les plus saisissants de l'Ancien Testament.

« C'est Dieu assis dans sa puissance, et avant les temps, fécondant le chaos pour en tirer le monde ; la terre avec ses arbres, ses fleuves et ses montagnes ; la mer avec ses profondeurs et ses abîmes, le firmament avec ses étoiles, la lune et le soleil, et la lumière naissant d'un mot !

« C'est le patriarche Noé sauvé du déluge, et les grandes eaux qui montent, et l'arche qui surnage, et le corbeau qui se perd, et la colombe qui revient avec le rameau d'olivier !

« C'est Dieu demandant à Abraham un sacrifice qu'il n'eût pas exigé d'une mère; c'est l'ange arrêtant le bras du père d'Isaac; c'est Isaac sauvé.

« C'est le Dieu des armées lui-même, Jéhovah, l'Éternel, regardant du haut de la nuée lumineuse, et répandant la terreur et la mort parmi les Égyptiens, et engloutissant dans les flots les cavaliers, les chevaux, les chars, le roi, et l'armée tout entière ! »

Et ces magnifiques tableaux déroulés, et les prophéties relatives au Messie rappelées, on invoque tous les saints du ciel, et on célèbre la messe en l'honneur de Jésus-Christ ressuscité.

Tel est l'office catholique, auquel il nous a été donné d'assister ce matin de bonne heure. Mais voici la contrefaçon.

Comme chaque pèlerin schismatique paye tribut à son patriarche, on a grand intérêt à en attirer le plus possible dans la ville sainte. Pour y parvenir, rien ne coûte, pas même l'imposture. On répand donc le bruit au loin, parmi les peuples ignorants, que, si l'Église latine est obligée de tirer son feu nouveau d'un caillou vulgaire, c'est une marque de la réprobation dont elle est l'objet mais que pour les schismatiques spécialement aimés de Dieu, le ciel prendra soin de leur envoyer le feu pascal. Alors les multitudes en masse affluent dans la ville sainte pour voir le mira-

cle, et les patriarches schismatiques remplissent leur bourse.

Midi était l'heure officiellement annoncée pour le prodige d'aujourd'hui ; aussi, fidèles au rendez-vous, nous étions-nous empressés de monter vers les hautes tribunes qui courent sous la grande coupole. Nous y étions merveilleusement pour tout voir sans être foulés.

Une multitude immense jonchait l'église. On était si pressé qu'un individu ne pouvait se remuer sans agiter la masse entière. Un homme venait-il à éternuer ou à faire un mouvement quelconque, c'était comme une ondulation des flots de la mer. D'en haut nous ne voyions que des têtes; et, comme toutes étaient couvertes de l'inévitable tarbouch, nous suivions les agitations de ces flots rouges qui ne ressemblaient à rien de connu. Au milieu de la foule, deux lignes de soldats turcs protégeaient un chemin circulaire, réservé autour du Saint-Sépulcre, pour la procession des Évêques. A tout moment, je m'imaginais que la foule compacte allait crever les haies et envahir l'espace sacré. Rien de semblable n'eut lieu. Il est vrai que les officiers assemblés avaient pris le bon moyen pour calmer les ardeurs inconsidérées. Armés d'un fort nerf de bœuf appelé courbach, ils surveillaient de près, et lorsque le mouvement ou les cris devenaient trop forts, ils frappaient impitoyablement

sur les têtes. Chacun alors de chercher à s'abriter sous l'épaule de son voisin ; il y avait éclipse de bonnets rouges, on faisait les morts, et l'ordre se rétablissait. Les premières leçons vigoureusement données firent effet, en sorte que, vers la fin, il suffisait qu'un officier promenât son courbach sur les têtes pour rappeler à l'ordre.

Cependant l'archevêque grec de Pétra, qui est en possession du droit de faire le miracle et que l'on appelle pour cela l'évêque du Feu, le patriarche arménien, le patriarche syrien, sortirent de la basilique des Grecs et commencèrent une procession préparatoire le long de la ligne circulaire protégée par les soldats. Ensuite ils s'enfermèrent mystérieusement dans le Saint-Sépulcre. Dire tout ce qu'il y eut alors de frénésie dans la multitude immense, serait impossible. C'étaient des cris et des trépignements sans fin. Des hommes montaient les uns sur les autres et formaient des pyramides humaines. Au haut de la pyramide, un exalté battait le briquet, allumait une petite bougie, et criait par dérision : Voilà le feu des catholiques ! — Il faisait allusion au prétendu miracle dont les schismatiques sont en possession. On chantait des paroles qui respiraient la haine contre les Juifs déicides et exaltaient les Chrétiens. Chacun tenait en sa main une petite bougie. Tous la levaient en l'air ; car c'est un grand privilége parmi eux d'être

des premiers à recevoir le feu ; on le croit sans doute plus pur.

Tout à coup, la petite porte du Saint-Sépulcre s'ouvrit. Couvert d'une simple chemise blanche, comme un homme qui ne peut supporter les ardeurs célestes, l'archevêque de Pétra s'élance un cierge allumé dans la main. En même temps, par deux lucarnes pratiquées dans le tombeau, deux cierges présentent leurs flammes. Des hourras frénétiques se font entendre. On se presse, on se pousse ; tout le monde veut allumer sa bougie. Bientôt l'église, vue d'en haut, ressemble à une mer de feu. Chacun promène sa bougie autour de ses cheveux, de sa barbe, de toutes les parties de son corps. Les femmes la font passer jusque sous leurs vêtements. C'est une manière de se purifier. Pendant ce temps-là, l'évêque de Pétra et les autres, revêtus de magnifiques ornements sacerdotaux, recommencent leur procession circulaire. Enfin, un officier turc donne le signal. On éteint les cierges. Les portes s'ouvrent ; la multitude s'écoule. Le silence se fait.

Le Père de Géramb ajoute au récit de la cérémonie dont il fut témoin avant nous, une circonstance piquante, dont nous n'eûmes pas l'avantage de jouir.

« Ce jour-là, dit-il, le gouverneur de Jérusalem, accompagné de ses principaux officiers, assistait à l'office : c'est un droit qui lui est réservé ; il s'y montre

même, quand il lui plaît, avec les femmes de son harem. Il était venu pour voir les différentes cérémonies, — celle entre autres de la distribution du feu des Grecs. — Chose remarquable ! l'opération merveilleuse ne commence jamais, lorsqu'il est présent, qu'il n'en ait donné le signal. Dès qu'il eut parlé, le Ciel obéit, et il fut visible que, pour envoyer le feu pascal aux objets *de sa dilection* (les Grecs), Dieu avait eu la bonté d'attendre qu'un Turc en eût donné la permission. » Sur quoi le même Père ajoute : « Témoin de ces ridicules supercheries, des vociférations et du vacarme au milieu desquels elles réussissent, je suis forcé d'avouer que quelque chose me parut véritablement *prodigieux*, ce fut l'inconcevable stupidité de ceux qui en furent les dupes. »

Lorsqu'un Grec a eu le bonheur d'assister à cette cérémonie, ses fêtes de Pâques sont terminées. Le dimanche lui-même, ce grand jour que le Seigneur a fait, ne l'arrête pas. Aussi ne trouvons-nous en sortant dans les rues que chameaux couchés, bagages amoncelés. On fait des ballots ; on charge ; et on part. Sur le minuit, la ville, tout à l'heure si vivante, si agitée, sera presque veuve de ses habitants d'un jour.

XXII

LA RÉSURRECTION

Voici le jour du Seigneur, la fête des fêtes, le jour de la délivrance. Réjouissons-nous, et tressaillons d'allégresse en ce jour que le Seigneur a fait.

Un des spectacles les plus émouvants de ma vie a été sans contredit celui de la fête de la Résurrection à Munich, parmi ces races allemandes si pleines de foi. Le soir du Samedi Saint, l'église était parée comme aux plus beaux jours; le deuil des journées précédentes avait fait place aux splendeurs des fêtes pascales. Cependant, au milieu du sanctuaire, un tombeau restait, et dans ce tombeau on voyait l'image du corps sanglant du Sauveur. La foule remplissait les parvis sacrés. Les prêtres en surplis se tenaient debout dans le chœur. Tout à coup, les trompettes se font entendre, et au bruit des trompettes une procession s'organise. Le peuple entonne des cantiques de réjouissance. On traverse les rues en jetant aux échos les chants du triomphe, et lorsqu'on rentre dans l'église au-dessus du tombeau couvert d'un voile d'or, on voit l'image de Jésus-Christ glorieux, qui s'élance, un étendard

rouge à la main. C'est quelque chose de féerique. La nuit tombe ; toute l'église est étincelante de lumières ; et les voix fraîches et pures de l'Allemagne, animées par une foi vive, inspirent l'allégresse aux cœurs les moins sensibles.

Les joies de Jérusalem, toujours mélangées de tristesse, sont moins belles ; mais la présence des lieux témoins des sacrés mystères leur donne un caractère auquel rien ne ressemble.

« Je ne suis plus jeune, écrit le Père de Géramb ; j'ai beaucoup voyagé, j'ai vu de belles choses dans ma vie ; mais je ne me souviens pas d'avoir été témoin d'un spectacle plus magnifique, plus imposant que celui que m'offrit l'église du Saint-Sépulcre dans cette nuit du samedi au dimanche de Pâque. Imaginez-vous un vaisseau d'une grandeur immense, illuminé dans toutes ses parties avec un goût et une richesse extraordinaires, dix mille pèlerins parés de leurs plus beaux habits, un flambeau à la main ; les femmes et les enfants remplissant la vaste étendue des galeries, tenant également un flambeau, tous faisant à l'envi retentir les voûtes sacrées du glorieux *alleluia ;* tandis que des évêques, couverts d'or et de pierreries, précédés de thuriféraires qui parfument d'encens leur passage, et suivis d'un nombre considérable de prêtres en chapes blanches richement brodées d'or, font processionnellement le tour du tombeau

avec ordre, et selon le rang assigné à chaque nation, en chantant des hymnes et des cantiques en l'honneur de celui qui, par sa résurrection, a triomphé de la mort; imaginez, dis-je, un tel spectacle, et calculez, si vous le pouvez, l'impression qu'il doit produire dans l'âme de quiconque l'a sous les yeux : il effaçait en moi jusqu'au souvenir des scènes douloureuses qui m'avaient récemment attristé. Alleluia ! alleluia ! m'écriais-je dans les transports d'une joie dont je ne pouvais modérer les élans; alleluia ! alleluia ! et je bénissais le Dieu des miséricordes d'avoir conduit mes pas à Jérusalem, et de m'avoir accordé la faveur de mêler mes cris d'allégresse aux cris des pieux chrétiens qui avaient le bonheur de célébrer la victoire de son divin Fils, au lieu même où ce Fils avait triomphé. »

A cette belle nuit succéda la lumière du plus grand des jours. Une procession précéda la messe. On faisait le tour du saint sépulcre; et de distance en distance, on s'arrêtait pour lire un évangile, et puis on reprenait sa marche en chantant des hymnes de triomphe.

Les tapisseries dont l'église était décorée, les croix, les chandeliers, les lampes, les ornements pontificaux, ceux des simples prêtres, tout rappelait l'antique piété et les bienfaits des rois. L'encens fumait à gros nuages ; les diacres et les sous-diacres, et les religieux et les acolytes, et les chantres et les enfants de chœur,

chantaient ces paroles à travers les flots pressés de la foule :

« Un ange du Seigneur est descendu du ciel, et, renversant la pierre, il s'est assis dessus ; puis, s'adressant aux femmes, il leur a dit : Ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus. Il est ressuscité ; venez, et voyez le lieu où le Seigneur avait été couché. Alleluia, alleluia.

« Et lorsqu'elles furent entrées dans le sépulcre, elles virent assis, au côté droit, un jeune homme vêtu de blanc ; et ce jeune homme, les voyant effrayées, leur dit : Ne craignez point, car je sais qui vous cherchez ; Il est ressuscité.

« Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne mourra plus désormais ; et la mort n'aura plus d'empire sur lui. Il était mort pour le péché ; maintenant, c'est pour Dieu qu'il vit !

« Il est mort une fois pour nos péchés ; et il est ressuscité pour notre justification.

« Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans la gloire ?

« Le Seigneur est sorti glorieux du tombeau.

« Pour l'amour de vous il avait été attaché à la croix, et le voilà ressuscité. Alleluia, alleluia. »

Comme ce mot d'alleluia, c'est-à-dire, louange à Dieu, est bien placé sur les lèvres du pontife et des prêtres qui parcourent la foule pour lui annoncer la

bonne nouvelle de la Résurrection! Avec quel bonheur on entend monter vers les vieilles voûtes du temple chrétien et résonner autour du Saint-Sépulcre « ce cri dont les Hébreux firent retentir les profondeurs de la mer, quand le Tout-Puissant leur ouvrit un passage au milieu des flots suspendus! »

Or que s'est-il passé le jour de Pâques? Et pourquoi cette joie et cette allégresse de l'Église?

Après avoir rendu les derniers devoirs à son divin Fils, la sainte Vierge avait repris le chemin de la ville, dans la direction du mont Sion, où était sa demeure. Ses deux sœurs lui avaient couvert la tête, comme à une veuve, d'un voile qui cachait presque entièrement son visage, et elles s'étaient mises à marcher devant elle, tandis que Jean et Madeleine la soutenaient. A la porte de la ville, des vierges et des femmes respectables qui les avaient vues arriver, s'étaient précipitées vers la Mère de douleur pour lui témoigner leur sympathie; elles l'avaient accompagnée jusque chez elle, et puis la porte de l'humble demeure s'était refermée sur Jean, Madeleine, Marie et ses sœurs.

La journée du lendemain s'était passée dans la tristesse. Dans la solitude qui s'était faite tout à coup autour d'elle, Marie cherchait celui qu'elle avait perdu : « Où êtes-vous, mon fils bien-aimé? s'écriait-elle de temps en temps, où êtes-vous, que je ne vous

vois pas? Jean, où est mon fils? Madeleine, où est votre Sauveur? Mes sœurs, où est celui que nous aimions tous? Il s'est éloigné de nous, lui notre joie, notre douceur, la lumière de nos yeux. Il s'est éloigné dans de cruelles angoisses, vous le savez! Et ce qui augmente encore ma douleur, c'est qu'il est parti tout déchiré, tout torturé, ayant soif, étouffé, opprimé, livré à la violence, et que nous n'avons pu le secourir. Tous l'ont abandonné!... Et comme cela s'est fait rapidement!... O mon Fils, que cette séparation est amère, et qu'il est cruel le souvenir de votre mort ignominieuse ! »

Dans la matinée, Pierre avait frappé à la porte, et il était entré, en pleurant et en sanglotant, versant des larmes amères sur son péché de la veille, en demandant pardon à la Mère de Jésus, et se frappant la poitrine avec les signes de la plus amère douleur; et les autres disciples étaient arrivés successivement tout en pleurs. Les heures avaient passé, tandis qu'on récapitulait les événements principaux du drame lamentable. Le soir, Marie-Madeleine et l'autre Marie et Salomé étaient allées, après le coucher du soleil, acheter des parfums pour embaumer le corps du divin Maître. Et la nuit s'était faite, et l'aube du troisième jour commençait à paraître.

Or le Seigneur Jésus étant venu avec un nombreux et illustre cortége d'anges vers son sépulcre, avait

repris son très-saint corps, et il était sorti glorieux du tombeau. Et la terre avait tremblé fortement; et un ange était venu du ciel renverser la pierre scellée à l'ouverture du monument; et les gardes étaient tombés à terre, saisis d'une grande frayeur.

D'après la version allemande, la sainte Vierge était sortie avant le jour; elle avait parcouru la voie douloureuse à travers les rues désertes, s'arrêtant aux endroits où le Sauveur avait éprouvé les douleurs les plus vives, essuyé les plus mauvais traitements. Pleine d'un amour ineffable, elle avait collé ses lèvres à chacune des stations, et toutes les places sanctifiées lui avaient paru lumineuses. Elle s'était enfin arrêtée au pied de la croix, et semblait attendre quelque chose de grand. D'après saint Bonaventure, elle était restée solitaire dans sa demeure.

Sa prière était celle-ci : « Père très-clément, Père très-pieux, vous le savez, mon Fils est mort, il a été cloué à la croix entre deux voleurs, et moi je l'ai enseveli de mes propres mains; mais vous êtes puissant, Seigneur; rendez-le-moi sain et sauf, j'en supplie votre Majesté, rendez-le moi! Pourquoi tarde-t-il tant à venir vers moi? Renvoyez-le-moi, je vous en conjure, parce que mon âme n'est pas en repos jusqu'à ce que je le voie. O mon bien-aimé Fils, que vous est-il arrivé? que faites-vous? Pourquoi tardez-vous? Je vous en prie, ne différez pas de

venir vers moi ; car vous avez dit : *Je ressusciterai au troisième jour.* O mon Fils, n'y sommes-nous pas à ce troisième jour? Ce n'est pas hier, mais le jour d'avant, qui a été ce jour terrible et amer, ce jour de calamité et de mort, d'ombres et de ténèbres, où ont eu lieu notre séparation et votre mort. Levez-vous donc, ô ma gloire et tout mon bien, et venez! Je désire vous voir par-dessus tout; que votre retour me console, moi que votre départ a tellement contristée. Revenez donc, mon bien-aimé; revenez, Seigneur Jésus; revenez, mon unique espérance; revenez vers moi, ô mon Fils! »

Et tout à coup, le Sauveur ressuscité lui apparut. Il était merveilleusement beau et radieux ; son vêtement flottait.

Derrière lui, semblable à une vapeur légère illuminée par le soleil, ses blessures se montraient resplendissantes. Une troupe nombreuse d'âmes des Patriarches l'environnait. Jésus, se tournant vers eux, et montrant la sainte Vierge, prononça ces paroles : Marie, ma Mère ! — Les âmes des Patriarches semblèrent s'incliner devant la Mère de Jésus. Le Seigneur lui montra ses blessures, et comme elle se prosternait pour baiser ses pieds, il la prit par la main et la releva. En ce moment, les flambeaux nocturnes brillaient encore près du tombeau, et l'horizon blanchissait à l'orient au-dessus de Jérusalem.

« Salut, ma sainte Mère, dit Jésus. Mère bien-aimée, c'est moi ; je suis ressuscité, et me voilà encore avec vous. »

Alors la sainte Vierge, « l'embrassant avec des larmes de joie, le pressait étroitement, s'abandonnant tout entière sur lui ; et il la soutenait avec bonheur. Puis ils s'assirent à côté l'un de l'autre, et elle le regardait curieusement, et considérait son visage, et les cicatrices de ses mains, recherchant si toute douleur s'était retirée de lui.

« Et le Seigneur :

« Ma vénérable Mère, toute douleur s'est éloignée de moi ; j'ai vaincu l'affliction, les angoisses et la mort, et dorénavant je ne souffrirai plus aucun mal.

« Et la Vierge :

« Béni soit votre Père, qui vous a rendu à moi ! loué et exalté soit son nom ; glorifié soit-il dans tous les siècles !

« Ils restèrent ainsi à parler ensemble en toute allégresse, et ils firent délicieusement la Pâque. Et le Seigneur Jésus raconta à sa Mère comment il avait délivré son peuple des enfers, et tout ce qu'il avait fait pendant ces trois jours.

« Ainsi commença le grand jour de Pâques, dit saint Bonaventure. »

L'Évangile, en cet endroit, ne parle pas de la sainte Vierge. Mais une tradition, d'accord avec le bon sens,

nous fait connaître que la divine Mère du Verbe fut la première à voir Notre-Seigneur après la résurrection. Et, de quelque manière que la chose se soit passée, personne, dans son bon sens, ne saurait douter de cette apparition, ajoute saint Ignace.

Or, pendant ce temps-là, Madeleine et les deux Marie allaient vers le Sépulcre avec leurs parfums. Et, comme elles approchaient, un doute leur vint, et elles se dirent l'une à l'autre : Qui nous ôtera la pierre scellée du tombeau? »

Et aussitôt la terre se mit à trembler. C'était le moment où l'ange du Seigneur renversait la pierre.

Cet ange avait le visage plus éclatant qu'un éclair, et sa robe avait plus de blancheur que la neige... Les soldats qui avaient été apostés à la garde du Sépulcre virent cet ange et devinrent comme morts, tant ils avaient été saisis de frayeur.

Les femmes ne furent pas témoins du prodige; mais, en arrivant, elles virent la pierre ôtée; et l'ange de Dieu, assis sur cette pierre, leur dit : *Ne craignez point. Celui que vous cherchez est ressuscité.*

Mais elles, « trompées dans leurs espérances, parce qu'elles croyaient trouver le corps du Seigneur, et ne faisant pas attention aux paroles de l'ange, » se mirent à courir, et redescendirent à Jérusalem, pour avertir Pierre et Jean, et les autres apôtres. que le corps du Seigneur avait été enlevé.

Pierre et Jean sortirent aussitôt de la ville et prirent en grande hâte le chemin du Sépulcre ; ils couraient tous les deux ; mais Jean, qui courait le plus vite, arriva le premier ; et, s'étant baissé à l'entrée du tombeau, il aperçut les linceuls par terre..., mais il attendit que Pierre fût arrivé pour entrer avec lui.

Lorsqu'ils y eurent pénétré, ils virent bien les linceuls dont on avait enveloppé le corps, et le suaire qu'on avait mis sur la face du Sauveur. Ils crurent tous les deux, ainsi que les femmes, qu'on avait enlevé le corps; car ils ne savaient pas alors ce que l'Écriture enseigne : qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts.

Saisis d'étonnement, ils retournèrent à Jérusalem pour dire aux autres apôtres ce qu'ils venaient de voir. Mais les femmes restèrent, et, regardant de nouveau dans le Sépulcre, elles y virent deux anges vêtus de blanc, qui leur dirent :

« Que cherchez-vous? un vivant parmi les morts? »

Elles ne firent pas encore attention à ces paroles, et elles n'éprouvèrent pas de consolation à la vue des deux anges, « parce qu'elles ne cherchaient pas des anges, mais le Seigneur des anges. » Alors les deux Marie, épouvantées et comme absorbées par la douleur, s'éloignèrent un peu, et s'assirent désolées.

« Et Madeleine, ne sachant que faire et ne pouvant vivre sans son maître, ne le trouvant pas, et ignorant

où le chercher, demeura près du Sépulcre, en dehors, et tout en larmes. Enfin, regardant une troisième fois à l'intérieur, parce qu'elle espérait toujours revoir le Seigneur où elle l'avait enseveli, elle aperçut les anges qui lui dirent :

« Femme, pourquoi pleurez-vous ? »

Elle répondit :

« Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où « ils l'ont mis. »

« Or, pendant qu'elle pleurait ainsi... le Seigneur Jésus dit à sa Mère qu'il veut aller consoler Madeleine. Et Marie lui répond : « Mon Fils béni, allez en paix, et consolez-la, parce qu'elle vous chérit tendrement, et qu'elle a été profondément affligée de votre mort. Mais n'oubliez pas de revenir à moi. » Et, l'embrassant, elle le laissa partir. (Saint Bonaventure.)

Et Jésus vint au Sépulcre, dans le jardin où était Madeleine, et, se tenant debout devant elle, il lui dit :

« Femme, que cherchez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ? »

Et comme le Sépulcre était dans un jardin, Marie-Madeleine crut d'abord que cet homme qui lui parlait était le jardinier, et elle dit : « Si c'est vous qui avez enlevé le corps de mon Seigneur, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. »

Jésus n'avait prononcé que ce mot : *Marie !* que déjà elle l'avait reconnu ; et, tendant les bras vers

lui, elle lui cria : « Rabboni! » c'est-à-dire mon maître!

« Ne me touchez pas, ajouta le Sauveur ; je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Allez vers les disciples, et dites-leur ce que vous avez vu; dites-leur que je monte vers mon Père, qui est votre Père, vers mon Dieu, qui est votre Dieu. »

Alors, ayant reçu sa bénédiction et l'ayant vu partir, elle revint auprès de ses compagnes leur faire le récit de ce qui s'était passé. Et les deux Marie descendirent avec elle vers la ville.

Or, comme les sœurs de la sainte Vierge étaient tristes de n'avoir pas vu le Sauveur, tout à coup il voulut bien se présenter à elles sur le chemin, et il leur dit :

« Je vous salue. »

Le Seigneur ajouta :

« Allez vers mes disciples ; dites-leur ce que vous avez-vu. Qu'ils aillent en Galilée, où ils me verront, ainsi que je le leur ai prédit. »

Le Seigneur Jésus, s'éloignant d'elles, apparut à Joseph d'Arimathie, ajoute saint Bonaventure. Les Juifs, pour le punir d'avoir enseveli son Maître, l'avaient enfermé dans une chambre soigneusement scellée. Leur dessein était même de le tuer après le sabbat. Mais le Seigneur alla le consoler, essuya son visage, lui donna un baiser et le reporta dans sa pro-

pre maison, en laissant intacts les sceaux de sa prison.

D'après saint Jérôme, le Seigneur apparut aussi a Jacques le Mineur, qui avait fait vœu de ne rien manger avant d'avoir vu le Seigneur ressuscité. Il lui dit : « Mettez-vous à table. » Puis, prenant du pain, il le bénit, et le lui donna en disant : « Mangez, mon frère chéri, parce que le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts... » Saint Jacques devint bientôt après le premier évêque de Jérusalem.

« Or, comme Madeleine et ses compagnes, de retour au Cénacle, racontaient aux disciples la résurrection du Seigneur, Pierre, désolé de n'avoir pas vu son Maître et ne pouvant demeurer en repos à cause de la violence de son amour, sortit et s'en alla seul vers le Sépulcre ; car il ne savait où le chercher ailleurs. Pendant qu'il marchait, le Seigneur Jésus lui apparut en disant :

« Paix à toi, Simon !

« Alors Pierre, frappant sa poitrine et tombant la face contre terre, dit en pleurant :

« Seigneur, je vous avoue ma faute, je vous ai abandonné, je vous ai renié plusieurs fois.

« Et il embrassait ses pieds.

« Or le Seigneur, le relevant, le baisa et lui dit :

« Paix à toi, ne crains rien ; tous tes péchés te sont remis. Je savais bien que tu les commettrais ;

je te l'avais prédit. Maintenant, va et confirme tes frères; aie confiance, parce que j'ai vaincu la mort, et tous vos adversaires, et tous vos ennemis. » (Saint Bonaventure.)

Ainsi la Pâque est encore célébrée ici. Le Seigneur et son disciple demeurent ensemble et conversent quelques instants. Pierre regarde tendrement Jésus et note toutes choses. Puis, ayant reçu la bénédiction du Seigneur, il retourna près de la sainte Vierge et des disciples ; et tous se réjouirent en disant : Le Seigneur est vraiment ressuscité et il a paru à Simon-Pierre !

Cependant le Seigneur, depuis sa résurrection, n'avait pas encore visité les saints patriarches, qu'il avait laissés dans le Paradis de délices, après sa visite aux limbes. Il voulut retourner vers eux, et leur apparut, vêtu d'une robe blanche plus éclatante que la lumière, et environné d'une légion de séraphins.

L'apercevant de loin dans sa gloire, les patriarches furent transportés d'une indicible jubilation, et ils se mirent à chanter avec allégresse :

« Voilà notre Roi ; venez, allons au-devant de notre Sauveur. C'est un grand commencement, et son règne n'aura pas de fin. Un jour de sanctification a lui pour nous ; venez tous, et adorons le Seigneur ! »

« Et, se prosternant, ils l'adorent. Puis, se levant et se tenant respectueusement autour de lui, ils achèvent leur cantique en disant :

« Le lion de la tribu de Juda a vaincu ; ma chair a refleuri, Seigneur ; vous nous remplissez de joie par votre présence ; les délices sont en votre main jusqu'à la fin. Vous êtes ressuscité, vous, notre gloire ; nous vous exalterons, et nous nous réjouirons en vous. Votre règne est de tous les siècles, et votre domination s'étendra de génération en génération. Et nous ne nous éloignerons plus de vous ; vous nous avez ressuscités, et nous exalterons votre nom. Vous nous avez précédés comme notre Précurseur, et vous êtes devenu notre Pontife pour l'éternité. Voici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous, et félicitons-nous. Aujourd'hui a lui pour nous le jour de la rédemption, de l'antique réparation, de l'éternelle félicité. Aujourd'hui les cieux ont répandu sur le monde entier une rosée de miel, parce que le Seigneur a régné du haut de la Croix. Le Seigneur règne ; il a revêtu la force, et il a ceint ses reins. Chantez-lui un cantique nouveau, parce qu'il a opéré des merveilles. Sa droite a fait des œuvres de salut, et son bras est saint.

« Et nous, son peuple et les brebis de son pâturage, venons et adorons-le. » (Saint Bonaventure.)

Cependant le mystère de joie n'était point encore parfait.

Deux hommes allaient, sur le soir, au bourg d'Emmaüs. C'étaient des disciples du Sauveur. Profondément affligés et désespérant de revoir celui qu'ils

avaient perdu, ils s'entretenaient de leur chagrin. Alors le bon Maître daigna s'approcher d'eux sous la forme d'un voyageur, et il conversa avec eux ; et il entra dans la maison où ils allaient prendre leur repas. Et enfin il se manifesta, plein de gloire et de mansuétude, en leur rompant le pain, et il les laissa fortifiés et consolés.

Le cœur des deux disciples était trop plein pour ne pas déborder, aussi reprirent-ils immédiatement la route de Jérusalem, pour aller annoncer aux apôtres la bonne nouvelle. Mais ils les trouvèrent déjà instruits de la résurrection de leur Maître, et on leur dit qu'il avait apparu à Simon dans la matinée.

Le jour s'écoulera-t-il sans que tous aient vu de leurs yeux celui dont leur âme est si occupée ? Ils ont peine à le croire, et il espèrent toujours. Le jour a disparu. Le soleil s'est penché du côté de la grande mer, et ses feux sont éteints. L'assemblée continue à attendre, et Marie semble encourager les espérances.

Enfin, les portes restant fermées, Jésus se présente, se tient debout au milieu des disciples, les regarde avec bonté et leur dit :

« La paix soit avec vous ! »

Alors, tombant la face contre terre, tous confessent leur lâcheté des jours précédents, et conjurent leur bon Maître de leur en accorder le pardon.

Et le Seigneur leur répond :

« Levez-vous, mes frères, vos péchés vous sont remis. »

Puis il converse familièrement avec eux, leur montre ses mains et son côté, et leur ouvre l'intelligence pour les aider à comprendre les Écritures et le mystère de sa résurrection. Ensuite il veut bien condescendre jusqu'à manger avec eux et participer à leur modeste souper, où l'on sert quelques poissons rôtis et un rayon de miel.

Oh ! comme la sainte Vierge dut être heureuse pendant cette soirée où son divin Fils apparaissait revêtu de gloire et de majesté, où les disciples, jusque-là si incrédules, éclataient en transports d'allégresse, entouraient celui qu'ils avaient cru mort sans retour, le louaient, le bénissaient, le remerciaient.

On resta quelque temps au milieu de ces joies ineffables, et quand la nuit fut tout à fait sombre, « Jésus, dit saint Bonaventure, ayant salué respectueusement sa mère et ayant reçu congé d'elle, les bénit tous et se retira. »

Ainsi se passa le jour de la Résurrection, ce jour que le Seigneur a fait !

Quelle gloire, même humainement parlant, est comparable à celle de Jésus-Christ ressuscité ! Y a-t-il, dans l'histoire du monde, un fait plus glorieux, plus universellement connu, et plus avéré que cette résurrection merveilleuse ?

Du sommet des sept collines, Rome ancienne contemplait l'univers soumis à ses lois. Et son cœur tressaillait. Et sa tête se relevait avec une noble fierté. Et elle disait avec le sourire du triomphe : « Qui donc est semblable à moi ? Voilà que le monde entier est sous mes pieds ; et les fondements de mon trône sont les débris des trônes de la terre. » Or, supposons qu'à ce moment, le fils d'un obscur charpentier fût monté au Capitole, eût étendu la main vers les quatre vents du ciel et eût dit : Rome tombera et je posséderai son empire. — On eût pris cet homme pour un fou, et on ne se fût pas même donné la peine de le châtier.

Eh bien ! ce que nul homme n'a osé faire, Jésus de Nazareth venait de l'accomplir au moment de sa Passion. L'an quatre mille trente-sept du monde, debout au milieu de quelques pêcheurs du lac de Tibériade, à la porte de cette Jérusalem qui allait le condamner à mort et le crucifier, il étendit la main et prononça ces paroles remarquables : — « En vérité, « en vérité, je vous le dis ; aujourd'hui cesse l'em« pire du prince de ce monde. Et lorsque celui qui « vous parle aura été élevé de terre et cloué sur la « Croix, il attirera tout à lui du haut de ce trône san« glant. »

Quelques années après, Rome perdait sa puissance, et ses aigles tombaient, laissant au monde, comme souvenirs et monuments de leur gloire, des ruines

quelques tronçons de colonnes brisées, de viles pièces de monnaie, et des bustes de pierre souvent mutilés. Jésus-Christ, au contraire, mis à mort par les Juifs, sortait du tombeau et agitait aux yeux des nations étonnées son étendard glorieux. Bientôt les rois et les reines, les empereurs et les princes l'adoraient, le visage prosterné contre terre, et baisaient dans la poussière la trace de ses pieds. Et l'immortalité était donnée à son empire.

Mais il y a plus! Où est le fait historique plus avéré et plus universellement connu que celui de la Résurrection et de l'Ascension glorieuse du Sauveur?

Que le monde le veuille ou ne le veuille pas, le grand fait de la Passion, de la mort, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ reste dans tous les temps, au milieu des bouleversements de la terre, l'événement historique le plus capable de frapper tout esprit porté aux méditations sérieuses, l'événement prodigieux, immortel, qui domine tous les temps et toutes les époques, de toute la hauteur de la Croix plantée au milieu des siècles pour les unir et les expliquer. »

En face de la ville déicide, j'interroge les siècles. Je me figure un moment voir réunis dans son enceinte tous les peuples qui y ont passé depuis dix-huit cents ans, je les interpelle les uns et les autres, et je les somme de rendre un solennel témoignage à la Résur-

rection de Jésus-Christ. J'évoque d'abord les nombreux étrangers rassemblés, pour la fête de Pâques, et qui furent témoins du crucifiement. Je prends à témoin les Juifs ; je recueille les dépositions des païens, et puis j'écoute les affirmations multipliées des nombreux pèlerins de la Terre Sainte. De tous côtés, un concert magnifique s'élève en faveur du triomphe de Jésus-Christ.

Et quand j'évoque tous les étrangers témoins du crucifiement, je leur dis : — « Hommes de toutes « les nations, venus à Jérusalem pour la fête de Pâ« ques, je vous adjure, Parthes, Mèdes, Élamites, ha« bitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cap« padoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la « Pamphylie, de l'Égypte et des pays de la Libye qui « confinent à Cyrène, voyageurs venus de Rome, Juifs « et prosélytes, Crétois et Arabes, qui vous réunîtes à « la porte du cénacle le jour de la descente du Saint« Esprit, et, en entendant un seul apôtre parler, vous « étonniez de le comprendre chacun dans votre « idiome, comme s'il les eût parlés tous à la fois, dites« le-nous ! N'avez-vous pas vu, la veille de Pâques, « tout Jérusalem en émoi au sujet de Jésus le Nazaréen « traduit au tribunal de Pilate, gouverneur romain? — « Nous l'avons vu, répondent-ils, et nous l'avons pris « pour un malfaiteur. » — « N'étiez-vous pas au Cal« vaire, lorsque la multitude des bourreaux de cet

« homme extraordinaire insultait lâchement à sa « cruelle agonie? » — « Nous y étions ! » — « Vous « avez donc bien vu ses pieds et ses mains percés. « Vous avez vu son cœur ouvert d'un coup de lance. « N'est-il pas vrai qu'il avait perdu tout son sang; « qu'il était bien mort ; que les Juifs eux-mêmes l'a- « vaient constaté; qu'on l'avait déposé dans un sé- « pulcre taillé dans le roc et fermé d'une pierre « énorme que plusieurs hommes avaient peine à mou- « voir; et, de plus, que des soldats avaient été apostés « pour garder le Sépulcre, car il avait promis de res- « susciter le troisième jour, et ses ennemis crai- « gnaient une supercherie? » — « C'est vrai ! nous « avons vu tout cela! » — Eh bien, voilà que le matin « du troisième jour, la pierre du tombeau s'est trouvée « renversée, et le tombeau était vide, et plusieurs per- « sonnes dans Jérusalem ont assuré avoir vu l'illustre « mort ressuscité. » — « Il n'y a pas de doute, cela « s'est dit, » — répondent unanimement tous ces hommes. Les nations étrangères ont donc rendu témoignage.

Eh bien, Juifs, à votre tour ! Jésus-Christ est ressuscité ; rendez-en témoignage. Prouvez-le aux nations par les absurdités que vous entassez les unes sur les autres pour chercher à expliquer le fait. « Le corps, « dites-vous, a été enlevé par fraude? » Or, de qui vient la fraude? Ce n'est pas de vous assurément. La

précaution avec laquelle vous faisiez garder le tombeau par des hommes armés le prouve surabondamment. — « Nos gardes se sont endormis, dites-vous, « et pendant ce temps-là, on est venu et on a dérobé « le corps. » — Mais cette réponse fait sourire. Comment ! au milieu du bruit produit par les efforts de ceux qui enlevaient la lourde pierre du tombeau, pas un soldat ne se serait réveillé pour donner l'alarme ! Vous dites — « qu'un souterrain a pu être pratiqué dans le tombeau même pour faciliter l'évasion. » — Mais le tombeau est ouvert. Chacun peut aller s'en assurer, et, depuis dix-huit siècles, la nature du roc et son état prouvent que nulle ouverture nouvelle ou ancienne ne communiquait avec un souterrain qui n'existe pas. Si Jésus-Christ n'est plus dans le tombeau scellé où vous l'aviez mis sous la garde de vos cohortes, c'est donc qu'il est ressuscité !

Apôtres et disciples de Jésus, venez, vous aussi, rendre témoignage à la Résurrection. Votre témoignage est d'un grand poids, à cause des circonstances qui l'accompagnent.

En effet, remarque saint Chrysostome, le caractère de presque tous les amis, quelque fidèles qu'ils aient été durant notre vie, est de nous oublier peu à peu après notre mort et de chercher ailleurs les objets de leur attachement et de leur fidélité. Mais voici une conduite toute contraire à la marche naturelle des af-

fections humaines. Pendant que Jésus-Christ vivait, pendant qu'il était un maître et un docteur respecté en Israël, ses amis n'osèrent jamais se déclarer tels. Joseph d'Arimathie, qui lui donna la sépulture, était, dit l'histoire, un riche seigneur, disciple de Jésus, *mais en secret*, de peur des Juifs. Les autres l'ont abandonné lâchement à l'heure de sa Passion, et Pierre, leur chef, l'a renié par trois fois. Or, maintenant qu'il est mort, les voilà pleins de courage, ne songeant qu'à mourir pour lui, ne désirant que cela, et s'exposant aux plus rudes fatigues dans cette seule espérance. — « Où donc, leur demande saint Chryso-« stome, avez-vous puisé pour un homme mort le « dévouement que vous lui refusâtes avant son tré-« pas ? » — « Ah ! répond l'un d'eux, saint Jean, c'est « que nous vous annonçons ce que nous avons entendu « de nos oreilles, vu de nos yeux et touché de nos « mains : *Quod audivimus, quod vidimus oculis nos-« tris, quod manus nostræ contrectaverunt.* Et les « témoins ne manquent pas autour de nous. Plus de « cinq cents fidèles réunis en un même lieu ont vu, « comme nous, Jésus-Christ ressuscité. » — Et cela est si vrai, que Paul, écrivant aux Corinthiens encore idolâtres, appelle en témoignage beaucoup de ces témoins qui vivaient encore ; et nul ne réclama. Et Corinthe païenne crut en vertu de cette affirmation.

Et vainement le Juif et le Romain demandèrent à la

torture, aux fouets, aux chaînes et aux prisons de changer le témoignage de ces hommes. Sous les grêles de pierres, dans les ténèbres et les horreurs des cachots, sous le tranchant d'un fer homicide, les apôtres et les disciples se montrèrent joyeux de sceller de leur sang la vérité de la Résurrection de Jésus-Christ.

Jésus-Christ est donc vraiment ressuscité !

Passions humaines et païens voluptueux, rendez aussi témoignage. Quelques années se sont à peine écoulées depuis la mort de Jésus-Christ, et sa morale austère a renversé les autels de la volupté et triomphé des cœurs les plus sensuels, les plus orgueilleux, les plus cupides et les plus barbares. Tacite raconte que les conversions au Christianisme étaient innombrables. Tibère, informé par Pilate des circonstances merveilleuses de la Passion, propose au sénat de mettre Jésus-Christ au rang des dieux. Tertullien ne craint pas de jeter ce défi aux empereurs : « Si vous « mettiez à mort tous les chrétiens, comme vous le « voudriez, vous décimeriez vos légions, et vous dé- « peupleriez votre empire. »

Mais à défaut d'autres preuves, d'ailleurs nombreuses, les pierres parlent et les rochers de la Judée racontent ce qu'ils ont vu. J'entends les échos des montagnes de la Palestine répéter le bruit des pas nombreux des pèlerins qui courent s'agenouiller sur

la montagne où fut versé le sang de Jésus-Christ ressuscité. Je regarde les flots pressés d'adorateurs qui viennent, non point en secret ou dans l'ombre, vénérer le sépulcre glorieux. Quels sont ces hommes? Parmi la foule, je distingue tout ce que Rome possède de plus grand. La noblesse, le génie, la science, la vertu, y envoient leurs députés. Voici d'abord Jérôme, compagnon des princes impériaux, élevé dans les délices de la cour romaine, qui vient, étonnant le monde par le prodige d'une pénitence relevée par un incroyable savoir. D'illustres dames romaines accourent sur ses pas. C'est Paule, c'est Eustochium, qui sentent couler dans leur veines le sang des Scipions. Et puis la majesté de l'empire veut, à son tour, s'humilier devant le Calvaire : Hélène, mère de Constantin, vient de se voir décerner par le sénat le titre d'*Auguste*, et les victoires de son fils mettent à ses pieds les dépouilles des nations. Ah! ne la cherchez pas dans Rome. Elle est accourue au Calvaire pour tâcher de retrouver le bois sacré de la Croix de Jésus ressuscité. Elle l'a trouvé, et elle médite en présence de ce trésor, assise sur la pierre du sépulcre.

Oh! le magnifique triomphe de mon Dieu! Il est ressuscité, et il a prévalu avec sa morale austère contre la corruption générale des mœurs, contre l'intérêt des passions, la force de l'exemple et de toutes les préventions du cœur des païens. Certes, si, au milieu des

pays catholiques, instruits par une expérience de dix-huit siècles, les chrétiens de nos jours ont tant de peine à soumettre leurs passions aux règles d'une religion dans le sein de laquelle ils furent nourris, quelles bien plus grandes difficultés ont dû se trouver dans les cœurs des païens ! Cependant le dogme de la Résurrection de Jésus-Christ a triomphé. Oh ! c'est qu'il est irréfragable ; c'est qu'il est divin. Et je comprends aujourd'hui l'argument de saint Augustin, lorsqu'il dit : « Quiconque ne reconnaît pas le miracle de la Résurrection de Jésus-Christ, doit en reconnaître un plus éclatant, plus incroyable encore, celui du monde païen tout entier converti sans miracle à la morale austère de Jésus-Christ. »

Jésus-Christ est donc ressuscité ! Je le crois. Il n'y a pas de doute possible. Ses ennemis comme ses amis l'ont prouvé. La défaite et la soumission du cœur humain en sont une des preuves les plus authentiques. Je voudrais cependant un témoignage encore, celui de la vertu guerrière.

Eh bien, le voici. Aux époques de gloire ont succédé, pour la Palestine, des jours mauvais. De nouvelles ténèbres ont envahi le tombeau sacré. Le farouche musulman foule d'un pied sacrilége la terre sainte par excellence, et l'étoile de Jésus ressuscité semble pâlir. Ah ! ne craignez pas la défaite. Un nouveau triomphe se prépare au contraire. Attendez un

peu. — C'est fait! prêtez l'oreille. Quel est ce bruit que j'entends dans le lointain? Il ressemble à celui de lamer, quand elle pousse vers le rivage ses flots impétueux. Je ne me trompe pas. C'est un peuple en marche; mais c'est un peuple immense, qui fait chanceler la terre sous ses pas. Ce sont nos pères! c'est l'Occident tout entier, arraché à ses fondements, qui se précipite sur l'Asie au cri de: *Dieu le veut!* Je les vois ces princes, ces guerriers, ces hommes au cœur intrépide, à l'âme pleine de foi; ils viennent reconquérir le libre accès du tombeau de Jésus-Christ ressuscité. Tours crénelées, murailles épaisses, portes de fer, tombez devant eux! Leur valeur mérite la victoire! Oh! le beau spectacle! Je vois tous nos pères à genoux, le front prosterné contre terre. Ces lions, tout à l'heure frémissants, sont maintenant dans l'attitude de la prière. Fiers barons, chefs puissants, chevaliers à l'armure d'or, tous se confondent avec le modeste soldat dans une prière commune en face du Sépulcre glorieux. » Jésus-Christ ressuscité a triomphé de la valeur. Il domine les invincibles. Lui seul le pouvait.

Tels sont les admirables triomphes de Jésus-Christ ressuscité.

Pendant tout l'office, et pendant la durée entière de ce saint jour, je me nourris de la considération de ces ineffables merveilles.

Le soir, nous retournâmes tous ensemble à l'église ; nous priâmes, nous baisâmes le saint tombeau, gage de notre immortalité future. Chacun fit toucher à la pierre sacrée les objets de dévotion qu'il voulait emporter pour lui et pour sa famille, et nous nous retirâmes pleins de grandes et consolantes pensées, de ces émotions puissantes que la Semaine Sainte, passée à Jérusalem, peut seule soulever ; l'âme inondée de joie, heureux et fiers de l'amour de notre Dieu ; transformés et comme transfigurés en lui et par lui. Nous pouvions partir maintenant ; l'avenir est impuissant à affaiblir de pareils sentiments. De tels jours laissent des souvenirs impérissables.

XXIII

LA VALLÉE DE JOSAPHAT

Les jours s'écoulent rapides, et bientôt va sonner l'heure du départ. Notre itinéraire porte qu'avant la fin de la semaine, nous devrons prendre congé de Monseigneur le patriarche, de M. le consul de France, des Pères si hospitaliers de Saint-Sauveur, remonter à cheval et nous en aller, à travers la Samarie, voir Nazareth, et le mont Carmel, et Tyr, et Sidon, et ces belles montagnes du Liban dont la seule pensée inspirait les prophètes. Hâtons-nous donc si nous voulons tout voir.

De bonne heure, ce matin, j'avais dit la messe; mes compagnons avaient préparé leurs armes; nous nous étions promis de faire le tour de Jérusalem en dehors des murs.

A sept heures donc, avant la forte chaleur, le fusil sous le bras, notre troupe légère et joyeuse descend les pentes de la ville, dans la direction du levant.

Voici, tout d'abord, un grand nom et un grand souvenir. Qui n'a rêvé dans sa vie à la vallée de Josaphat?

A ce nom seul l'âme s'exalte, et l'imagination se

trouve saisie des plus grandes pensées. Mais lorsqu'on descend dans cette vallée des larmes et de la mort, combien plus grande est l'émotion ! Une solitude profonde commande le recueillement. On foule à ses pieds les ruines d'une des plus belles villes du monde, on marche le long d'un torrent sans eau, on chemine au milieu des tombeaux ; la poussière du sol se confond avec celle des ossements humains, la végétation se refuse à embellir ces montagnes arides ; et, pardessus tout cela, planent les grands souvenirs de l'agonie du Sauveur, et on songe avec effroi au jugement universel.

La vallée descend du nord au sud. Elle est bornée d'un côté par la ville, de l'autre par le mont des Oliviers. Qui nous révélera sa profondeur? Personne, à cause de l'immense quantité de débris qui y furent précipités. Le torrent de Cédron la sillonne dans toute sa longueur. Ordinairement à sec, il roule, en hiver, ses eaux abondantes à travers des pays horribles jusqu'à la mer Morte ; aussi l'a-t-on appelé Cédron, c'est-à-dire obscurité.

Cette vallée fut de tout temps célèbre. Son nom signifie *jugement de Dieu.* L'Écriture la nomme aussi quelque fois *la vallée de Sara*, *la vallée Royale, la vallée de Melchisédech.* Abraham y fut complimenté par le roi de Salem, après sa victoire sur cinq rois réunis.

Toujours aussi elle paraît avoir été destinée aux sépultures. Partout les trophées de la mort, sur ses pentes comme dans ses plus basses régions. Les vieux monuments s'y dressent à côté des tombes creusées d'hier. Vers elle, encore aujourd'hui, tous les juifs de l'univers tournent leurs regards. Dans leurs derniers jours, un grand nombre d'entre eux s'expatrient pour lui demander un tombeau.

Assis sur le rocher qu'on désigne improprement pour le lieu du martyre de saint Étienne, nous considérons la vallée.

Un aigle passe au-dessus de nos têtes. Un de nos jeunes amis braque son fusil, tire, et fait tomber à nos pieds le roi des airs : applaudissementset joie. Nous félicitons l'heureux chasseur. L'aigle mérite les honneurs d'un musée. Il sera préparé ce soir; on retournera sa peau sur son beau plumage. On l'embaumera, et on l'enverra en France pour la collection du château de famille.

Pensez-vous, nous dit alors un ami, que les hommes seront bien positivement jugés ici ?

Il serait curieux, reprit un autre, d'avoir à nous donner rendez-vous en ce lieu, après y avoir marqué notre place aujourd'hui.

Quel changement! ajouta un troisième. Aujourd'hui, pèlerins et voyageurs, à vingt ans, avec toutes les illusions de la vie et les espérances de cette terre;

et alors presque comme des rois de théâtre, dépouillés de tout bien, de notre nom, de notre position, sentant la terre manquer sous nos pieds, n'ayant plus rien, rien que nos bonnes et nos mauvaises actions !

Alors quelqu'un lut tout haut cette vision du prophète Ézéchiel :

« La main du Seigneur m'a saisi ; elle m'a conduit au milieu d'un champ tout rempli d'ossements secs et arides. Là, j'ai vu des monceaux effroyables de crânes décharnés et de squelettes hideux. J'ai vu des mains qui tenaient autrefois des sceptres, et des têtes qui portaient des couronnes, mêlées et confondues avec les têtes et les mains des derniers des hommes. Comme je demeurais frappé d'étonnement à la vue de ce spectacle, j'ai entendu la voix de Dieu qui m'appelait et me disait : « Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements secs puissent revivre ? — J'ai répondu avec respect : Seigneur, vous le savez, et c'est de vous que je dois l'apprendre. — Eh bien, prophète, je veux que tu prophétises à ces os leur avenir. — Que leur dirai-je, Seigneur ? — Dis-leur : Os arides, écoutez la parole du Seigneur. Voici qu'une seconde fois, je soufflerai mon esprit en vous. Je vous réunirai de nouveau dans votre ancien ordre ; et vous vivrez encore ; et vous saurez que je suis le Seigneur. » A peine, obéissant à la voix de Dieu, eus-je commencé ces paroles, — ajoute le prophète, — que j'entendis

un grand bruit et que je vis une grande commotion se produire dans cette plaine. Et voilà que les os se réunirent aux os chacun à leur place. Alors Dieu me dit : « Invoque maintenant mon esprit pour qu'il « anime ces os. » Et aussitôt ma prière achevée, je vis cette multitude de morts ressuscités se tenir debout et donner tous les signes de la vie. Et Dieu ajouta : « As-tu compris? Voilà la maison d'Israël que je « viens de te montrer. J'entends tous les jours ces « infidèles se plaindre. J'écoute leurs injustes mur- « mures. Ils disent : Nous mourons aussi bien que les « idolâtres. Nos pères ont passé : et voilà leurs osse- « ments secs et arides. Nous les suivrons bientôt. « Notre espérance sèche et se flétrit avec eux.... Eh « bien, va, Ézéchiel, dis-leur ta vision ; et ajoute de « ma part : Voici ce que dit le Seigneur : C'est moi « qui parle, moi qui ai entr'ouvert autrefois les abî- « mes du néant, pour en faire sortir le monde, moi « qui sais créer quand il me plaît, et qui peux ressus- « citer quand je le veux. C'est moi qui engage la parole « d'un Dieu que j'ouvrirai le tombeau de mon peuple, « et que je les arracherai du fond de leur sépulcre. »

Au fond de la vallée de Josaphat ce récit, d'ailleurs si émouvant, impressionne davantage encore.

Voyez, reprit quelqu'un ; considérez cette vallée étroite et longue, les collines nues qui la bordent, ces mille tombeaux renversés, brisés et à demi ouverts,

pressés comme les grains de sable au bord de la mer : ne dirait-on pas que la trompette de l'ange a déjà retenti en ce lieu, et que la vallée de Josaphat va rendre les morts qu'elle renferme en son sein?

Précisément elle a commencé à le faire, s'écria l'un de nous, jusque-là silencieux; car à la mort de Notre-Seigneur, « les tombeaux se sont ouverts, les « corps de beaucoup de saints qui étaient endormis « se levèrent, sortirent de leurs sépulcres, et vinrent « dans la ville où ils apparurent à plusieurs. » Or le fait de cette résurrection est tellement avéré, qu'il devint la base d'une doctrine hérétique. Hyménée et Philète niaient le jugement dernier, sous prétexte que les prophéties relatives à la Résurrection s'étaient accomplies récemment, à la connaissance de tous, le jour de la mort de Notre-Seigneur. Et la discussion devint assez grave pour que saint Paul intervînt par sa lettre à Timothée. (II chap., II, 18.)

Peut-on nier le jugement dernier? dit un jeune homme avec une sorte d'indignation. Est-ce que le bon sens ne suffirait pas à en démontrer l'absolue nécessité? Lorsque je promène mon regard sur le monde, je vois le soleil de Dieu se lever chaque matin, sur les méchants comme sur les bons, leur prêter également sa lumière et sa chaleur, et féconder leurs campagnes je vois le crime exalté et la vertu souvent opprimée ; je vois se succéder sur la tête du juste l'ad-

versité comme la prospérité. Alors mon esprit se trouble et se représente Dieu comme caché derrière la voûte des cieux, enveloppé dans sa lumière comme dans un manteau et livré à l'indolence. Ma foi chancelle, et je suis tenté de dire : Dieu n'est pas juste ! Mais, pour peu que je songe au jugement dernier, tout s'explique. Je vois Dieu assis sur les nuages comme sur un trône, laissant aux hommes la liberté de bien ou de mal faire pendant quelques jours, mais comptant chacun de leurs pas, suivant de l'œil leurs actions, et les écrivant bonnes ou mauvaises sur le grand livre de l'Éternité, pour les révéler ici à la fin des temps, les juger, les récompenser ou les punir. Alors je comprends l'apparente contradiction, et je dis avec le Sage : « J'ai vu l'impiété assise sur le trône de la vertu, et l'iniquité siégeant à la place de la justice. Je ne m'en étonne pas, car Dieu jugera les justes et les impies. »

La discussion devenait intéressante. Le jeune orateur s'animait. Or, pendant qu'il parlait, il remarqua un de ses voisins assis sur une tombe, qui remuait la terre avec son bâton. « Tiens, lui dit-il ; prends un peu de cette terre dans tes deux mains. — Et son compagnon le fit en s'amusant. Alors il ajouta : Au milieu de ces tombes entassées, les grands, les sages, les puissants de la terre sont mêlés avec les derniers des hommes ; par conséquent, peut-être dans ta mian

droite sont les cendres d'un roi, et dans la gauche celles d'un pâtre. Dis-nous lesquelles pèsent davantage ? — Et puis, riant le premier de sa réminiscence de rhétorique, le jeune homme tira cette conclusion parfaitement légitime : Eh bien, si la mort de tant d'hommes est déjà une si belle manifestation de la toute-puissance de Dieu et du néant des choses humaines, si aujourd'hui, en considérant cette vallée où furent enterrés les rois, les guerriers, les législateurs, les sages, et les pauvres par milliers, en présence de cet anéantissement total de ce qui fut grand sur la terre, nous tirons cette conclusion : « Dieu seul est « grand ! la terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle « renferme, la terre et tous les êtres qui s'y meuvent « et y vivent ; » que sera-ce, lorsque les dépouilles de l'univers entier seront ici réunies sous la loi de la mort ?

Bon pour le jugement dernier, interrompit un amateur de géologie ; personne n'en doute ; mais la question est de savoir s'il se fera ici.

On se mit à chercher dans l'Évangile et on n'y trouva rien de concluant. Nous discutâmes. Les uns voulaient prendre à la lettre les textes de la Bible qui indiquent la célèbre vallée ; d'autres y trouvaient une simple allégorie.

Voyez, disait celui-ci, quelle harmonie de toutes choses ! A notre gauche, Jérusalem et le Calvaire ! A

droite, Gethsémani où Notre-Seigneur pleura; et plus haut le rocher d'où il est monté au ciel. Devant nous la vallée s'ouvre en un amphithéâtre oblong, au bout duquel le tribunal semble dressé : écoutez Joël : « J'assemblerai toutes les nations, et je les mènerai « dans la vallée de Josaphat; et j'entrerai en jugement « avec elles. » — N'est-ce pas cela? — Écoutez encore l'Ange parlant aux apôtres sur cette montagne des Oliviers, aussitôt après l'Ascension : « Hommes de « Galilée, pourquoi restez-vous là, regardant les cieux? « Ce Jésus qui du milieu de vous vient de monter au « ciel, reviendra un jour, comme vous l'avez vu par- « tir. » — Il reviendra donc ici!

Nous n'étions pas absolument convaincus; mais nous ne pouvions nier l'a-propos. Le Calvaire et la montagne de l'Ascension ne sont-ils pas comme deux témoins nécessaires, dans le grand procès de l'humanité?

Quant à la question de possibilité, nous ne la discutâmes pas. Quelle est la capacité réelle de la vallée? on l'ignore, puisqu'elle a été si souvent comblée par les débris d'une ville de onze cent mille âmes. Quelle place occuperont les corps ressuscités? on ne le sait pas davantage! Leibnitz concevait la création tout entière réduite au volume d'un grain de sable. La science n'a donc pas le droit de dire : C'est impossible.

Sans nous prononcer absolument, nous répétâmes

avec le P. Nau et M. de Chateaubriand : Il est au moins raisonnable que l'honneur de Jésus-Christ soit publiquement réparé au lieu même où il lui fut ravi par tant d'opprobres ; il est raisonnable que Notre-Seigneur juge justement les hommes sur le théâtre même où ils l'ont jugé injustement.

Cependant, pour remplir le programme de la journée, descendre la vallée jusqu'au bout, remonter vers Bethzéta par Hinnon et Gihon, le temps presse ; il faut nous remettre en route.

En regardant la carte, sans doute notre promenade ressemble à un jeu ; mais lorsqu'il faut calculer avec un soleil implacable, dont les rayons vous frappent au milieu d'une gorge fermée, sans air et sans verdure, avec un terrain pierreux et abrupt, sans chemin, sans même un sentier quelconque, on trouve la course pénible et quelque peu méritoire.

Sur le versant de l'est, quatre monuments attirent nos regards. Le premier, nous dit le drogman, est celui d'Absalon ; le second porte le nom du roi Josaphat ; saint Jacques et saint Zacharie furent enterrés dans les deux autres.

A travers les ronces, nous grimpons jusqu'à celui d'Absalon, et, blotti derrière un rocher qui fait parasol, nous trouvons le comte de Rosambo occupé à dessiner. L'aspect du monument est effectivement curieux. C'est un monolithe cubique dont chaque

côté mesure 6^m,80. Sculptées dans la pierre, sur chacune des faces, des colonnes coniques soutiennent une frise dorique, ornée de triglyphes et de patères. Au-dessus de la frise règne une corniche égyptienne ; et sur la corniche un dé carré en maçonnerie supporte un cylindre qui se termine par un tore figurant un cable ; enfin sur le cylindre on voit s'élever une sorte de pyramide, évidée en gorge et couronnée d'une touffe de palmes.

Sommes-nous bien au tombeau d'Absalon ? D'après le livre des Rois, ce prince avait effectivement préparé pour lui un cippe dans la vallée du Roi, car il avait dit : « Je n'ai point de fils ; ce sera le moyen de perpétuer le souvenir de mon nom. » Mais y fut-il jamais déposé ? — Tué au delà du Jourdin, il fut enterré dans la forêt, voilà qui est certain. Le transféra-t-on plus tard, à cause de son père David ? ce serait possible. Cependant l'architecture a son langage, et rien dans celle-ci ne rappelle l'époque de Salomon. Le mélange des styles grec et égyptien nous rapproche des Hérodes et semble accuser la main de ceux qui embellirent Pétra ; dès lors, que fait ici le nom d'Absalon ? Mais le peuple le croit ; et, comme Absalon se révolta contre son père, tous les enfants qui passent, ramassent une pierre et la jettent contre le tombeau d'Absalon le maudit. Aussi les abords sont-ils couverts de cailloux roulants.

Nos jeunes gens tournent, retournent, et cherchent à entrer dans le monument. Enfin après mille essais, atteignant une ouverture élevée, ils se glissent dans une chambre de 2m,50, carrés, entourée de niches sépulcrales. Ils croient même constater le commencement d'un escalier qui mènerait dans les profondeurs de la montagne. Mais tout est obstrué par les décombres ; ils reviennent sans avoir rien vu d'important.

Le tombeau attribué à Josaphat, avec son riche fronton orné d'acrotères et de rinceaux, est encore moins bien nommé que le précédent, car, d'après le livre des Rois, Josaphat fut positivement enterré ailleurs.

Plus authentique paraissent être les monuments de saint Jacques et de Zacharie. Le dernier, taillé dans le genre de celui d'Absalon, est de meilleur goût. On veut y voir la dernière demeure de ce Zacharie, fils de Barachias, que les Juifs ont tué entre le temple et l'autel.

Cependant, rien n'est absolument certain sur la destination de ces tombeaux. Passons donc notre chemin.

Du point où nous sommes, nous apercevons, suspendues au flanc de la montagne, un assemblage assez bizarre de cahutes jetées pêle-mêle comme le serait un jeu de dés pour le trictrac. Le rocher lui-

même est percé de larges trous semblables à des gueules béantes, sur le bord desquels des enfants nus se roulent comme des vers et des femmes en haillons font le ménage. C'est le village de Siloé, où le voyageur fera bien de ne pas entrer, s'il tient à éviter un essaim de gueux à demi sauvages, presque brutaux dans leur manière de demander l'aumône. Heureusement nous échapperons à leurs importunités, car nous avons vu de la vallée de Josaphat tout ce que notre itinéraire nous permet d'en visiter aujourd'hui ; nous gagnerons maintenant les pentes d'Ophel pour aller à la fontaine de la Vierge, au puits de Job, et au tombeau des Rois.

XXIV

HENNON, GIHON ET BETHZÉTA

Qu'est-ce que cette *fontaine de la Vierge*, dont les eaux, après s'être épanchées dans un bassin, disparaissent tout à coup ? Les savants se le sont demandé inutilement, jusqu'au jour où Robinson, après avoir eu le courage de se glisser dans le canal où s'engouffraient les eaux, est parvenu à la piscine de Siloé, par un zigzag de cinq cent soixante-trois mètres. Aujourd'hui elle n'est plus un mystère. Nous la regardons en passant, et, sans être tentés de suivre la voie dangereuse du docteur anglais, nous descendons par un escalier vulgaire jusqu'à la piscine, dans la vallée de Tyropœon ou des fromages. Longtemps on attribua à la fontaine de la Vierge une vertu curative; mais le seul miracle avéré est celui de l'aveugle que Notre-Seigneur guérit en lui ordonnant de s'y baigner les yeux. Par un effet tout naturel, ces eaux, en se déversant dans le vallon, y répandent la fécondité, et lui font produire de la verdure, des fleurs et des fruits.

Cependant, pour tout voir, il faut revenir sur nos

pas, et nous diriger au sud-est vers le *Puits de Job*, mieux appelé, je crois, puits de Néhémie.

Une montagne est devant nous. Hélas ! son nom seul révèle une triste histoire ; elle s'appelle la montagne du Scandale.

Parmi les bosquets et les bois plantés jadis à son sommet, Salomon, devenu impudique, avait élevé des autels aux divinités de ses femmes, à Astaroth, idole des Sidoniens, à Chamos, dieu de Moab, et à Melchom, dieu des enfants d'Ammon !

Et le scandale paraît s'être perpétué après le roi impie. Au temps de Manassès, la partie inférieure du mont du Scandale, celle que nous foulons actuellement, appelée Topheth, était, peut-être, de tous les environs de Jérusalem le lieu le plus abominable. On y avait élevé la fameuse statue de bronze qu'on faisait rougir sous l'action d'un feu ardent et dans les bras de laquelle les pères et les mères déposaient leurs jeunes enfants. C'était là que des parents dénaturés dansaient autour de l'idole, pendant que les prêtres impies battaient du tambour pour les empêcher d'entendre les cris des innocentes victimes.

Mais c'est là aussi que Dieu exerça un châtiment terrible sur les malfaiteurs. Il avait menacé par Jérémie, et il avait dit :

« Les enfants de Juda ont fait ce qui était mal à « mes yeux ; ils ont construit des autels sur les hau-

« teurs de Topheth, qui est dans la vallée des fils de
« Hennon, pour y brûler leurs fils et leurs filles ; je
« n'ai jamais ordonné cela, et tel n'a pu être le vœu
« de mon cœur. C'est pourquoi, voici que les jours
« viennent, où l'on ne dira plus Topheth, ni la vallée
« des fils de Hennon, mais la vallée du carnage ; et
« l'on ensevelira les morts dans Topheth, parce qu'il
« n'y aura plus d'autre lieu. »

Et, en effet, les massacres prédits s'accomplirent avec une telle violence, que le nom de la vallée adjacente devint pour les Juifs synonyme de l'enfer ; de là le mot de géhenne employé pour désigner l'empire de Satan.

Rien n'est à visiter heureusement sur cette montagne ; nous la laisserons inexplorée, et nous irons nous mettre quelque instants à l'ombre, sous cette bâtisse quadrangulaire au-dessous de laquelle on voit le *Bir-Eyoub*, où puits de Job.

Ce point est désigné sous le nom d'En-Rogel, dans l'Ancien Testament, comme limite des tribus de Juda et de Benjamin. L'un des fils de David, Adonijah, y donna rendez-vous à ses partisans, lorsqu'il essaya d'une révolte pour supplanter son frère Salomon. On l'appelle assez souvent Puits de Néhémie, en mémoire du feu sacré, caché et retrouvée miraculeusement dans ses profondeurs.

Le feu sacré était un brasier qui brûlait, jour et

nuit, sur l'autel des holocaustes, en vertu de cet ordre du Seigneur : « Le feu brûlera toujours sur l'autel, et « un prêtre aura soin de l'entretenir en y mettant du « bois chaque jour vers le matin. »

Or, quand Jérusalem fut prise par Nabuchodonosor, le prophète Jérémie, craignant une profanation, cacha ce feu dans un puits. — Et soixante-dix ans passèrent. — Et, après ce temps, Néhémie, ayant obtenu du roi Artaxerxès Longue-main, dont il était l'échanson, la permission de revenir à Jérusalem pour en relever les murs, son premier soin fut de restaurer l'autel du Seigneur et de rechercher le feu sacré. Il vint au puits de Job, et n'y trouva qu'une eau épaisse et bourbeuse. Mais, inspiré par sa foi, il compta sur le Seigneur, fit puiser cette eau, et ordonna de la répandre sur les victimes et sur le bois destiné aux sacrifices ; ensuite il attendit en paix. Or voilà qu'au moment où le soleil, caché derrière l'horizon, commençait à briller derrière les nuages, le feu s'alluma tout à coup et consuma l'holocauste. Cet événement, rendu public, arriva à la connaissance du roi de Perse ; et Artaxerxès, s'en étant assuré, fit bâtir en ce lieu un temple dont il dota richement les prêtres. Néhémie appela le puits *Nephtar*, c'est-à-dire *purification*.

Lorsque nous y arrivâmes, des hommes y puisaient de l'eau. Il était près de midi ; l'ombre, la fraîcheur, nous furent infiniment sensibles, et nous nous pro-

mîmes de passer là assez de temps pour éviter la grosse chaleur. Les travailleurs étaient des hommes vigoureux, dépouillés jusqu'à la ceinture. Leurs membres nerveux, baignés de sueur, indiquaient assez par quels violents efforts ils essayaient de dérober à la terre son trésor humide. Le puits était donc bien profond! Nous nous penchâmes sur ses bords, et nous mesurâmes effectivement quarante et un mètres.

Évidemment ce puits est fort ancien. Ses larges assises de pierre ne sont plus de notre temps.

L'eau s'y maintient ordinairement à une profondeur de quatre-vingts coudées; mais lorsque l'hiver a été pluvieux, elle jaillit vers les premiers jours de janvier, et c'est l'indice certain d'une bonne récolte. Alors il se passe à Jérusalem quelque chose d'un peu semblable aux réjouissances du Caire, lorsque le nilomètre marque vingt-deux coudées. Pendant plusieurs jours la population vient chanter, s'amuser, s'ébaudir, au tambourin, auprès de Bir-Éyoub.

En Europe, nous eussions rencontré ici un ou plusieurs cafés. Mais en Terre Sainte, auprès de Jérusalem surtout, rien de semblable; pas même de mauvais appentis formés avec une natte où les montagnards du Liban font du café en plein vent, vendent des pastèques et du rack, louent des pipes et des narguilléhs. Nous tirons de nos poches, qui des œufs durs, qui du pain, qui un morceau de saucisson; les provisions se met-

tent en commun, et j'essaye littéralement de faire la soupe. Le cuisinier de Maxence de Vibraye a mis dans la malle de son maître des tablettes de bouillon, qu'il dit avoir été préparées par son ami le cuisinier des Tuileries. Nous avons apporté, avec les précieuses tablettes, des allumettes et un réchaud à l'esprit-de-vin. L'eau est à notre portée. L'opération commence. Les jeunes gens fument des cigarres pour prendre patience; chacun détache le petit gobelet suspendu à sa gourde, le met devant lui et attend. A mesure qu'un bouillon est fait, je le verse chaud selon l'ordonnance. On y trempe son pain, et voilà, en vérité, une soupe parfaitement acceptable. Je conseillerais volontiers à tous les voyageurs d'Orient de prendre notre recette. Plusieurs fois elle m'a été utile, pour réconforter au désert nos estomacs en déroute. Un bouillon fait ainsi, avec un demi-verre de vin, a relevé plus d'une nature abattue par la fatigue.

Si nous devions poursuivre notre route, droit devant nous, nous pénétrerions dans cette gorge étroite dont nous avons parlé en un livre précédent, en racontant notre course à la mer Morte. Mais qui sait à quelles aventures nous nous exposerions?

Serions-nous même sûrs d'en revenir? Le Cédron y précipite ses eaux le long d'une pente de trois mille huit cent-quarante pieds, entre deux immenses murailles de pierre basaltique. On l'appelle, en arabe,

Wadé-en-Nar, la vallée du feu ; et nul voyageur n'a osé jusqu'ici l'explorer. Laissons-le derrière nous, et tournons dans le sens de la piscine de Siloé, pour remonter la vallée d'Hinnon ou de la Géhenne. A notre gauche la fatale montagne du Mauvais-Conseil, avec son champ d'Haceldama, et ses sépultures. Un solitaire se retira, dit-on, dans ces tombeaux, pendant les Croisades, et s'y créa un ermitage. On y rencontre en effet des croix et des souvenirs chrétiens. Quelques-uns veulent que les apôtres s'y soient cachés pendant la Passion ; mais je ne comprends guère l'idée de les placer précisément au-dessous d'Haceldama, et je préfère, avec le grand nombre, la tradition qui les rapproche de Gethsémani et les fait se réfugier dans le tombeau de saint Jacques.

Nous marchons au midi de Jérusalem, réellement dans la Géhenne, tant il fait chaud ; nous atteignons le pied de la montagne de Sion, nous en faisons le tour, et vers le sud-ouest nous entrons dans la vallée de Gihon.

Partout et toujours la désolation et l'abandon. Voilà un immense réservoir appelé Birket-Mamillah, qui devait, sans doute, fournir à la ville des eaux abondantes ; il est aujourd'hui comblé, et tandis que les Jérosolymitains sont réduits à économiser l'eau de leurs petites citernes, personne ne songe à rétablir les piscines des rois de Juda.

A mesure que nous gagnons les hauteurs de Bethzéta, nous arrivons au célèbre *Champ du Foulon*, ainsi nommé sans doute parce que les foulons avaient coutume d'y laver et d'y étendre leurs draps. Donnons, en passant, un souvenir au blasphème de Rabsacès, et à la pieuse mémoire du saint roi Ézéchias, comme à celle du prophète Isaïe.

« La quatorzième année du roi Ézéchias, Sénachérib, roi des Assyriens, vint attaquer toutes les villes fortes de Juda, et il s'en empara. Ensuite il envoya Rabsacès, de Lachis à Jérusalem, vers le roi Ézéchias, avec une forte armée; et quand ils furent venus à Jérusalem, ils s'arrêtèrent près de l'aqueduc de l'étang supérieur, qui est sur la voie du champ du Foulon. Et comme le peuple était réuni sur les murs, Rabsacès s'approcha pour l'engager à abandonner la cause d'Ézéchias et surtout celle de Dieu. Et il proféra d'horribles blasphèmes. Alors Ézéchias recourut au Seigneur. Il envoya consulter Isaïe, et telle fut la réponse du prophète: « Voici ce que le Seigneur a dit du roi des Assyriens. Il n'entrera pas dans la ville; il ne tirera point de flèches contre elle; ses boucliers ne l'occuperont point, ses retranchements ne l'entoureront pas. Il retournera par le chemin par lequel il est venu. » Il arriva en effet que, pendant cette nuit, l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et y tua cent quatre-vingt mille hommes. Sénnachérib,

roi des Assyriens, s'étant levé dès l'aube du jour, vit tous ces corps morts et il s'enfuit. Il retourna dans son royaume, et il demeura à Ninive. Et lorsqu'il adorait Nisroch, son dieu, ses deux fils le frappèrent du glaive et se sauvèrent en Arménie. »

C'est en ce même endroit, à l'extrémité de la piscine supérieure, sur le chemin du champ du Foulon, qu'Isaïe annonça clairement la naissance du Sauveur par ces paroles prophétiques : « Voilà qu'une vierge concevra ; et elle enfantera un fils ; et il sera appelé Emmanuel. »

Là aussi, dans cet amphithéâtre dressé par la main de la nature, le jeune Salomon parut un jour, revêtu de toute sa gloire, et se fit sacrer roi d'Israël, au milieu des réjouissances et au bruit des acclamations de tout un peuple. Quel contraste entre ces brillants souvenirs et la désolation actuelle de cette nature maudite, qui semble entourer Jérusalem d'un crêpe lugubre !...

Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que nous trouvons ici les chevaux auxquels nous avions donné rendez-vous. Plus d'une fois, dans la vallée de Hennon, nous nous sommes reprochés de ne les avoir point commandés pour le puits de Néhémie ; nous nous fussions épargnés une perte de temps considérable et l'ennui d'une marche insipide à travers une vallée sans intérêt. Aussi, comme mes jeunes compagnons sont promptement en selle ! comme ils pressent les

flancs de leurs chevaux ! comme ils courent sous la tour de David, comme ils dévorent la plaine ! Presque en un temps de galop, nous atteignons les sépultures des rois.

Autrefois ces tombeaux étaient compris dans la grande enceinte d'Agrippa ; mais aujourd'hui de vastes champs d'oliviers les séparent des murailles.

Il y a deux réunions de chambres sépulcrales de ce côté, à une distance assez rapprochée. On appelle la première le tombeau des rois, et la seconde celui des juges. On ignore au juste quels juges et quels rois y furent ensevelis : mais ces monuments sont remarquables par leur structure ; et celui des rois porte un cachet des temps anciens bien digne d'observation.

On descend d'abord dans une sorte de grande cour creusée à pic en pleine campagne ; et on arrive en face d'une large ouverture, pratiquée dans le roc vif. Le tour de cette excavation est orné de sculptures doriques et présente la forme d'un vaste théâtre ouvert.

Sur la gauche on pénètre, en se baissant, à travers une petite porte taillée dans le vif. Alors on se trouve dans une vaste salle carrée. Autour, semblables à des portes de four, des ouvertures conduisent aux tombeaux. Je recommande à mes compagnons de tenir soigneusement leurs bougies allumées. Quel événe-

ment, si nous nous trouvions tout à coup dans ce dédale sans lumière. De tombe en tombe, nous arrivons jusqu'à des sarcophages d'un assez bon travail. Je ne sais en quel endroit, nous apercevons un trou. Le comte de Rosambo veut absolument savoir ce qu'il y a dedans. Il ôte son paletot, et le voilà se glissant perpendiculairemeut les pieds en bas, cherchant le fond qu'il ne trouve pas. C'était hardi, et je ne blâmerai jamais un jeune homme qui montre du courage ; mais j'avoue que je me pressai de lui donner la main pour l'aider à se hisser vers l'orifice. Le danger qu'il courut fait frémir.

Tout près de là est une hauteur appelée Sapha. Elle est célèbre par la rencontre d'Alexandre le Grand et de Jaddus. Le roi conquérant marchait contre Jérusalem. Le grand prêtre s'avança au-devant de lui pour conjurer l'effet de sa colère. Il portait sur sa tiare le nom de Dieu, gravé en lettres d'or. Alexandre, frappé d'une illumination soudaine, tomba d'abord à genoux; et puis, se relevant, embrassant le grand prêtre, il le suivit au temple, pour y offrir des sacrifices au vrai Dieu.

Ici encore est le camp des croisés. Tout près de nous s'ouvre la grotte de Jérémie.

Pour terminer dignement notre journée, il faudrait explorer le camp, entrer dans la grotte, et redescendre par le haut de la vallée de Josaphat

jusqu'au tombeau de la sainte Vierge; ainsi nous aurions fait le tour de la ville dans son entier. Mais nous avons évidemment mal calculé notre temps; nos chevaux sont venus trop tard. Voici déjà l'un des battants de la porte de Damas qui se ferme. Profitons de ce que l'autre nous laisse encore un accès. Après tout, nous avons fait une bonne journée, il ne faut pas nous plaindre; allons nous reposer.

Demain nous reprendrons notre course avec plus de vigueur.

XXV

LE CAMP DES CROISÉS

De tous les souvenirs de Jérusalem, après ceux de Notre-Seigneur, le plus intéressant pour nous est celui de la fin de la journée d'hier, le souvenir des Croisés.

Ainsi nous avons vu l'endroit, nous avons foulé le sol d'où Godefroid de Bouillon, s'élançant le premier du haut d'une tour mouvante sur les remparts, renversa les musulmans, et pénétra dans la ville !

N'y passons pas si vite, et rappelons-nous quelque chose de cette grande épopée.

« Dès le lendemain de leur arrivée, dit M. Michaud, les Croisés s'occupèrent de former le siége de la place. Une esplanade couverte d'oliviers s'étend du côté septentrional ; là, le terrain présente une surface unie, et c'est l'endroit autour de la ville qui peut le mieux se prêter au campement d'une armée. Godefroid de Bouillon, Robert, comte de Normandie, Robert, comte de Flandre, dressèrent leurs tentes au milieu de cette esplanade ; leur camp s'étendait entre la grotte de Jérémie et le sépulcre des Rois. Ils

avaient devant eux la porte appelée maintenant porte de Damas, et la petite porte d'Hérode, aujourd'hui murée. Tancrède planta ses pavillons à la droite de Godefroid et des deux Robert, sur le terrain qui fait face au nord-ouest des murailles. Après le camp de Tancrède venait celui de Raymond, comte de Toulouse, en face de la porte du couchant. Ses tentes couvraient les hauteurs appelées maintenant collines de Saint-Georges, séparées des remparts par l'étroite vallée de Réphaïm et par une vaste piscine. Cette position ne lui permettait pas de concourir utilement au siége ; c'est ce qui le détermina à transporter une partie de son camp vers le côté méridional de la ville sur le mont Sion, au lieu même où Jésus-Christ avait célébré la Pâque avec ses disciples. Alors, comme aujourd'hui, la partie du mont Sion, qui ne se trouvait pas enfermée dans la ville, présentait peu d'étendue. Les Croisés qui s'y étaient établis pouvaient être atteints par les flèches lancées du haut des tours et des remparts. Les dispositions militaires des chrétiens laissaient libres les côtés de la ville, défendue au midi par la vallée de Gihon ou de Siloé, à l'orient par la vallée de Josaphat. La cité sainte ne fut donc qu'à moitié investie par les pèlerins. Seulement on avait établi sur le mont des Olives un camp de surveillance. »

Par une incroyable présomption, les Croisés réso-

lurent de tenter un assaut, sans avoir préparé **ni** échelles ni machines de guerre. L'opération manqua : il fallut s'y préparer de nouveau avec des peines inouïes.

« Les plus grandes chaleurs de l'été avaient commencé au moment où les pèlerins étaient arrivés devant Jérusalem. Le torrent de Cédron était desséché ; toutes les citernes du voisinage avaient été comblées ou empoisonnées. La fontaine de Siloé, qui coulait par intervalles, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins. Sous un ciel de feu, au milieu d'une contrée aride, l'armée chrétienne se trouva bientôt en proie à toutes les horreurs de la soif..... La foule des pèlerins, au risque de tomber entre les mains des musulmans, errait nuit et jour dans les montagnes et les vallées ; lorsqu'ils avaient découvert une source ou une citerne, ils y accouraient, ils s'y pressaient en foule, et souvent on se disputait, les armes à la main, quelques gouttes d'une eau fangeuse. Les habitants du pays apportaient au camp des outres remplies d'une eau qu'ils avaient puisée dans de vieilles citernes ou dans des marais ; la foule haletante se pressait autour d'eux, et les plus pauvres des pèlerins donnaient deux pièces de monnaie pour obtenir une boisson fétide où se trouvaient mêlés des vers malfaisants, des sangsues qui leur causaient des maladies mortelles. Quand on présentait cette eau aux chevaux,

ils la flairaient et manifestaient aussitôt leur dégoût en la repoussant par un fort soufflement des naseaux. Loin des verts pâturages, tristement étendus sur le sol poudreux du camp, ils ne s'animaient plus au bruit des clairons et n'avaient plus la force de porter leurs cavaliers dans les combats. Les bêtes de somme, abandonnées à elles-mêmes, périssaient misérablement, et leurs cadavres, frappés d'une putréfaction soudaine, répandaient dans l'air des exhalaisons empoisonnées.

« Chaque jour ajoutait aux maux que souffraient les Croisés ; chaque jour les feux du midi devenaient plus ardents ; l'aurore n'avait plus de rosée, la nuit plus de fraîcheur. Les plus robustes des guerriers languissaient immobiles dans leurs tentes, implorant la pluie des orages, ou les miracles par lesquels le Dieu d'Israël avait fait jaillir une eau rafraîchissante des rochers du désert. Tous maudissaient ce ciel étranger, dont le premier aspect les avait remplis de joie et qui, depuis le commencement du siége, semblait verser sur eux toutes les flammes de l'enfer..... »

Personne cependant ne perdait courage !

Le bois manquait aussi bien que l'eau. Et les travaux du siége étaient paralysés par ce déficit. Tancrède conduisit une partie des croisés vers l'ancien pays de Samarie et le territoire de Gabaon, où il savait devoir trouver une forêt peuplée de sapins, de

pins et de cyprès. De toutes parts on se mit généreusement à l'œuvre. Personne ne resta dans l'inaction ; les chevaliers et les barons se mirent eux-mêmes au travail ; tous les bras furent employés, tout fut en mouvement dans l'armée chrétienne.

Tandis que les uns construisent des béliers, des catapultes, des galeries couvertes, les autres, portant des outres, vont demander un peu d'eau à la fontaine d'Elpire, sur la route de Damas, à celle des Apôtres au delà du village de Béthanie, à la fontaine située dans le vallon qu'on appelle le désert de Saint-Jean, à une autre source à l'ouest de Bethléem, où le diacre saint Philippe baptisa, dit-on, l'esclave de Candace, reine d'Éthiopie. Quelques-uns préparent les peaux enlevées aux bêtes de somme qui avaient péri par la sécheresse, pour en couvrir les machines et prévenir les effets du feu ; d'autres parcourent les plaines et les montagnes voisines, et ramassent, pour en former des claies et des fascines, les branches des figuiers, des oliviers et des arbustes de la contrée.

Mais au milieu de tant de soins matériels, on n'oubliait pas celui qui donne aux oiseaux leur pâture, qui fait pousser le grain de sénevé, et sans la permission duquel un cheveu ne tombe pas de la tête du juste ou de celle du méchant.

Le cœur du chrétien aussi bien que celui du poëte se réjouit, en suivant à travers la vallée de Raphaïm

et celle de Josaphat, une procession religieuse et guerrière qui se dirige vers la montagne des Oliviers. Au signal donné, après trois jours d'un jeûne rigoureux, les Croisés se mettent en marche, le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine, les pieds nus et la foi dans le cœur. Les enseignes et les oriflammes guerriers se mêlent dans les airs aux bannières des saints. Les lances, les croix, les épées sont saintement réunies. Le lévite vêtu de blanc marche avec le chevalier bardé de fer. Le bruit des timbales et des trompettes se mêle aux chants sacrés. On arrive au lieu d'où le Sauveur est monté au ciel. On contemple la ville sainte qui se déroule en magnifique panorama, on prie, on écoute Arnould de Rhodes, chapelain du duc de Normandie, qui parle au nom de Dieu et au nom de l'humanité : on se pardonne ses injures mutuelles et on jure de mourir pour la plus sainte des causes. — « Encore quelques moments, — s'écrie « Pierre l'Ermite, — et ces murailles, trop longtemps « l'abri du peuple infidèle, deviendront la demeure « des Chrétiens ; ces mosquées, qui s'élèvent sur des « ruines chrétiennes, serviront de temples au vrai « Dieu, et Jérusalem n'entendra plus que les louan- « ges du Seigneur. » Enfin on rentre au camp où la plupart de pèlerins passent la nuit en prières ; les chefs et les soldats confessent leurs péchés aux pieds de leurs prêtres, et reçoivent dans la communion

le Dieu dont les promesses les remplissaient de confiance et d'espoir.

Enfin le signal fut donné.

Avec une promptitude sans exemple, Godefroid avait déplacé son camp. En une seule nuit, les béliers, les tours roulantes avaient été démontés et transportés pièce à pièce vers l'angle oriental de la ville et dans le voisinage de la porte Saint-Étienne. La muraille y était plus basse et la surface plane du sol permettait mieux le mouvement des machines.

Tancrède était resté non loin de la porte de Bethléem. Le duc de Normandie et le comte de Flandre s'étaient un peu rapprochés du camp de Godefroid, ayant devant eux le côté septentrional de la ville, derrière eux la grotte de Jérémie. Le comte de Saint-Gilles était chargé de l'attaque méridionale ; un ravin qui le séparait du rempart aurait pu le gêner dans son attaque ; mais le zèle était si grand, que ni les flèches ni la grêle de traits lancés des murs n'empêchèrent les soldats de la croix de combler le vide en trois jours.

Le jeudi 14 juillet 1099, dès que le jour parut, les clairons retentirent dans le camp des Chrétiens ; tous les Croisés volèrent aux armes, toutes les machines s'ébranlèrent à la fois ; des pierriers et des mangonneaux lançaient contre l'ennemi une grêle de cailloux, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes, les béliers s'approchaient du pied des murailles. Les

archers et les arbalétriers dirigeaient leurs traits contre les Égyptiens qui gardaient les murs et les tours ; des guerriers intrépides, couverts de leurs boucliers, plantaient des échelles dans les lieux où la place paraissait offrir moins de résistance. Au midi, à l'orient et au nord de la ville, les tours roulantes s'avançaient vers le rempart, au milieu du tumulte et parmi les cris des ouvriers et des soldats. Godefroid paraissait sur la plus haute plate-forme de sa forteresse de bois, accompagné de son frère Eustache et de Baudouin du Bourg. Raymond, Tancrède, le duc de Normandie, le comte de Flandre, combattaient au milieu de leurs soldats ; les chevaliers et les hommes d'armes, animés de la même ardeur, se pressaient dans la mêlée et couraient de toutes parts au-devant du péril. Le choc fut terrible.

Mais, d'autre part, les flèches et les javelots, l'huile bouillante, le feu grégeois, quatorze machines puissantes, et une sortie habilement ménagée paralysèrent les efforts de l'armée chrétienne. Après douze heures d'un affreux combat, les croisés rentrèrent dans leur camp frémissant de rage et de douleur, et ne pouvant se consoler « de ce que Dieu ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son Fils. »

Dès le lendemain, nouvelle attaque et même impétuosité des deux côtés. On entendait de toutes parts

siffler les javelots; les pierres, les poutres lancées par les chrétiens et les infidèles, s'entre-choquaient dans l'air avec un bruit épouvantable et retombaient sur les assaillants. Du haut des tours les musulmans ne cessaient de lancer des torches et des pots à feu. Les forteresses de bois des chrétiens s'approchaient des murailles au milieu d'un incendie qui s'allumait de toutes parts. Les infidèles s'acharnaient surtout à la tour de Godefroid, sur laquelle brillait une croix d'or, dont l'aspect provoquait leur fureur et leurs outrages.

Cependant le combat restait incertain, et les musulmans reprochaient aux chrétiens de servir un Dieu qui ne pouvait les défendre. Tout à coup les Croisés voient paraître sur le mont des Oliviers un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal d'entrer dans la ville. Godefroid et Raymond, qui l'aperçoivent les premiers et en même temps, s'écrient que saint Georges vient au secours des chrétiens. Le tumulte du combat n'admet ni réflexion ni examen, et la vue du cavalier céleste embrase les assiégeants d'une nouvelle ardeur; ils reviennent à la charge. Les femmes même, les enfants, les malades, accourent dans la mêlée, apportent de l'eau, des vivres, des armes, réunissent leurs efforts à ceux des soldats pour approcher des remparts les tours roulantes, effroi des ennemis. Celle de Godefroid s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits,

de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Des dards enflammés volent en même temps contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse la flamme sur les musulmans. Ceux-ci, enveloppés de tourbillons de feu et de fumée, reculent à l'aspect des lances et des épées des chrétiens. Godefroid, précédé des deux frères Léthalde et Engelbert de Tournai, suivi de Beaudouin du Bourg, d'Eustache, de Raimbaud Croton, de Guicher, de Bernard de Saint-Vallier, d'Amenjeu d'Albert, enfonce les ennemis, les poursuit et s'élance sur leurs traces dans Jérusalem. Tous les braves qui combattaient sur la plate-forme de la tour suivent leur intrépide chef, pénètrent avec lui dans les rues, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

De leur côté, Tancrède et les deux Robert font de nouveaux efforts et se jettent enfin dans la place, accompagnés de Hugues de Saint-Paul, de Gérard de Roussillon, de Louis de Mouson, de Conon et Lambert de Montaigu, de Gaston de Béarn. Une foule de braves les suivent de près. Les musulmans fuient de toutes parts. En même temps, Godefroid et Tancrède vont enfoncer à coups de hache la porte Saint-Étienne, et la ville est ouverte à la foule des Croisés qui s'y précipitent au cri de *Dieu le veut !*

Restait le côté du sud. Impatients de rejoindre leurs compagnons, les soldats de Raymond abandonnent leurs tours et leurs machines qu'ils ne pouvaient plus faire mouvoir. Se pressant sur des échelles et s'aidant les uns les autres, ils parviennent au sommet du rempart : ils sont précédés du comte de Toulouse, de Raymond Palet, de l'évêque de Bira, du comte de Die, de Guillaume de Sabran. Rien ne peut arrêter leur attaque impétueuse : ils dispersent les musulmans, et bientôt tous les Croisés, réunis dans Jérusalem, s'embrassent, pleurent de joie, et se félicitent de leur triomphe.

C'était un vendredi, à trois heures du soir, le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes.

Cependant le pieux Godefroid, s'abstenant du carnage après la victoire, quitte ses compagnons, et, suivi de trois serviteurs, se rend sans armes et les pieds nus dans l'église du Saint-Sépulcre. Bientôt la nouvelle en est répandue parmi l'armée chrétienne ; aussitôt toutes les vengeances cessent, toutes les fureurs s'apaisent ; les Croisés se dépouillent de leurs habits ensanglantés, font retentir Jérusalem de leurs sanglots, et, conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection.

Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie autour du Saint Sépulcre, la uit commençait à tom-

ber ; le silence régnait sur les places publiques et sur les remparts ; on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence et ces paroles d'Isaïe : « *Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle.* » Les Croisés montrèrent alors une dévotion si vive et si tendre, qu'on eût dit, selon la remarque d'un historien moderne, que ces hommes, qui venaient de prendre une ville d'assaut et de faire un horrible carnage, sortaient d'une longue retraite et d'une profonde méditation de nos mystères.

Quel temps que ce douzième siècle, et combien l'état de Jérusalem et celui de la Syrie tout entière seraient autres s'il avait duré !

A cette époque, « les États chrétiens s'étendirent depuis le Taurus et les rivages de l'Euphrate jusqu'aux terres égyptiennes de Thanis et de Péluse ; ils se composaient de trois principautés indépendantes et du royaume de Jérusalem. La principauté d'Édesse, maintenant Orfa, comprenait une partie de la Cilicie et de la Mésopotamie, des régions fécondes, des forêts, des pâturages, de nombreuses rivières, les deux rives de l'Euphrate, qui est pour la Mésopotamie ce que le Nil est pour l'Égypte, et dont la possession représente à elle seule une immense richesse. Cette principauté avait trois archevêques qui relevaient du patriarche d'Antioche ; ceux d'Édesse, d'Hiérapolis et de Corycus. La principauté d'Antioche avait pour limite sep-

tentrionale la ville de Tarse, et pour limite méridionale la petite rivière qui coule entre Valéria et Héraclée. La juridiction du patriarche d'Antioche s'étendait sur vingt cantons, dont quatorze avaient chacun un métropolitain avec des évêques suffragants; les six autres cantons étaient placés sous l'autorité des primats de Bagdad et de Pavie, appelés *catholiques*, quoique ces deux principautés fussent indépendantes de Jérusalem. Les rois latins allèrent souvent y rétablir l'ordre ou leur porter secours aux jours du péril; c'est en combattant pour les États d'Antioche et d'Édesse que Beaudouin II rencontra la captivité. Le comté de Tripoli, que Jacques de Vitry appelle une principauté, commençait à la limite de celle d'Antioche et s'arrêtait à la rivière entre Byblos (Gibelet) et Béryte; une portion du Liban lui appartenait. Le comte ou prince de Tripoli était homme-lige du roi. L'ancienne Émesse, appelée au temps des croisades *Caméla* ou *Chamelé*, aujourd'hui Homs, l'ancienne Épiphania, qui maintenant porte le nom de Hama, et Balbek, ne furent point soumises aux Croisés, mais leur payaient tribut.

« Enfin le royaume de Jérusalem formait la première colonie latine, par sa priorité religieuse et politique, par son étendue et le nombre des places qui lui étaient soumises. Il commençait à l'antique frontière des Hébreux, à Dan, appelée tour à tour Cesarée de

Philippe, Panéade et Bélinas. Sans aller du côté du midi jusqu'à El-Arich, Pharamia, Péluse, où les possessions latines n'étaient point fixes, nous verrons flotter le vieux drapeau de notre patrie à Bersabée, appelée alors Gibelin, à dix milles d'Ascalon, et sur les murs de Daroum, à quatre stades au delà de Gaza. La forteresse de Daroum, de forme circulaire et flanquée de quatre tours, était ainsi nommée d'un monastère grec dont elle avait pris la place (Da-Roum, couvent des Grecs). Sidon, Tyr, Saint-Jean d'Acre, Césarée, Jaffa, les cinq villes des Philistins, toutes les cités de la Judée et de la Galilée, changées en baronnies ou en seigneuries, et, au delà du Jourdain et de la mer Morte, les pays de Carac et de Montréal, obéissaient aux successeurs de Godefroid. Une France féodale s'était établie dans ces contrées, où avaient passé les dominations israélite, macédonienne, romaine, grecque et musulmane ; les fortes traces de notre génie, de notre bravoure et de nos vertus, s'imprimaient sur le sol le plus vénérable et le plus historique de l'univers. Les Latins avaient semé des citadelles à travers la Palestine : Thoron, à dix milles de Tyr, entre la mer et le Liban; Scandalion, aujourd'hui Scandroun, à cinq milles au midi de Tyr ; Néphin, du côté de Tripoli ; Belvoir, près de Thabor ; Ibelin, bâti avec des ruines de l'ancienne Geth ; Blanche-Vue ou Blanche-Garde, destinée à réprimer les Ascalonites ; Saint-Abraham,

dans le voisinage d'Engaddi; les châteaux des Plans, de Maé, de Mirabel, aux abords de Jérusalem. Toutes ces forteresses et une foule d'autres étaient comme une vaste organisation de défense, au milieu de cette terre où nos aïeux ne subsistaient que par la victoire.

« Le patriarche de Jérusalem, de qui relevaient immédiatement les évêques de Bethléem, d'Hébron et de Lydda, avait de plus sous son autorité quatre métropolitains : ceux de Tyr, de Césarée, de Nazareth, de Carac. Le métropolitain de Tyr avait pour suffrageants les évêques d'Acre, de Sidon, de Beyrite et de Panéade. L'église de Césarée qui, avant les croisades, était l'égale de Jérusalem, et quelquefois la première de Palestine, n'avait qu'un seul suffragant, l'évêque de Sébaste ou Samarie. Le suffragant de Nazareth était le pasteur de Tibériade. L'évêque grec du mont Sinaï, gardien de l'église de Sainte-Catherine, dépendait du métropolitain de Carac. L'église de Jaffa était soumise au prieur et aux chanoines du Saint-Sépulcre. Des abbés et des prieurs assistaient à l'autel le patriarche de Jérusalem ; ils portaient les insignes de l'Épiscopat; la crosse, la mitre, l'anneau et les sandales.

« Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, qui a tracé une curieuse peinture de l'état religieux de la Palestine sous la domination des Francs, nous montre l'église d'Orient *commençant à reverdir et à fleu-*

rir, et la vigne du Seigneur *poussant des bourgeons nouveaux*. De tous côtés, les plus beaux sites étaient choisis pour la construction de sanctuaires et de couvents; les libéralités des princes et les aumônes des fidèles multipliaient les maisons de Dieu. Le mont de la Quarantaine, à peu de distance de Jéricho, et le Carmel, avaient leurs hôtes austères, qui, retirés dans de petites cellules, « *composaient*, *abeilles du Seigneur, un miel d'une douceur toute spirituelle.* » Un grand nombre d'autres, dit le chroniqueur, morts au monde afin de vivre en Dieu, se choisirent des sépulcres tranquilles dans le désert du Jourdain, où le bienheureux Jean-Baptiste, fuyant les hommes pour s'occuper de Dieu avec plus de liberté, se cacha dès les années de son enfance. »

« Les chanoines réguliers du Saint-Sépulcre, institués par Godefroi, suivaient la règle des Augustins. Les églises des chevaliers du Temple, du mont Sion et du mont des Olives, avaient des abbés et des chanoines de l'ordre de Saint-Benoît. Les religieuses de Saint-Lazare, à Béthanie, celles de Sainte-Anne et celles de Sainte-Marie de Jérusalem, appartenaient à la même règle. Il y avait sur le Thabor une abbaye de moines noirs qui dépendait du métropolitain de Nazareth. Il s'était élevé aussi des monastères de l'ordre de Cîteaux et de l'ordre des Prémontrés. La Palestine offrait une image de la France religieuse,

« Les trois ordres militaires, nés de la charité à l'ombre du saint tombeau, avaient à l'Orient une sorte de sacerdoce armé du glaive. Les Hospitaliers, les Templiers, les Teutons, mâles figures, hommes de fer, caractères ardents et généreux, formaient comme des murailles vivantes, toujours debout pour arrêter l'ennemi. Ils avaient passé du service des pauvres au service des colonies chrétiennes. Dans leurs continuelles courses du Jourdain à la mer, du Liban au désert méridional de Syrie, ils étaient l'effroi du musulman et la sécurité des pèlerins. Quand de pauvres chrétiens d'Europe, débarqués à Jaffa, se rendaient à Jérusalem, n'ayant d'autres armes que le signe de la croix, ils n'avançaient pas sans frayeur dans le chemin solitaire de Ramla, et surtout dans les montagnes de la Judée, où chaque détour du sentier, chaque revers de rocher, pouvaient cacher des Arabes cruels. Alors, si des manteaux blancs marqués de la croix blanche, de la croix rouge ou de la croix noire, leur apparaissaient tout à coup à travers les vergers de la plaine, au penchant de la colline ou dans les tortueuses profondeurs d'un étroit vallon, cette vue rassurait et charmait les pieux voyageurs; au moindre soupçon de danger, les chevaliers de l'Hôpital, du Temple ou de Sainte-Marie des Teutons, les accompagnaient jusqu'à la ville sainte. »

(Poujoulat.)

O bienheureux temps que celui-là ! Et comme il condamne les lâchetés de notre époque !

Malheureusement l'œuvre des Croisés n'était pas née viable. Il ne suffit pas de conquérir, il faut coloniser pour conserver ; et l'Europe d'alors n'entendait pas la colonisation. Au bout d'un temps, on se fatigua d'envoyer en Palestine des guerriers qui mouraient sans rien laisser de solide après eux ; et Jérusalem, après cent ans, redevint la possession des ennemis de la Croix.

XXVI

LE TOMBEAU DE MARIE

Il nous reste encore deux montagnes à explorer, et certes, ce ne sont pas les moins célèbrées, la montagne des Oliviers et le mont Sion.

Lorsque nous les aurons vues en détail, nous connaîtrons bien Jérusalem, et il faudra partir !

Partir, ce mot est dur au pèlerin de Terre Sainte; partir peut-être pour toujours! s'éloigner de Jérusalem et ne plus la revoir jamais !

Profitons au moins des courts instants qui nous restent. Voyons tout ; et surtout allons chercher la grâce, en vénérant les traces du Sauveur et de sa divine Mère.

Fatigués de notre excursion d'hier, nos jeunes gens dorment de tout leur cœur. Je vais dire la messe dans la petite chapelle où Notre-Seigneur a été flagellé et couronné d'épines; et puis je donne mes instructions à notre drogman, pour que tout soit prêt à neuf heures. Après cela, je lis quelques bons ouvrages aux chapitres qui traitent de ce que nous devons visiter aujourd'hui.

Lorsque tout le monde est sur pied, nous reprenons le chemin d'hier matin, c'est-à-dire que nous tournons sur notre gauche, nous descendons le chemin qui longe l'église Sainte-Anne, nous laissons à notre droite la Piscine probatique, et, franchissant la porte appelée par les Turcs Sitti-Marjam, en l'honneur de la sainte Vierge, nous descendons les pentes de la vallée de Josaphat, pour remonter ensuite la montagne des Oliviers.

Mais, à ce soir seulement, l'exploration du mont célèbre. Une station se présente à faire, au fond de la vallée. Près de Géthsémani, nous rencontrons le tombeau de la sainte Vierge. Aurons-nous séjourné aussi longtemps dans la cité de Jésus-Christ, sans consacrer quelques heures à sa divine Mère ?

C'est bien ici que j'aurais voulu pouvoir dire la messe ce matin ; mais les Latins sont exclus de ce sanctuaire. Il appartient exclusivement aux Grecs et aux Arméniens schismatiques.

Au dehors, rien qui frappe la vue. « Le porche extérieur, dit M. de Vogüé, la seule partie visible du monument, a la forme d'un gros tube de maçonnerie de huit mètres environ en tout sens. La façade principale, flanquée de deux contre-forts romans, est vers le sud. Elle est percée, au centre, d'une porte dont l'archivolte est en ogive, fortement ébrasée et sillonnée de nombreuses moulures ; une seconde archivolte, éga-

lement à nervures multiples, l'encadre à une certaine distance; un tailloir commu reçoit la retombée de ces différents arcs ; quatre colonettes de marbre blanc à chapiteaux foliés sont engagées dans l'angle rentrant des jambages. Un petit mur, percé d'une porte basse, a été élevé en avant de la grande porte. Une corniche couronnait tout l'édifice; elle a disparu, et il n'en est resté qu'une série de modillons d'une forme purement romane. »

Puisque cette porte se trouve heureusement ouverte, nous entrerons pour faire nos dévotions. Un escalier de quarante à cinquante marches nous introduit dans un souterrain de trente mètres sur huit, terminé par deux absides circulaires, sans aucune ornementation architecturale. Du côté de l'est, par une étroite ouverture, nous apercevons, à la lueur d'un grand nombre de lampes, le tombeau de la sainte Vierge Marie.

Le long de l'escalier, on nous a montré des sépultures qu'on nous a dit être celles de saint Joseph, de sainte Élisabeth, de saint Joachim et de sainte Anne. Il serait agréable et touchant de reconnaître ici un sépulcre de famille, et de quelle famille ! Mais la tradition est complétement erronée. Ces tombes paraissent avoir reçu des princes de la dynastie latine.

Quelques auteurs, je le sais, contestent l'authenticité même du tombeau principal. Ils veulent que la

sainte Vierge soit morte à Éphèse. Leur opinion s'appuie spécialement sur une lettre des Pères du concile d'Éphèse, dont le mot sacramentel est précisément effacé, et qu'on peut aussi également interpréter d'un séjour momentané de la mère de Dieu à Éphèse que de sa mort.

Cependant une tradition, fortement soutenue par des témoignages anciens, milite en faveur du tombeau de Gethsémani. Au cinquième siècle, Juvénal, évêque de Jérusalem, n'ignorait pas ce qui s'était passé au concile d'Éphèse, puisqu'il y assistait. Or, il répondit à l'empereur Marcien, et à l'impératrice Pulchérie, qui lui demandaient des reliques de la sainte Vierge, que l'on montrait son tombeau à Gethsémani, mais qu'il était vide.

Polycrate, dans sa lettre au pape Victor, faisant l'énumération des priviléges de l'Église d'Éphèse, ne dit pas que la sainte Vierge y soit morte ; et peut-on supposer un oubli dans une affaire aussi importante ?

Enfin, grand nombre de voyageurs attestent qu'à dater du septième siècle, on vénérait sur le mont Sion le lieu où mourut la sainte Vierge, et dans la vallée de Josaphat son tombeau.

D'ailleurs on se persuade aisément qu'une mère, et une mère comme Marie, n'aurait jamais consenti à passer ses dernières années loin de tout ce qui lui rappelait ses plus chers souvenirs.

Que fit la sainte Vierge (1) depuis l'ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit, jusqu'à sa mort? L'Écriture ne nous le dit pas, et les anciens Pères de l'Église gardent à cet égard un silence absolu. Au cinquième siècle seulement, dit une savante dissertation de la Bible de Vence, on vit paraître certains ouvrages à cet égard. Des récits douteux, fabuleux même quelquefois, mêlés à un fond de vérité, ne les empêchèrent pas de faire impression sur les peuples. Des hommes très-graves, comme saint Grégoire de Tours, Bède, saint Bernard, Albert le Grand, saint Épiphane, André de Crète, saint Jean de Damas et d'autres ont cru devoir les prendre en considération. A leur exemple, nous en rapporterons ce qui nous paraît devoir intéresser la piété et l'amour filial d'un serviteur de la mère de Dieu.

(1) « Quelques-uns ont prétendu que la sainte Vierge n'était pas morte ; mais qu'elle avait été ravie au ciel en corps et en âme. »

Au quatrième siècle, saint Épiphane déclara ne pouvoir affirmer si la sainte Vierge est morte, si elle est sortie de ce monde par la voie naturelle, ou si elle a couronné sa vie par le martyre, selon cette parole du vieillard Siméon : *Votre âme sera percée d'un glaive*... Il en conclut que, l'Écriture ayant laissé la chose indécise, nous devons demeurer sur cela dans le silence.

Saint Ambroise, sur cette parole du vieillard Siméon : *Votre âme sera percée d'un glaive*, propose, comme un doute, l'idée que la sainte Vierge a pu mourir par le martyre.

Mais le sentiment le plus commun dans l'Église latine, dit la Bible de Vence, est que la sainte Vierge est morte de sa mort naturelle, et qu'elle a été ensevelie.

Quinze ans se passèrent entre l'ascension de Notre-Seigneur et la mort de sa divine mère.

Sauf les voyages à Éphèse, en compagnie de saint Jean, et diverses excursions dans la Palestine, la sainte Vierge continua à habiter sa petite maison du mont Sion.

Catherine Emmerich veut que cette habitation fut un carré long surmonté d'une plate-forme. Elle prétend avoir vu l'intérieur divisé par des cloisons mobiles, qui pouvaient s'enlever à volonté pour laisser l'espace libre à une assemblée nombreuse. Ainsi pourrait s'expliquer la présence des apôtres et des disciples dans l'humble demeure de leur souveraine.

Toujours, d'après le même témoignage, la couche de Marie se composait de quelques planches élevées de terre à la hauteur d'un pied et demi, de la longueur et de la largeur d'une couchette de petite dimension. Des tapis bordés de franges grossières en cachaient les côtés. Un coussin rond formait l'oreiller, et un tapis brun à carreaux servait de couverture. Vers le haut de l'appartement, un grand rideau dérobait aux regards un oratoire secret. Là se voyait, entre deux vases de fleurs naturelles, l'image de Notre-Seigneur crucifié. Près de cette croix était un linge, plié comme le purificatoire avec lequel les prêtres essuient le calice à la fin de la messe. C'était celui avec lequel Marie

avait essuyé le sang de la face du Sauveur après la descente de la Croix.

Il importait de tenir ces objets soigneusement cachés, à cause du fanatisme des Juifs. Aussi le rideau demeurait-il exactement fermé. Marie s'y adossait ordinairement, lorsqu'elle voulait s'occuper de son travail manuel ou de la lecture.

Pendant ses dernières années, dit saint André de Crète, elle parcourait sans cesse les lieux où son divin Fils avait été chargé de liens et cloué à la croix.

On la voyait alors s'avancer lentement, inondée de ses larmes, le long du chemin qu'avait suivi Jésus-Christ, du prétoire au Calvaire, s'arrêter accablée sur la hauteur où il était mort, s'agenouiller sur ce rocher rougi d'un sang si précieux, le baiser et le laver en quelque sorte de ses pleurs.

Souvent le disciple bien-aimé et les saintes femmes s'associaient à son pèlerinage. Alors le temps se passait dans des entretiens ineffables. On échangeait ses souvenirs ; on se redisait ses saintes affections ; on versait de pieuses larmes.

Marie avait mesuré pas à pas tous les intervalles des stations ; son amour ne pouvait se passer de la contemplation incessante de ce chemin de douleurs.

Toutefois sa plus grande consolation était dans la sainte communion.

Chaque matin, dit-on, elle la recevait, et, par une

exception dont tout le monde reconnaît volontiers le motif, les saintes espèces restaient dans son cœur jusqu'au lendemain, en sorte que la mère de Dieu n'était jamais privée de la présence de son divin Fils.

On doit croire que saint Jean, auquel Notre-Seigneur mourant avait confié sa mère, comptait parmi ses priviléges, celui de rompre à Marie le pain eucharistique.

La vision allemande nous aide ainsi à refaire une composition de lieu pour assister à cet acte sublime.

L'Apôtre bien-aimé portait une robe à longs plis, d'une étoffe légère, d'un blanc grisâtre; svelte et élancé, il avait une belle figure, allongée et maigre. Sur sa tête, une chevelure blonde se partageait et retombait avec une grâce majestueuse. Son regard limpide et profond avait quelque chose de virginal.

En entrant, il laissa retomber sa robe en longs plis flottants qui traînaient jusqu'à terre.

La sainte Vierge était faible et vieillie, mais rien en elle n'annonçait la caducité. A mesure qu'elle avançait en âge, les années ajoutaient à la majesté de ses traits. On voyait que la mort ne serait pas en elle l'effet de la décrépitude, mais celui d'un transport d'amour pour son Créateur. Son visage était illuminé et comme diaphane. Elle paraissait soulevée de terre comme par un ardent désir.

Jean se mit à genoux devant l'image du Sauveur

crucifié. Marie s'agenouilla également. Ils prièrent ensemble. Et puis l'Apôtre se leva. Il bénit le pain et le vin ; il les changea au corps et au sang de Notre-Seigneur par les paroles de la consécration ; il se communia lui-même et communia ensuite la très-sainte mère de Dieu.

A cette époque, il n'y avait ni églises ni tabernacles, de peur des Juifs. Il eût été imprudent de s'y réunir et surtout d'y conserver les saintes espèces. Aussi pense-t-on que les apôtres conservaient le saint sacrement sur leur poitrine, en le cachant sous leurs vêtements.

Nous l'avons dit, la sainte Vierge paraît n'être pas toujours restée enfermée dans Jérusalem.

Plusieurs fois, les chrétiens demandèrent et obtinrent qu'elle vînt bénir leurs assemblées. Elle se prêtait volontiers à leurs désirs. C'était pour elle une occasion de revoir les pays sanctifiés par la présence de son Fils. Elle se plaisait à redemander le souvenir de Jésus-Christ aux rivages qu'il avait parcourus, aux flots qui l'avaient porté, aux collines où il s'asseyait, aux pierres où il reposait son front. De ses yeux mortels, il avait vu cette mer, ces flots, ces collines, ces rochers; il avait foulé cent fois ce chemin pendant les trois années de sa mission divine. Il s'était promené dans les barques des pêcheurs sur la mer de Galilée ; il y avait calmé les tempêtes ; il y avait marché sur les

flots en donnant la main à son Apôtre. Là était Tibériade où il apparaissait à Saint-Pierre et fondait son Église ; ici, Capharnaüm ; plus loin, la montagne où il proclamait les nouvelles béatitudes, celle où il s'écria : *Misereor super turbam*, et multiplia les pains et les poissons en faveur d'un peuple affamé ; ailleurs le golfe de la pêche miraculeuse, la montagne de la transfiguration, toutes les scènes de l'Évangile, enfin ses paraboles touchantes, ses images tendres et délicieuses apparaissaient aux yeux de Marie.

La présence de cette vierge bénie produisait partout une impression ineffaçable.

Dans les jours où nous vivons, on voudrait pouvoir se représenter cette mère admirable sous les traits de son humanité, telle que l'avaient faite les mains du Créateur, avec cette expression ineffable de sainteté que lui avait donnée la grâce du Saint-Esprit, lorsqu'il la couvrit de son ombre et vint en elle, selon que le lui avait prédit l'Archange. Mais au ciel seulement, il nous sera donné de contempler cette splendeur ineffable, où la pureté concourt avec la majesté pour embellir le visage de la mère du plus beau des enfants des hommes.

En voici un portrait attribué à saint Épiphane.

« La gravité et la plus grande décence régnaient dans toutes ses actions. Elle parlait peu, mais toujours à propos. Elle était d'un accès facile et écoutait pa-

tiemment ce qu'on avait à lui dire. Toujours affable, elle était honorée et respectée.

« Dans ses conversations avec tous, elle conservait une liberté décente ; mais jamais de plaisanteries ni de propos qui pussent causer le moindre trouble et encore moins ressentir l'emportement.

« Sa taille était ordinaire ; quelques-uns pensent qu'elle était au-dessus de la moyenne.

« Elle avait le teint couleur de froment, légèrement basané comme tous les Orientaux qui habitent une zone plus chaude que la nôtre.

« Ses cheveux étaient d'un blond clair, couleur de blé mûr ; ses yeux étaient noirs, vifs et brillants ; ses sourcils également noirs et doucement arqués ; ses paupières un peu rouges, sans doute à cause des larmes abondantes qu'elle ne cessait de répandre.

« Elle avait le nez assez long, les lèvres vermeilles et d'une inexprimable douceur lorsqu'elle parlait. Sa figure n'était ni ronde ni allongée, mais un peu ovale. Elle avait les mains bien faites et les doigts longs et effilés.

« Son maintien était modeste, son regard grave et sans affectation ; mais ce qui reluisait le plus en elle, c'était une humilité profonde.

« Elle était ennemie de tout faste, simple dans ses manières, ne s'occupant nullement de faire ressortir les grâces de son visage.

« Les vêtements qu'elle portait étaient de la couleur de la laine naturelle.

« Une grâce merveilleuse répandait un éclat divin sur toutes ses actions.

« Aussi tous les premiers chrétiens avaient-ils le plus grand désir de voir Marie.

« Tant qu'elle vécut, le suprême bonheur d'un nouveau converti était de contempler, au moins une fois dans sa vie, les traits de cette auguste reine. »

On a faussement attribué à saint Ignace la lettre suivante.

On disait que le saint patriarche, transporté du désir de voir Marie à Antioche, avait écrit ces paroles à saint Jean :

« La conversation de nos néophytes est toute pour Jésus et Marie. Ils s'entretiennent des grâces sans nombre dont l'auguste Vierge a été comblée. Ils redisent sa patience dans les épreuves et les persécutions, sa résignation dans la misère et la pauvreté, sa douceur envers ceux qui l'injuriaient. Ils racontent avec des transports de joie son zèle contre l'erreur, l'activité de sa miséricorde pour soulager toutes les misères.

« Ces récits merveilleux ont excité dans nos cœurs les désirs les plus violents de voir de nos propres yeux ce céleste prodige et ce spectacle le plus auguste. »

Et comme saint Jean paraissait trouver des diffi-

cultés à ce voyage, on faisait dire à saint Ignace, par une pieuse insistance :

« Qui pourrait se dire fidèle chrétien, l'ami de notre sainte foi et de notre divine religion, et ne pas en même temps désirer voir Marie, s'entretenir avec elle, la Mère du vrai Dieu ? Tout retard me pèse ; permettez-moi donc, hâtez-vous de me l'accorder, permettez-moi, bon maître, permettez-moi d'aller à Jérusalem, pour y contempler Marie de Jésus, *Mariam Jesu*, que tous proclament incomparable et infiniment digne d'admiration. »

A tort, également, on supposait cette autre lettre de saint Denis à saint Paul, au sujet de la sainte Vierge.

L'ancien membre de l'Aréopage, converti par l'Apôtre des nations, était représenté écrivant, du fond de son cachot, le résultat de ses impressions, lors d'un voyage à Jérusalem où il avait vu Marie.

« Denis, chargé de fers pour Jésus-Christ, à Paul, son cher maître dans la foi, salut.

« J'ai entrepris le voyage de Jérusalem pour voir Marie.

« Ce fut saint Jean, cet aigle des Évangélistes et des Prophètes, brillant dans un corps mortel comme un astre au firmament, qui m'introduisit en présence de la mère de Dieu.

« A son aspect tout divin, je me sentis environné

d'une splendeur éblouissante, et mon âme se trouva pénétrée d'une clarté si pure, inondée d'un si suave parfum de vertus, que ni mon corps ni mon esprit stupéfait ne purent contenir une si vive émotion.

« L'usage de mes sens m'abandonna, et les puissances de mon être succombèrent, écrasées par cette incomparable majesté.

« Je prends à témoin Dieu, qui résidait dans la Vierge bénie, que, si je n'avais été instruit par le saint Évangile, je l'aurais prise pour une divinité, et je ne puis même concevoir, dans les bienheureux du ciel, un bonheur plus grand que celui qui m'enivrait en ce moment, tout indigne que je suis. Les transports de ma reconnaissance ne connaissent pas de bornes envers tous ceux qui m'ont procuré cette incomparable faveur.

« Grâces vous en soient rendues, ô mon cher maître, car vous en êtes le premier auteur. »

Si nous ne devons point assigner à ces pièces une origine aussi auguste, du moins pouvons-nous nous en servir pour nous aider à comprendre de quelle manière on se représentait Marie, dans les siècles plus voisins que les nôtres de la source des traditions chrétiennes.

Les Espagnols veulent que la Mère de Dieu soit allée, jusque dans leur péninsule, encourager les efforts de saint Jacques. Et les anciens vitraux de nos cathé-

drales témoignent, à leur manière, de la croyance des vieux siècles.

« L'Apôtre y est représenté sous les traits d'un vieillard portant le bâton et la panetière du pèlerin ; il est enveloppé dans un manteau d'azur ; sa barbe blanche descend à flots sur sa poitrine ; l'expression de sa figure est calme et radieuse ; ses pieds, messagers de la bonne nouvelle, sont chaussés de légères sandales de l'Orient. Il vient d'aborder sur la terre antique de l'Ibérie, sous la forme d'un étranger, pauvre et inconnu, qui s'est arrêté au bord du chemin, épuisé par la fatigue. Un doux sommeil, envoyé par les anges, s'est emparé de ses sens, et, en même temps, une vision céleste vient encourager sa foi. Il lui semble voir se dresser devant lui une colonne de marbre qui portait à son faîte un chapiteau couvert de roses et de feuillage. Les fleurs écartées de sa corbeille forment comme un trône sur lequel apparaît la Vierge, tenant dans ses bras son divin Fils. Elle indique à l'Apôtre la place où il doit élever la première église chrétienne, sur le sol privilégié de l'Espagne.

« Les traditions populaires racontent, en effet, que saint Jacques, ayant visité Oviédo, Padron et d'autres lieux, s'était arrêté plus longuement à Saragosse, où il avait fait plusieurs disciples. Il les réunissait tous les soirs en un lieu agreste sur les bords de l'Èbre ; là, il les instruisait et les entretenait du royaume

de Dieu. Un soir, aux approches de minuit, les fidèles qui entouraient le saint Apôtre entendirent les chœurs des anges chantant sur un rhythme divin : *Ave, Maria, gratiâ plena;* et ils virent aussitôt, au milieu des esprits célestes éclatants de splendeur, la figure d'une dame radieuse de beauté, posée sur un pilier de marbre. Saint Jacques reconnut la mère du Sauveur, qu'il avait laissée à Jérusalem, et se prosterna. Marie lui demanda de construire une église à la place où elle lui apparaissait, et laissa le pilier de marbre comme témoignage du prodige qui venait d'avoir lieu. L'Apôtre obéit. Une chapelle s'éleva; une image de la Vierge fut installée sur le pilier merveilleux; c'est cette image révérée qui attire toujours les pieux pèlerins.

« L'immortel Poussin, surnommé à juste titre le *Raphaël de la France*, a reproduit cette légende dans un de ses meilleurs tableaux. Il représente saint Jacques le Majeur sortant un soir, avec ses disciples, pour prier sur les bords de l'Èbre, et recevant de la Vierge, qui lui apparaît sur une colonne de jaspe, l'ordre d'édifier en ce lieu une église, qui fut, depuis, *Notre-Dame del Pilar.* »

La sainte Vierge vécut jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans. Plus elle se rapprochait du terme, plus son âme se détournait des soins de la terre pour fixer ses regards et ses pensées vers le ciel.

Nous l'avons dit, les circonstances de sa mort ne nous ont point été révélées par Dieu. Ce que nous en savons repose sur des conjectures humaines. Toutefois, des autorités assez illustres se sont occupées sérieusement de ces choses pour qu'il nous soit permis d'en nourrir notre piété (1).

Un soir, comme elle s'adressait à Dieu avec beaucoup de larmes et le suppliait de terminer les jours de son exil, l'ange Gabriel lui apparut :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, lui dit-il.

En prononçant ces paroles, il présenta à la sainte Vierge un rameau de palmier, symbole de victoire, et il ajouta :

« Voilà que Dieu a entendu vos soupirs. Dans trois jours vous monterez sur le trône qui vous est préparé dans le ciel. »

A ces mots, la sainte Vierge fut remplie de bonheur, et, en signe de joie, elle répéta les premières paroles de son admirable cantique de Jutta.

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est rempli de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a daigné jeter des yeux de miséricorde sur son humble servante. »

(1) Hincmar de Rheims avait fait transcrire, dans un livre qu'il orna d'ivoire et d'or, les principales circonstances du *Trépas de la sainte Vierge :* « Et ayant su qu'un religieux de Corbie méprisait l'autorité de cet ouvrage, Hincmar lui répondit qu'on le lisait, *mais non pas pour en tirer des preuves.*

Ensuite l'ange disparut, et Marie ne pensa plus désormais qu'au sujet de son bonheur.

Depuis quelque temps déjà, on l'avait vue plus silencieuse et plus recueillie. Elle ne prenait presque plus de nourriture. Il semblait que son corps seul fût sur la terre, et que son esprit fût habituellement ailleurs.

Ce jour-là était le 9 du mois d'août.

Marie, se sentant défaillir, s'étendit sur une couche basse et étroite, la tête appuyée sur un coussin. Elle était pâle et semblait consumée par un ardent désir. Sa cellule était tendue en blanc, et elle avait jeté sur elle une sorte de couverture brune.

Alors elle joignit les mains et se recueillit pour prier. Elle demanda à Jésus-Christ d'accomplir la promesse qu'il lui avait faite à Béthanie, dans la maison de Lazare, la veille de l'Ascension ; c'était de réunir tous les Apôtres autour d'elle pour ses derniers moments.

Aussitôt, des messages célestes se répandirent dans toutes les parties du monde pour transmettre les ordres de Dieu.

Avant peu de temps, six apôtres étaient rassemblés. C'était Pierre, André, Jean, Thaddée, Barthélemy et Mathias.

Le lendemain, Jacques le Mineur et Mathieu s'adjoignirent à eux.

Simon arriva le surlendemain.

Saint Jacques le Majeur et saint Philippe furent les derniers.

Les Apôtres arrivaient très-fatigués. Ils avaient à la main de longs bâtons recourbés qui indiquaient leur dignité. Leurs grands manteaux blancs étaient relevés sur leur tête, où ils formaient comme des capuchons. Ils avaient par-dessous de longues tuniques sacerdotales en laine blanche. Elles étaient ouvertes du haut en bas, mais attachées avec de petites courroies fendues et passées dans une sorte de bourrelet, qui servaient de bouton. En voyage, ils relevaient le bas de leur vêtement dans leur ceinture. Quelques-uns portaient une sorte de bourse suspendue au côté.

Évidemment ils ne purent faire aussi promptement des voyages immenses sans une assistance spéciale du Seigneur. Il paraît, d'après la tradition, que souvent, sans qu'eux-mêmes en eussent bien la conscience, ils voyageaient par un secours surnaturel et traversaient même des foules nombreuses sans être aperçus. Il le fallait bien pour qu'en aussi peu de temps ils fissent le tour du monde et prêchassent la Foi à tout l'univers.

Dans la circonstance présente, le miracle fut manifeste.

En l'espace de quelques heures, je vois Pierre, vieillard vénérable, accablé par l'âge, venir d'Antioche à

Jérusalem. Voici Jacques le Majeur, aux cheveux noirs, à la figure pâle et allongée, aux membres amaigris par le jeune, qui arrive du fond de l'Espagne. Jude, Thaddée, Simon, vont accourir de l'extrémité de la Perse. Barthélemy au teint blanc, au front élevé, aux grands yeux, aux cheveux noirs frisés, à la barbe noire, courte et crépue, à la taille noble, au visage intelligent, était occupé, ce matin, à convertir un roi idolâtre avec sa famille. Et, tout à l'heure, je le retrouve auprès de Marie à Jérusalem. Ainsi en était-il des autres à proportion.

A mesure qu'ils arrivaient, les Apôtres embrassaient tendrement ceux qui les avaient précédés. Ils pleuraient à la fois de douleur et de joie, en revoyant leurs amis dans une circonstance aussi triste. On les voyait déposer leur bâton, leur manteau, leur ceinture et leur bourse ; puis ils laissaient retomber, jusqu'à leurs pieds, leur robe blanche. Ils mettaient ensuite une large ceinture sur laquelle on lisait une inscription. On leur lavait les pieds ; ensuite ils s'approchaient de la couche de Marie et saluaient respectueusement la Mère du Sauveur. Pour les restaurer, on leur présentait un peu de pain, et ils buvaient dans de petits flacons qu'ils portaient sur eux.

Le 14 du mois d'août, beaucoup de tristesse et d'inquiétude se manifestait sur le visage des Apôtres. La sainte Vierge, plus pâle que jamais, reposait

doucement dans sa cellule. Elle était couverte d'un long manteau de couleur sombre. Son voile était relevé carrément sur sa tête. Vers le soir, elle voulut bénir une dernière fois les assistants. Sa chambre était ouverte de tous les côtés. On avait enlevé toutes les cloisons. La sainte Vierge s'assit sur son lit. Son visage, d'une blancheur éclatante, était comme illuminé. Ses mains paraissaient diaphanes. Les Apôtres s'approchèrent l'un après l'autre, et s'agenouillèrent. La sainte Vierge les bénit tour à tour, en croisant les mains au-dessus de leur tête, et en touchant légèrement leur front. Elle parla à chacun d'eux et fit tout ce que Jésus-Christ lui avait ordonné à Béthanie.

Après les Apôtres, les disciples présents s'approchèrent aussi et furent également bénis.

Aussitôt on dressa l'autel, et les Apôtres se revêtirent pour le service divin.

Une table, avec une première couverture rouge et une seconde couverture blanche par-dessus, servit d'autel. Par devant, on plaça un tréteau couvert d'étoffe, sur lequel était étalé un rouleau écrit. Sur l'autel même on disposa un vase en forme de croix, fait d'une matière brillante comme la nacre de perle. Il avait à peine une palme en longueur et en largeur, et contenait cinq boîtes fermées avec des couvercles d'argent. Dans celle du milieu on conservait le saint Sacrement. Dans les autres, on gardait le chrême,

l'huile, le sel et divers objets bénits. Elles étaient si bien fermées, que rien ne pouvait se répandre au dehors.

Dans leurs voyages, les Apôtres portaient cette croix pendue sur leur poitrine, en dessous de leurs vêtements.

Cinq d'entre eux furent désignés pour servir à la cérémonie solennelle. Ils se revêtirent de leurs plus beaux ornements sacerdotaux. Le manteau pontifical de Pierre traînait majestueusement en arrière.

Lorsque le saint Sacrifice fut terminé, lorsque Pierre eut consacré et reçu le corps du Sauveur, lorsqu'il l'eut distribué à chacun des Apôtres, il s'avança vers Marie, qui était assise sur sa couche dans un profond recueillement. Les Apôtres, rangés sur deux lignes, s'inclinèrent profondément à son passage. Saint Thaddée marchait en avant avec un encensoir. Saint Pierre portait l'Eucharistie dans la pyxide en forme de croix dont nous avons parlé ; Jean le suivait, avec une patène sur laquelle était le calice rempli du sang précieux. Ce calice était fort petit et si court, qu'on ne pouvait le prendre qu'avec deux doigts.

Lorsque la sainte Vierge eut reçu la sainte Hostie, elle s'étendit sur son lit, le visage tourné vers le ciel, avec une expression d'extase.

Après la cérémonie, le cortége retourna à l'autel.

Mais bientôt on vit les Apôtres se presser, plus re-

cueillis et plus tristes autour de Marie. A mesure que la nuit s'avançait, les signes avant-coureurs de la mort se manifestaient davantage. Seulement, ils n'avaient rien de lugubre. Le visage de Marie était souriant comme dans sa jeunesse. Ses yeux brillaient d'une joie indéfinissable en regardant le ciel.

Presque tous les Apôtres étaient prosternés, le visage contre terre. Pierre et Jean, seuls à genoux au pied de la couche, virent le ciel s'ouvrir, et une légion d'anges descendre sur la terre à travers un rayon lumineux. Jésus-Christ se tenait au haut de ce rayon et attendait que les anges lui apportassent l'âme de sa Mère bien-aimée.

Quand cette âme sainte eut quitté la terre, son corps demeura immobile sur sa couche, le visage toujours rayonnant, les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine.

Les femmes étendirent un voile sur le saint corps; elles éteignirent le feu du foyer, repoussèrent contre le mur les différents meubles de la maison, s'enveloppèrent dans leurs longs vêtements, se voilèrent la tête, et s'assirent à terre en chantant des lamentations funèbres.

Les Apôtres se succédaient deux à deux pour prier devant la sainte Relique.

Le lendemain, ils se mirent en devoir de déposer le corps virginal de Marie dans la grotte de la vallée de

Josaphat que le Seigneur leur avait indiquée. Le rameau de palmier apporté par l'ange était resté près du lit funèbre. Saint Jean fut chargé par le Prince des Apôtres de le porter devant le sacré cortége. Pour moi, dit Pierre, je veux transporter moi-même le corps de Marie jusqu'au lieu de sa sépulture. Saint Paul fut désigné pour l'aider dans cette noble fonction. Les autres disciples suivaient en chantant des hymnes de reconnaissance et d'action de grâces. Les saintes femmes accompagnaient tristement les restes mortels de la Mère de Dieu.

Au moment où le corps sacré de Notre-Dame franchit le seuil de sa demeure, une nuée lumineuse apparut au-dessus, sous la forme d'une couronne resplendissante, et les anges firent entendre une harmonie céleste dont les sons mélodieux se mêlaient à la psalmodie des Apôtres.

Un grand concours de peuple était venu contempler ce merveilleux spectacle. Les princes des prêtres, en apprenant ces prodiges, furent saisis de fureur. Voici, dit l'un d'eux, que les disciples de Jésus vont ensevelir la Mère de cet imposteur qui a rempli notre pays de troubles et de factions. — Et dans le transport de sa colère, il s'élança vers le cercueil pour le faire tomber; mais aussitôt ses mains se desséchèrent, et, se détachant des bras, elles demeurèrent collées au cercueil.

Sous le coup de la justice de Dieu qui le châtiait, ce malheureux poussait des cris lamentables. S'adressant à l'apôtre saint Pierre, il lui disait : « Souvenez-vous que, lorsqu'une servante vous accusait dans le prétoire, je vous ai défendu contre ceux qui vous calomniaient. »

Il n'est pas en mon pouvoir, répondait l'Apôtre, de vous secourir contre Dieu même; cependant, si vous croyez de tout votre cœur au Seigneur Jésus, dont Marie devint la mère sans perdre sa virginité, la miséricorde de notre Dieu vous sauvera.

Je crois, s'écria le prêtre juif; je crois toutes ces choses; mais priez Dieu qu'il ait pitié de moi et que je ne meure pas.

Pierre fit arrêter le convoi, — Si vous croyez véritablement en Jésus-Christ, dit-il au prêtre, vos mains vont se détacher d'elles-mêmes du cercueil.—Au moment où celui-ci répondait : Je crois ! — ses mains rejoignirent, en effet, les bras, mais elles demeuraient toujours desséchées.

Approchez du cercueil, lui dit l'Apôtre, et, le baisant, prononcez ces paroles : « Je crois tout ce qu'annonce Pierre, l'apôtre de Dieu. » — Il obéit ; et ses mains recouvrèrent leur vigueur et leur santé. Alors, se rejoignant au cortége, il chanta avec les disciples et les anges, la puissance et la bonté de Marie.

Arrivés dans la vallée de Josaphat, les Apôtres dé-

posèrent respectueusement le corps de leur Reine dans un sépulcre neuf, assez semblable à celui dans lequel avait été placé le Sauveur. Ils passèrent le reste de ce jour dans la prière.

Cependant, par une permission de Dieu, saint Thomas n'avait pas assisté à la mort de la sainte Vierge. Il arriva tandis que les Apôtres étaient encore en prière autour du saint Tombeau. Sa douleur fut grande. Il demanda avec larmes qu'on lui permît au moins de voir les restes inanimés de la Mère de Jésus. Pierre y consentit. Jean ouvrit le sépulcre. Et l'étonnement fut grand lorsqu'on le trouva vide. Un linceul était étendu sur la pierre. Il contenait des lis et des roses.

Alors on comprit que le corps lui-même de Marie avait été enlevé au ciel par les anges, et tous entonnèrent le cantique du triomphe.

En effet, le Seigneur Jésus était descendu près de ce tombeau qui renfermait les restes mortels de celle qu'il avait choisie pour être sa mère.

« Levez-vous, ô ma bien-aimée, lui avait-il dit; puisque la corruption du péché ne souilla jamais votre chair virginale, le ver du sépulcre ne doit avoir aucune prise sur vous. »

A ces paroles, Marie s'était élancée victorieuse des ombres de la mort. Le Seigneur Jésus avait déposé sur le front de sa mère un baiser filial. Une nuée lu-

mineuse les avait investis, et les anges, faisant entendre de suaves mélodies, avaient porté en triomphe leur gracieuse reine devant l'Éternel.

Prosternée devant le Père céleste, elle avait reçu de ses mains le diadème royal ; et son divin Fils l'avait placée sur le trône vers lequel, depuis bientôt deux mille ans, montent les vœux des mortels, et d'où redescendent, comme un fleuve limpide, les eaux intarissables de la grâce divine.

C'est à cette pieuse histoire que nous devons ces tableaux de nos Églises, où Marie est représentée montant vers le ciel en corps et en âme, au milieu d'un groupe d'anges, qui portent des palmes et des couronnes. Des flots de lumière céleste tombent sur elle ; elle a les bras étendus et les yeux élevés vers les saintes demeures ; et bien bas, sous ses pieds, au fond d'une vallée, on voit la pierre du tombeau renversée à l'écart, et dans les plis du linceul apparaissent des lis et des roses, symboles de l'amour et de la pureté.

XXVII

LE MONT DES OLIVIERS

A l'ouest de Jérusalem, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, s'élève une montagne autrefois couverte de nombreux oliviers, et maintenant encore, si dépouillée qu'elle soit, plus verdoyante que le reste de la contrée. Du sommet de cette montagne illustre Notre-Seigneur s'est élevé vers le ciel.

Nous l'avons déjà gravie plusieurs fois, soit pour jouir de l'aspect de Jérusalem, soit pour aller à Béthanie, à Jéricho, à la mer Morte. Mais nous ne nous y sommes point encore arrêtés pour la visiter en détail, et nous lui consacrerons notre soirée.

Du tombeau de la sainte Vierge nous sommes remontés à *Casa-Nova* pour midi. Quelques heures se sont écoulées en douces causeries avec les autres pèlerins, et nous voilà de nouveau en mouvement.

Pour aller du Calvaire, où nous sommes, à la montagne des Oliviers, il faut traverser la vallée de Josaphat et le jardin de Gethsémani. Mystérieux rapprochement que celui-là. Au pied de la montagne, futur témoin de son triomphe, Notre-Seigneur subit les tor-

tures de l'agonie, couvrit la terre d'une sueur de sang, et ressentit une telle angoisse, qu'il put dire avec vérité : « Mon âme est triste jusqu'à la mort! » — Ainsi, dans la vie chrétienne, les souffrances doivent précéder la joie. Et c'est, du reste, la condition de l'humanité tout entière, où le triomphe de la victoire suppose presque nécessairement la lutte et le carnage de la bataille.

« Rien n'égale la surprise que l'on éprouve, dit le P. de Géramb, lorsque, arrivé à une certaine partie de la montagne, en se retournant, on aperçoit Jérusalem. Ce n'est plus cette ville en ruine, dont les rues sales, étroites et tortueuses font, sur les étrangers, une si triste et si profonde impression. La tour de David, les coupoles du Saint-Sépulcre, la mosquée d'Omar bâtie au milieu de la place où était jadis le temple de Salomon, les maisons qui l'environnent, cette foule de minarets, les couvents de Saint-Sauveur, des Grecs et des Arméniens, ces murs crénelés qui entourent la ville, la porte Dorée, la porte de Saint-Étienne, ces églises désertes dont le lointain empêche de distinguer les ruines, tout cela donne à la ville sainte un air de grandeur et de magnificence qui frappe le pèlerin et arrête longtemps ses regards. »

Je l'ai déjà dit en racontant *ma première journée à Jérusalem*, si vous voulez avoir une idée complète de la ville sainte, avant toute chose, gravissez la monta-

gne de l'Ascension Le coup d'œil dont vous jouirez vaudra mieux que tous les plans et toutes les cartes apportées d'Europe. Vous regarderez, et vous verrez tout à la fois. Plus tard, les plans gravés sur le papier vous aideront à reconstituer les anciennes choses; actuellement vous jouissez de la réalité.

Il paraît que c'est en venant de Béthanie, et en passant à l'endroit où nous stationnons, que Notre-Seigneur, levant les yeux, fut frappé de la beauté de la ville, et qu'en même temps son cœur se serrant à la pensée de ses crimes, il versa des larmes, et prononça l'anathème terrible ainsi rapporté dans l'Évangile :

« Et comme Jésus approchait de la descente de la montagne des Oliviers, la foule des disciples commençait à se réjouir et à louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus, disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux ! — Alors quelques-uns des pharisiens qui étaient dans la foule lui dirent : Maître, faites taire vos disciples ! — Il leur répondit : Je vous déclare que, s'ils se taisaient, les pierres mêmes crieraient. Et quand il fut près de Jérusalem, à la vue de cette ville, il pleura sur elle en disant : — Ah ! si tu savais en ce jour qui peut t'apporter la paix ! Mais maintenant tout est caché à tes yeux. Et des jours vont venir pour toi, où tes ennemis t'environneront de

retranchements, où ils t'enfermeront et te presseront de toutes parts. Et ils te renverseront par terre, toi et tes fils qui sont en toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu étais visitée. »

Titus avait, dit-on, dressé en cet endroit un camp d'observation. Et vraiment c'est facile à croire. Nous voyons également les croisés venir y contempler, devant le siége, la ville objet de leurs désirs, et le Saint-Sépulcre.

Tancrède, un jour, s'y était rendu seul pour satisfaire sa piété ardente. Cinq musulmans qui l'aperçurent se présentèrent pour l'attaquer. Il les reçut de pied ferme, fit mordre la poussière à trois d'entre eux et mit en fuite les deux autres.

Dans une autre circonstance, Baudouin III défit plusieurs princes turcs sur cette même montagne. Il massacra un grand nombre de leurs soldats, tandis que le reste s'enfuyait vers Naplouse, où d'autres croisés leur préparaient la mort.

Sur la montagne des Oliviers encore, on voit le champ où Notre-Seigneur, interrogé par ses disciples sur la manière de prier, leur répondit :

« Lorsque vous voudrez prier, vous vous enfermerez seul avec Dieu et vous direz :

Notre père, qui êtes aux cieux,
Que votre nom soit sanctifié;

Que votre règne nous arrive;
Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel;
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien;
Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,
Et ne nous laissez point succomber à la tentation,
Mais délivrez-nous du mal.

Ailleurs, le *Credo* fixerait également un souvenir.

Nous avons déjà parlé du tombeau de saint Jacques, pratiqué dans le flanc de la montagne au-dessus de la vallée de Josaphat. Nous nous rappelons ce porche extérieur, soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres d'ordre dorique, reliés par une architrave, au-dessus de laquelle règne une frise dorique ornée de triglyphes et surmontée d'une corniche. C'est une vaste excavation, à en juger par son porche qui a cinq mètres quatre-vingt-dix de largeur sur trois environ de profondeur. On y trouve un escalier, un couloir, des chambres sépulcrales taillées dans le roc. Eh bien! le Symbole des apôtres y aurait été composé, assure-t-on. Voici la légende :

Après que Notre-Seigneur fut monté au ciel, après qu'il eut envoyé le Saint-Esprit à ses disciples, les Apôtres prirent la résolution de se séparer pour aller prêcher la foi dans tous les pays du monde. Alors, une dernière fois, ils parcoururent la voie douloureuse, ils s'agenouillèrent à Gethsémani, au Calvaire, au saint tombeau, et montèrent au lieu d'où ils avaient vu le

bon Maître s'élancer vers le ciel. Ensuite ils descendirent la montagne et s'arrêtèrent sous une grotte pratiquée dans son flanc. C'était là, raconte la tradition, qu'ils s'étaient réfugiés pleins de frayeur, lorsque les satellites du grand prêtre se saisirent de Jésus. Ils pleurèrent ensemble sur leur faute, et puis, avant de se donner le baiser de paix, ils résolurent de se choisir une sorte de mot d'ordre et comme un signe de ralliement qui aidât les chrétiens à se reconnaître sur tous les points du globe. Saint Pierre se leva le premier, et proposa ceci : — « *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant,* « *Créateur du ciel et de la terre.* » Saint André se leva ensuite et dit : — « *Je crois en Jésus-Christ, fils de notre Dieu, seul et unique Seigneur.* — Saint Jean vint après eux et dit : — « *Je crois que Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit et qu'il est né de la Vierge Marie.* » — Saint Jacques le Majeur ajouta : — « *Je crois que Jésus-Christ a souffert sous Ponce Pilate, qu'il a été crucifié, qu'il est mort et qu'il a été enseveli.* » — Saint Thomas reprit : — « *Je crois qu'il est descendu aux enfers et qu'il est ressuscité d'entre les morts.* » — Saint Jacques le Mineur dit à son tour : — « *Je crois que Jésus-Christ est monté au ciel, et qu'il y est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.* » — Saint Philippe continua : — « *Je crois que Jésus-Christ viendra du ciel pour juger les vivants et les morts.* » — Alors saint Barthélemy

prononça cette parole : — « *Je crois au Saint-Esprit.* » — Saint Matthieu poursuivit : — « *Je crois à l'Église catholique.* » — Saint Simon dit : — « *Je crois à la communion des saints et à la rémission des péchés.* » — Saint Thaddée se réjouit en disant : — « *Je crois à la résurrection de la chair.* » — Et saint Mathias termina par ces mots : — « *Je crois à la vie éternelle. — Ainsi soit-il !* » — s'écrièrent-ils tous ensemble, et ils se donnèrent le baiser de paix. Et Pierre les bénit au nom du Christ dont il était le représentant. Et ils se répandirent sur la surface de la terre, sans armes, sans lettres de crédit, sans recommandation aucune, excepté cette feuille immortelle sur laquelle ils avaient gravé le *Credo*. Ils parcoururent les royaumes et les républiques, le *Credo* à la main. Ils s'arrêtèrent sur les places publiques, dans les carrefours, sur le haut des montagnes, aussi bien que dans les vallées populeuses, et partout ils présentèrent leur symbole comme la substance unique des vraies croyances. Pour la répandre davantage, ils traversèrent la vaste étendue desmers, ne laissant pas un continent, pas une île, sans y déposer un exemplaire du *Credo*. Et leur parole fut recueillie ; et bientôt toute la terre répéta avec eux ce sublime acte de foi : *Credo ! Je crois.*

Or maintenant, pèlerins des derniers âges, auprès de la grotte qui vit les apôtres tenir ce conseil extraor-

dinaire, nous interrogeons l'écho des siècles chrétiens. Et nous entendons, à travers tous les temps, les voix des enfants, des vierges, des jeunes hommes, des poëtes, des artistes, des philosophes, les voix des princes et des nations, la voix du temps et de l'éternité, la voix profonde et solennelle de l'Église universelle; et ces voix récitent, et elles chantent le symbole apostolique, et elles redisent avec transport la parole sacramentelle : *Credo! Je crois!* — Et nous joignons nos voix à ce concert universel, et, dans un acte de foi profonde, nous nous estimons heureux et fiers de pouvoir nous écrier avec les multitudes qui composent la Catholicité : *Credo! credo!* Oui, nous croyons!

Cependant nous sommes arrivés au sommet de la montagne, et, avant d'entrer dans la mosquée, suivant le conseil de monseigneur Mislin, nous nous sommes avancés à deux cents pas au delà, jusqu'au bord du versant oriental où l'on jouit d'un des points de vue les plus intérressants du monde.

« Vers l'orient, notre regard, après avoir traversé les montagnes nues et désertes, plonge dans la vallée du Jourdain et dans le bassin profond de la mer Morte. Cette mer apparaît, entre les ondulations des montagnes et sous le reflet d'un soleil ardent, comme un lac d'un métal en fusion. Derrière, on voit les montagnes d'Arabie, murs immenses qui séparent les déserts de Moab du désert actuel de la Terre promise.

Le mont Nébo se détache des hauteurs qui l'environnent, hauteurs aplaties, sans sommet, sans végétation, coupées par des déchirures nombreuses, au fond desquelles coulent de sombres torrents. La pureté de la lumière donne aux flancs de ces montagnes cette teinte indéfinissable que nous avons tant de fois admirée dans les paysages du Liban et au-dessus de la plaine de Balbek. Le Jourdain trace seul, par les arbres qui rafraîchissent ses rives, une ligne de verdure au milieu de cette contrée aride, où se sont passées les premières scènes de l'histoire du monde. Au nord, les montagnes d'Éphraïm, couronnées par les ruines et les mosquées de Saint-Samuel, vont rejoindre les monts Hébal et Garizim, au centre de la Samarie. Au couchant, on a à ses pieds la vallée de Josaphat, dont on distingue chaque monument; le plateau de la ville dont on pourrait compter les maisons. Avec quelle avidité l'œil se promène du mont Sion au Golgotha, de l'esplanade du Temple à la forteresse de David ! L'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire de cent peuples mêlée aux cendres de cette ville, se déroulaient devant nous.

Le passage du Jourdain par les Hébreux et leur prise en possession de la Terre promise, la mer Morte, qui recouvre les ruines de Sodome et de Gomorrhe, le tombeau de Samuel, la vallée du Jugement, et le Calvaire et le mont Sion, et Jérusalem et son temple, et

les armées romaines et les nombreuses phalanges des Croisés, et le triomphe enfin du Seigneur Jésus, quels plus beaux souvenir réunis dans un même espace !

Lorsque nous eumes longtemps joui du coup d'œil, nous nous rapprochâmes de la mosquée. Je dis la mosquée, car, hélas! point de monument chrétien sur ce premier degré de l'échelle mystérieuse qui conduit au ciel. L'impératrice sainte Hélène avait construit ici une église. Son œuvre semble avoir été détruite par les Persans; le patriarche Modeste la releva au septième siècle ; Hakem la ruina de nouveau ; les Croisés la rétablirent sous la forme d'un grand édifice octogone dont on suit encore les fondations, mais qui ne subsiste plus depuis le désastre de 1187.

Une petite mosquée de six mètres soixante de diamètre, surmontée d'un tambour cylindrique et couronnée par une coupole en maçonnerie, s'élève au milieu de l'enceinte de l'ancienne église et protége l'empreinte du pied de Notre-Seigneur.

Que faut-il penser de ce miracle perpétuel du pied de Jésus-Christ imprimé sur le rocher? Je n'ai point qualité pour décider la question ; mais j'ai peine à ne pas croire à la tradition.

Au temps d'Eusèbe, c'est-à-dire vers le commencement du quatrième siècle, on croyait positivement connaître l'endroit où Notre-Seigneur est monté au

ciel ; on montrait alors sur le point le plus élevé du mont des Oliviers, sur une pierre, les marques ou l'empreinte des pieds du Sauveur, traces que rien n'avait pu effacer ; et cependant la piété des fidèles faisait que bien souvent ils grattaient cette pierre pour emporter chez eux un peu de cette poussière sacrée.

Et ce qui est encore plus merveilleux, dit un vieil auteur, « c'est que Titus, quand il vint faire le siége de Jérusalem, avait planté ses tentes sur le mont des Oliviers, comme sur les autres hauteurs, pour enceindre la ville déicide, et que les pas de tant de soldats, que le roulement de tant de machines de guerre, n'aient pas fait disparaître la marque des pieds du Dieu de paix et d'amour. »

Saint Paulin de Nole et Sulpice-Sévère, qui étaient contemporains de saint Jérôme, nous apprennent aussi la même chose ; saint Augustin avait aussi la même opinion ; il le prouvait lorsqu'il disait : « On allait en Judée adorer les vestiges de Jésus-Christ, qui se voyaient au lieu d'où il était monté au ciel. » Cette merveille subsistait encore au huitième siècle, selon le témoignage du vénérable Bède, et sur la foi d'un évêque d'Occident qui avait fait le voyage de Terre Sainte.

L'auteur déjà cité tout à l'heure dit encore : « Dieu fit un autre miracle de grand éclat au sujet de ces vestiges du Seigneur, lorsque l'impératrice Hélène fit

bâtir l'église de l'Ascension sur la place du mont des Oliviers, d'où l'on savait que le divin Sauveur était monté au ciel. On voulut paver, comme le reste de l'église, l'endroit où était la place de ses pieds, et le couvrir de marbre précieux ; mais on avait beau le cimenter et vouloir retenir cette dalle avec de longs clous d'or rivés en terre, une puissance, sortant du lieu même que Jésus-Christ avait touché de ses pieds sacrés, soulevait et jetait toujours à l'écart ce que l'architecte voulait fixer sur l'empreinte miraculeuse.

« Il en fut de même lorsqu'on chercha à fermer la voûte; jamais on ne put parvenir à la clore, et pendant bien des siècles le dôme resta avec une ouverture, pour indiquer que Dieu avait passé par là pour retourner dans son royaume céleste. »

Aujourd'hui les prodiges ne se voient plus. Dans le pavé d'asphalte de la mosquée, on a laissé une ouverture carrée, protégée par quatre pierres de taille posées sur champ. Dans cet espace ouvert, on aperçoit le rocher nu et une empreinte tellement usée, qu'on ne peut y distinguer qu'une forme générale et vague de pied humain.

Nous entrâmes dans la mosquée, nous y fîmes notre prière, et debout en face de la pierre vénérable nous lûmes ce passage des *Actes des Apôtres :*

« J'ai écrit un premier livre, ô Théophile, de tout « ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commence-

« ment jusqu'au jour où il monta au ciel, instruisant
« par le Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis

« Or, s'étant fait voir à eux, après sa Passion, en
« diverses manières, leur apparaissant durant qua-
« rante jours, et parlant du royaume de Dieu, il leur
« apparut une dernière fois. Et il mangea avec eux,
« et leur commanda de ne point quitter Jérusalem,
« mais d'attendre la promesse du Père, — « que
« vous avez, leur dit-il, entendue de ma bouche. Car
« Jean a baptisé dans l'eau, mais vous serez baptisés
« dans le Saint-Esprit sous peu de jours. » — Or, ceux
« qui étaient présents l'interrogeaient (en disant) :
« — « Seigneur, sera-ce en ce temps-ci que vous
« rétablirez le royaume d'Israël ? » — Mais il leur
dit : — « Ce n'est pas à vous de connaître les temps
« ou les moments que le Père a disposés dans sa puis-
« sance. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit
« venant sur vous ; et vous serez témoins pour moi à
« Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie et
« jusqu'aux extrémités de la terre. — Et quand il
« eut dit ces paroles, ils le virent s'élever. Une nuée
« le reçut et le déroba à leurs yeux. »

« Or, comme ils le contemplaient montant au ciel,
« voilà que deux hommes se présentèrent devant eux
« avec des vêtements blancs, et leur dirent : — « Hom-
« mes de Galilée, pourquoi restez-vous là regardant
« les cieux ? Ce Jésus qui, du milieu de vous, s'est

« élevé dans le ciel, reviendra de la même manière « que vous l'y avez vu monter. — Alors ils retour- « nèrent à Jérusalem de la montagne appelée des Oli- « viers, éloignée de Jérusalem de tout le chemin « qu'on peut faire en un jour de sabbat. »

Nos dévotions terminées, nous choisîmes un endroit un peu ombragé, et Augustin de Lorge et Maxence de Vibraye ouvrirent leurs albums, taillèrent leurs crayons, et se mirent à dessiner.

Est-ce humiliant pour le monde catholique ? Pour emporter un souvenir du lieu d'où Notre-Seigneur monta au ciel, on est réduit à dessiner une mosquée turque et le minaret sur lequel le muezzin publie quatre fois par jour que Mahomet est plus grand que Jésus-Christ !

Sur cette montagne, je retrouve le souvenir d'une anecdote touchante de la vie de saint Ignace de Loyola.

Peu de temps après sa conversion, il était allé en Terre Sainte, avec l'intention de s'y fixer auprès du tombeau de Notre-Seigneur, de travailler à y répandre le règne du Christ, et d'y combattre ses ennemis. L'Orient était son rêve, à cause de Notre-Seigneur qui y avait vécu, et il voulait y établir une société de Jésus composée d'apôtres et d'ouvriers évangéliques, dont les conquêtes spirituelles au sein du mahométisme préparassent à l'Église catholique de nouveaux triom-

phes; idée sublime que l'épée des chevaliers chrétiens de l'Europe n'avait pu réaliser auparavant, malgré l'enthousiasme et les efforts de plusieurs siècles. Mais les Pères de Saint-François, n'ayant pas cru devoir approuver son projet, lui avaient ordonné de regagner l'Europe, et il s'était soumis. « Cependant, raconte l'un des historiens de sa vie, il voulut, avant de partir, visiter encore une fois le mont des Oliviers. Or il faut remarquer que la visite des lieux saints en dehors de Jérusalem était très-dangereuse alors, à moins qu'on ne fût accompagné d'une garde turque qu'il fallait payer, soit qu'on les visitât seul ou en compagnie d'autres pèlerins. Ignace, néanmoins, osa tenter l'entreprise et parvint, sans être aperçu, au sommet de la colline, où sont empreints sur le rocher les vestiges des pas de Notre-Seigneur montant au ciel. Comme il fallait acheter des gardiens la permission de vénérer ce lieu sacré, et qu'il n'avait point d'argent, il leur donna un canif et en obtint l'autorisation nécessaire. En revenant à Jérusalem, étant déjà rendu à l'endroit où était autrefois Bethphagé, il lui vint à l'esprit qu'il n'avait pas remarqué dans quelle direction étaient les pieds du Sauveur. Il retourna donc, acheta de nouveau la liberté de satisfaire sa dévotion, en donnant aux gardes une paire de ciseaux et reprit le chemin de la ville. Comme on l'observait de très-près, on s'était bientôt aperçu au couvent de son absence et on avait en-

voyé un serviteur arménien pour le chercher. Lorsque celui-ci l'aperçut, il le menaça de son bâton, lui reprocha sa témérité, et le tira rudement par le bras jusqu'au couvent... Le saint partit le lendemain pour l'Europe avec les autres pèlerins, après avoir demeuré six semaines environ à Jérusalem. »

Plus heureux que saint Ignace en cette circonstance, j'obtins ici une grande faveur pendant mon voyage de 1856. Le pacha me permit de célébrer la messe dans la mosquée ; monseigneur le patriarche y consentit; et les pères de Saint-Sauveur ayant bien voulu faire apporter de bonne heure un autel portatif avec les objets nécessaires pour la célébration des saints mystères, je dressai mon autel à l'endroit même où s'opéra le mystère. On s'imagine notre émotion lorsque nous lûmes, à l'épître, le passage des *Actes des Apôtres* rapporté tout à l'heure, — dire la messe de l'Ascension, faire descendre Notre-Seigneur en un tel lieu !...

En faisant mon action de grâces, je repassai avec bonheur dans mon esprit cette parole adressée à nous tous dans la personne des disciples : *Je vais vous préparer une place dans le ciel.* Toute l'espérance du chrétien est là. Voilà le secret qui produit les hommes vertueux. Notre-Seigneur est monté au ciel; il nous y prépare un trône. Un jour il reviendra nous prendre, et, si nous avons été fidèles, il nous conduira par la même voie au repos de l'éternité bienheureuse.

En vérité, je comprends qu'on se résigne difficilement à quitter le mont de l'Ascension, et je ne m'étonnai pas lorsque, me montrant une grotte creusée dans cette même montagne, notre frère conducteur me dit : « Sainte Pélagie, la célèbre pécheresse d'Antioche, vint ici après sa conversion et y passa le reste de ses jours. » Je comprends aussi tout ce qu'a de vraisemblable le trait rapporté par saint François de Sales : Un jeune homme, dit-il, fut poussé par l'amour de Jésus-Christ à visiter les saints lieux. Il s'agenouilla dans l'étable de Bethléem, alla baiser le seuil de la maison de Nazareth, parcourut les lieux où Jésus-Christ avait prêché, voulut voir les divers théâtres de ses miracles, s'enfonça dans le désert du jeûne mystérieux, visita le cénacle, pleura sur le lieu de l'agonie sanglante, parcourut les rues de Jérusalem, entra au prétoire, monta la montagne du Calvaire, alla vénérer le saint Sépulcre, gravit enfin le mont des Oliviers pour y contempler les traces des pieds sacrés du Sauveur montant au ciel ; et là, dans un élan d'amour, les lèvres collées sur la pierre sacrée, il sentit son âme se séparer de son corps et s'élever vers le ciel. »

XXVIII

SION

Je n'oublierai jamais les heures délicieuses que je passais dans ma petite cellule, le soir, en revenant de mes pieux pèlerinages, alors que, me rappelant quelqu'un des plus grands mystères de la religion, je me disais : J'ai vu le lieu où il s'est accompli. J'y ai prié. Dieu m'y a accordé bien des grâces ! — Chaque soir, je m'imaginais avoir épuisé la mesure des émotions pieuses. Mon cœur était si plein, que je ne comprenais pas ce qui pouvait lui manquer encore. Et, cependant, le lendemain m'apportait de nouvelles surprises.

Ainsi en fut-il pour nous hier, ainsi en sera-t-il aujourd'hui.

Nous avons vénéré le saint tombeau, nous avons suivi Notre-Seigneur sur la montagne de l'Ascension, nous l'avons vu monter au ciel triomphant et glorieux. Il semble que tout soit fini. Mais non ; une portion célèbre de Jérusalem nous reste à explorer. Et certes ce n'est pas la dernière ; il s'agit, en effet, du mont Sion.

« De nobles idées s'emparent de l'âme à mesure qu'on approche de cette montagne célèbre. A eux seuls, les différents noms qu'elle a portés révèlent de grandes choses. C'est *la cité de Dieu*, *la citadelle du roi*, *la maison de David*, *le palais ou la maison du roi*. *C'est la montagne du Seigneur*, *la montagne de sa prédilection*, *la montagne d'où vient le salut*, *la montagne d'où part une protection puissante contre les ennemis du peuple*. Là, comme à la montagne des Oliviers, l'Ancien et le Nouveau Testament se donnent un sublime rendez-vous.

Le mont Sion est célèbre dans l'histoire du peuple de Dieu. Les Hébreux ne le possédèrent pas toujours. Alors même qu'ils habitaient Jérusalem, les Jébuséens continuaient à en occuper la citadelle. Ce fut David qui les en chassa. Pour soutenir l'ardeur de ses troupes, il avait promis le commandement suprême au premier des soldats qui pénétrerait dans la place. Joab fut l'heureux de la journée. Et Joab devint le chef des armées de Dieu, lorsqu'il eut établi son roi sur la montagne qui s'appela dès lors *la ville de David*.

David construisit son palais sur le mont Sion. Il voulait même y bâtir un temple au Seigneur. Mais une révélation divine lui suggéra de confier cette entreprise aux mains de Salomon, son fils. Toujours est-il que l'arche du Seigneur y fut déposée par ses

soins avec une grande solennité et qu'elle y séjourna jusqu'à l'achèvement du Temple. Là aussi furent composés les Psaumes. Là, David commit sa double faute et la déplora avec des accents sublimes dont les échos sont venus jusqu'à nous.

Après David, Salomon habita le mont Sion. Il y construisit ce palais magnifique dont les colonnes, les portiques et les galeries étaient innombrables, et où resplendissaient, au milieu d'une profusion de bois de cèdres apportés du Liban, l'or, l'ivoire et les pierreries. Il y composa le livre des *Proverbes*, celui de *la Sagesse* et celui de l'*Ecclésiaste*. Il y rendit ses jugements célèbres. C'est là que la reine de Saba vint admirer sa splendeur et sa sagesse.

Jérémie fut emprisonné dans la citadelle de Sion, pour avoir prédit la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Le mont Sion fut aussi le théâtre des cruautés d'Antiochus Épiphane. Ce monstre, pour punir les femmes qui obéissaient à la loi de Moïse, les faisait précipiter du haut des tours, avec leurs enfants attachés à leur cou. Simon Macchabée vengea cet outrage, fait à Dieu et aux hommes, et purifia la citadelle au milieu de grandes solennités.

Aujourd'hui, une partie considérable de la montagne se trouve hors des murs. Cependant, sur son versant nord, s'étend le quartier des Arméniens, que

nous avons déjà visité sommairement en cherchant à faire connaissance avec les peuples qui habitent Jérusalem. Nous allons y rentrer, car nous avons plusieurs détailsimportants à y voir ; nous le traverserons, et, sortant par la porte de Sion, nous atteindrons les hauteurs qui nous attirent spécialement.

Dans notre course, nous verrons la maison de Caïphe, le grand-prêtre, et celle d'Anne, son beau-père. Nous vénérerons le lieu où fut martyrisé saint Jacques; et puis la maison de la sainte Vierge, et la petite chapelle où saint Jean lui disait la messe, et le lieu où elle mourut. Enfin, nous terminerons par une prière au Cénacle où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres en forme de langues de feu.

Presque au sortir de *Casa-Nova*, se présente à nous un monument célèbre, c'est la forteresse de Jérusalem, la tour de David. Sa partie supérieure est évidemment moderne, mais ses assises inférieures rappellent l'aspect des murailles du temps, quoique les pierres en soient plus petites et moins fines. Ce sont de gros blocs taillés en bossage, dont quelques-uns mesurent de trois à quatre mètres de long, sur deux mètres de large, et plus d'un mètre de hauteur. Du côté de la ville, elles sont peu protégées, mais en dehors elles dominent un fossé profond. Plusieurs veulent identifier la tour de David avec la tour Hippicus. Leur opinion n'est pas improbable, mais les au-

teurs n'étant pas d'accord, je dois m'abstenir. Toujours est-il, qu'en touchant les bases de ce monument, nous entrons en quelque sorte en relation avec David, Salomon, la suite des rois de Juda, et plus tard Godefroid de Bouillon et ses successeurs.

La tour de David entre comme partie essentielle dans le système de fortifications établi par Soliman le Magnifique, après la chute du royaume de Jérusalem. J'ai entendu dire à des hommes du métier qu'elle constituait encore aujourd'hui la force principale de la place.

Ferai-je mémoire du temple protestant que nous rencontrons à notre gauche? Il est élégant, et le presbytère paraît confortable. Ces messieurs de la réforme ne sont point en mission pour rien. Une des choses contre lesquelles ils protestent le plus volontiers, c'est le vœu de pauvreté. Luther leur a donné, sous ce rapport, un exemple toujours bien suivi.

Un peu plus loin, au bout d'une petite rue assez maussade, nous pénétrons dans un couvent de religieuses, bâti sur l'emplacement de la maison d'Anne. Si nous ne le savions pas, la propreté exquise de cette demeure nous révélerait que nous sommes chez les Arméniens. L'église, décorée à l'oriental, ne présente rien de grandiose; mais les détails sont soignés et les dorures très-fraîches.

Anne, beau-père de Caïphe, avait ici son habita-

tion. Notre-Seigneur fut conduit chez lui vers une heure du matin ; il était pâle, défait ; sa robe était couverte de boue, ses mains chargées de chaînes ; impassible, la tête penchée sur la poitrine, il ne proférait aucune plainte et gardait le plus profond silence. Anne, petit vieillard maigre, aux yeux méchants, à la barbe peu fournie, était le type de la ruse et de la froide méchanceté du juif infidèle ; il persiffla le divin captif, avec une hauteur et une ironie mordante ; mais ses efforts n'aboutirent qu'à le couvrir de honte ; et, lorsqu'il eut l'audace de demander au Sauveur : Quelle est ta doctrine ? Jésus, levant sa tête fatiguée, le regarda et le confondit par ces mots bien simples : « J'ai « parlé publiquement et devant tout le monde : je « n'ai jamais enseigné d'une manière clandestine. « Pourquoi m'interroger ? Adressez-vous à ceux qui « m'ont entendu ; ils savent ce que j'ai dit. » — En vain un satellite brutal essaya-t-il de venger son maître en donnant un soufflet à Notre-Seigneur ; Jésus conserva la supériorité par cette seconde parole : « Si « j'ai mal parlé, montrez-le-moi ; mais si j'ai bien dit, « pourquoi me frappez-vous ? » — Et puis il se tut ; et on ne put en obtenir davantage, de sorte qu'Anne dut le renvoyer chez Caïphe, où nous allons le suivre.

A la place de la demeure du grand-prêtre s'élève le couvent dont nous avons déjà parlé à propos du

patriarche schismatique arménien, celui qui fut bâti par l'Espagne, enlevé de force aux Franciscains, et donné aux Arméniens par le droit du plus fort.

L'église de ce couvent possède un trésor. La pierre qui fermait le tombeau de Notre-Seigneur forme l'autel. A côté du sanctuaire, on montre une petite prison où Notre-Seigneur aurait été enfermé en attendant l'heure où Pilate consentirait à le recevoir. C'est un réduit singulièrement étroit, mais décemment orné. Ici encore propreté remarquable.

Dans cette enceinte, avant de monter au Calvaire, Jésus-Christ proclama hautement sa divinité.

Entouré de scribes, de pharisiens et de docteurs de la loi, Caïphe, la rage dans le cœur, le venin sur les lèvres, le sang dans les yeux, se lève sur son tribunal, et dit au divin accusé : « Je t'adjure au nom du Dieu « vivant ! déclare-nous si tu es Christ, le Messie, le « Fils du Dieu tout-puissant ! »

Le silence se fait alors dans l'assemblée, et d'une voix forte, pleine de dignité et de majesté, de la voix du Verbe éternel lui-même, Jésus-Christ répond : « Vous l'avez dit; je le suis ! — Et, je vous le dé- « clare, bientôt vous verrez le Fils de l'homme, as- « sis à la droite de la majesté divine, descendre, porté « sur les nuées du ciel. »

C'est bien auprès de la pierre renversée du tombeau que nous sommes heureux de recueillir cette

parole. Aussi nous agenouillerons-nous pour faire, de tout notre cœur, un acte de foi solennel à la divinité de Jésus-Christ.

Maintenant sortons de la ville, et montons jusqu'au Cénacle.

Nous y sommes déjà entrés le jeudi saint ; mais, ce jour-là, un seul mystère nous a préoccupés au point de nous faire oublier les autres. Et cependant que de choses encore se sont passées en cet endroit si célèbre !

Indépendamment de l'institution de l'auguste sacrement de l'Eucharistie, nous y retrouvons le souvenir de mille merveilles. Ici furent sacrés les premiers prêtres et les premiers évêques du monde ; ici fut institué le sacrement de Pénitence, lorsque, soufflant sur les apôtres, Notre-Seigneur leur dit : « Re-« cevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à « ceux à qui vous les remettrez ; et ils seront retenus « à ceux à qui vous les retiendrez. » — Ici encore Jésus-Christ institua le sacrement de la Confirmation.

Un souvenir de l'Ancien Testament se mêle à ceux du Nouveau. Au coin du Cénacle, on nous montre un escalier qui conduirait, dit-on, aux tombeaux de David et de Salomon. Mais on ne nous autorise point à y descendre.

Les Turcs vénèrent ce monument ; ils y attachent même une idée superstitieuse. Un historien juif bien

connu, le célèbre Josèphe, raconte un fait qui a donné lieu, sans doute, aux terreurs des enfants de Mahomet. D'après lui, Hérode aurait conçu le projet de pénétrer dans ces tombeaux pour enlever les grands trésors que Salomon y avait consacrés à la mémoire de son père. Il s'y serait introduit pendant la nuit, avec quelques affidés, et tout à coup deux de ses satellites auraient été dévorés par des feux qui éclatèrent soudain. Alors le prince se serait retiré épouvanté, et aurait élevé un monument en signe d'expiation. Les Turcs redoutent un pareil châtiment, et l'accès du tombeau reste continuellement interdit. Seulement, chaque année, on l'ouvre pour y introduire les présents du Sultan. Ce sont de riches tapis. On les jette avec précipitation, et aussitôt on referme l'ouverture.

J'ai peine à ne pas croire à quelque supercherie. Tous les sujets du Sultan ne sont pas également effrayés par des fables dont plusieurs connaissent la valeur ; et si on m'assurait que les gardiens du tombeau volent en cachette les offrandes, et maintiennent la légende pour mieux cacher leur vol, je le croirais tout de suite.

Le grand enseignement à recueillir ici est celui de la Pentecôte.

Au jour de l'ascension de Notre-Seigneur, les apôtres n'avaient encore rien compris à sa doctrine toute spirituelle. Il avait voulu leur expliquer l'avenir, il

leur avait parlé du prochain triomphe de son Église ; mais eux avaient appliqué ses paroles à des choses matérielles. Par le royaume de Dieu, ils comprenaient un empire terrestre, et ils voyaient Notre-Seigneur, à la tête d'une nombreuse armée, parcourir le monde comme un Alexandre et soumettre tous les peuples de la terre à la domination juive. Rome allait céder sa puissance à Jérusalem ; Jésus-Christ prenait la place de César ; eux-mêmes étaient élevés à la dignité de sénateurs, de consuls et de généraux d'armée. Ils pensaient ainsi ; ils nous l'avouèrent. L'un d'eux, qui s'est fait leur historien dans les *Actes des apôtres,* rapporte leur sentiment, lorsqu'il dit : « Ceux qui étaient présents l'interrogeaient : — « Seigneur, sera-ce en ce « temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » — Or, Jésus-Christ avait bien d'autres vues. Il voulait faire l'œuvre la plus surprenante et la plus inouïe : il voulait substituer l'empire des intelligences à celui de la force. Au lieu que jusqu'alors les empires s'étaient formés par la conquête armée et s'étaient soutenus par le sabre, il allait saisir les hommes par l'esprit et par le cœur ; il allait les réunir par l'unité d'une même doctrine ; et ses seules armes devaient être la persuasion. Mais les disciples encore grossiers n'étaient pas capables de comprendre l'étendue de ce projet sublime. Aussi leur Maître se contente-t-il de leur répondre : — « Ne m'interrogez pas là-dessus. Atten-

« dez, pour comprendre, le moment que mon Père « vous a marqué dans sa puissance. Bientôt vous re-« cevrez la vertu du Saint-Esprit venant sur vous, et « vous serez témoins pour moi à Jérusalem, et dans « toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités « de la terre. » — Et puis, une nuée le reçut et le déroba à leurs yeux. Alors ils retournèrent à Jérusalem.... Et quand ils furent entrés dans leur maison, ils allèrent dans une chambre haute, où demeuraient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques, frère d'Alphée, et Simon Zélotès, et Juda, frère de Jacques. Et tous persévéraient unanimement dans l'exercice de la prière, avec les femmes fidèles, et Marie, mère de Jésus et les autres frères.

Or, dix jours après cet événement, les disciples étaient encore ensemble dans ce même lieu, et Marie, mère de Jésus, au milieu d'eux. Soudain un bruit se fit entendre, venant du ciel et semblable à un vent impétueux. Il ébranla toute la maison où ils étaient assis. Et un globe de feu descendit du ciel, et, après s'être reposé sur la tête de la sainte Vierge, il se divisa en autant de langues de feu qu'il y avait de disciples et s'arrêta sur chacun d'eux. Et ils furent remplis de l'Esprit-Saint, et ils commencèrent à parler selon que l'Esprit-Saint les faisait parler.

Or il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux

et des hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel. Et ce bruit s'étant répandu, une multitude de personnes s'assemblèrent étonnées. Pierre, se tenant debout avec les onze, éleva la voix, prouva la divinité de Jésus-Christ et annonça la nécessité d'entrer dans l'Église nouvelle.

Et ceux qui reçurent sa parole furent baptisés ; or ils étaient ce jour-là au nombre de trois mille. A dater de ce moment, les nouveaux convertis modifièrent leur vie. Ils persévéraient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans la prière. Et la crainte était dans les âmes ; et beaucoup de merveilles et de miracles étaient faits à Jérusalem par les Apôtres, et tous vivaient dans une crainte respectueuse. Et ceux qui croyaient vivaient ensemble, et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs terres et leurs biens, et les distribuaient à tous selon que chacun en avait besoin. Et tous les jours ils étaient ensemble dans le Temple. Unis et rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et se rendant agréables à tout le peuple. Et le Seigneur augmentait de jour en jour le nombre de ceux qui trouvaient là leur salut. » De ce moment date notre Église Catholique.

Debout au milieu du Cénacle où s'opéra ce prodige, je repassais ces choses dans mon âme, et puis je me reportais au temps où elles s'étaient opérées, et j'ad-

mirais la conduite surprenante de Dieu dans la fondation de son Église.

Humainement tout semblait perdu après la mort de Jésus-Christ. Le monde restait païen. Le peuple juif, loin de se convertir, avait crucifié son Messie, et la révolution anti-religieuse laplus terrible s'était opérée parmi le seul peuple resté jusque-là fidèle. Il avait essayé de tuer Dieu ! Or, précisément parce que tous les moyens humains semblaient manquer, le moment de Dieu était venu.

Du sein de son éternel repos, le Père céleste a considéré les désordres qui inondent la terre, et il s'est dit : Je vais changer la face du monde. Au lieu du règne du mensonge, j'établirai celui de la vérité ; au lieu de l'erreur multiple comme les dieux qu'adore le monde, je constituerai l'unité de doctrine ; à la place des passions dépravées, je veux élever dans le cœur humain le trône de la sainteté ; et je ne m'adresserai plus à une classe privilégiée d'hommes ; je ne bornerai pas mon enseignement à un peuple ; je le répandrai sur la terre entière.

Il dit ! Et de sa main puissante, celui qui donne au grain de sénevé enseveli dans la terre la vertu de pousser des racines profondes, de s'élever majestueux et d'étendre au loin ses branches, choisit au fond de la Judée douze hommes, pêcheurs obscurs. Il les arrache à leurs filets et les sème, pour ainsi dire, sur la surface

du globe. — « Allez, leur dit-il, et baptisez les nations. » — Et ces hommes partent. Des lettres de crédit, ils n'en ont point, car ils prêchent au nom d'un Crucifié. Leurs armes pour la conquête sont la seule patience, puisque, avant de mourir, leur Maître leur a dit : — « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » — Leurs provisions pour ce voyage autour du monde sont légères : celui qui les envoie leur défend de porter même deux tuniques ou deux bâtons avec eux. Et pour leur moyen de persuasion, il est énergique, mais singulièrement effrayant à la nature orgueilleuse : *Croyez*, vont-ils dire à l'univers. Eh bien, ils partent sans crainte !

Je les suis ces pêcheurs du lac de Tibériade, et j'écoute. Ce n'est pas à des ignorants, c'est au siècle brillant d'Auguste qu'ils ont affaire, siècle où florissaient la littérature, les sciences et les arts. Voyez comme ils ont à le froisser. Ils ont à dire aux Juifs : — Vous n'êtes plus le peuple de Dieu. Votre culte est anéanti. Il vous faut renoncer à votre idée chérie d'un Messie-roi qui devait, pensiez-vous, mettre Israël à la tête des nations. Ce Messie, vous l'avez tué ! Vous voilà stigmatisés du nom affreux de peuple déicide. Reconnaissez pour Dieu celui que vous avez crucifié, ou vous serez réprouvés éternellement. — Ils avaient à dire à la Grèce, à Rome, à toutes les nations : — Vos sages ne sont que des orgueilleux et des hommes corrompus ;

les ministres de vos dieux que de vils fourbes, et vos dieux que des démons. — Ils avaient à dire aux nations qui regardaient à peine leurs esclaves comme des hommes : — Ces esclaves sont vos égaux et vos frères. — Aux esclaves qui rongeaient leur frein : — Obéissez de bon cœur à vos maîtres. — Aux peuples qui voulaient se révolter : — Rendez à César ce qui appartient à César. — A l'orgueilleux : — Tu n'es que cendre et poussière. — A l'impudique : — Le désir du mal et sa seule pensée consentie sont un crime. — A toutes les passions furieuses : — Taisez-vous ! En vérité, si les prédicateurs d'une si étrange doctrine n'ont pas été égorgés dès la première phrase, c'est qu'on dut, sans doute, les prendre pour des insensés !

Je me représente les Romains, revenus de leur premier étonnement, disant aux Apôtres : — Mais qui donc êtes-vous pour venir ainsi bouleverser toutes nos idées et nous imposer de douloureux sacrifices ? — Et les Apôtres de leur répondre : — Romains, nous sommes pêcheurs du lac de Tibériade, de la Galilée, pays méprisé par les Juifs que vous méprisez vous-mêmes. Nous avons quitté nos filets pour venir vous dire que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. — Mais de grâce, pêcheurs du lac de Tibériade, au nom de qui parlez-vous ainsi? — Et les apôtres de répondre : — Au nom de Jésus de Nazareth, Juif de nation,

lequel est né dans une étable, a vécu pauvre, faisant pendant trente ans le métier de charpentier, et s'est vu condamné enfin par un de vos gouverneurs à un supplice infâme.... Ils devaient être égorgés, me disais-je à moi-même, les hommes qui parlaient ainsi ! — Ils le furent, me répondait l'histoire. — Mais, par un miracle sans exemple, quand leur sang et celui de leurs disciples eut coulé à flots pendant trois cents ans, l'univers tout entier se trouva converti à leur doctrine austère et prosterné aux pieds du Crucifié. La preuve en est dans la bouche même de leurs ennemis.

Tacite, historien du paganisme, s'indigne de ce que *l'exécrable superstition chrétienne*, comme il la nomme, réprimée déjà par le fer et le feu, s'étende, non-seulement en Judée, d'où elle vient, mais dans Rome même.

Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, écrivant à Trajan, se plaint de ce que, dans l'Asie, les temples des Dieux sont déserts, parce que la religion chrétienne a envahi, non-seulement les cités, mais les villages.

Saint Justin, martyr au commencement du second siècle, défie Tryphon, dans sa dispute, de donner le démenti à ce qu'il avance : — « Il n'y a sorte de peuple, s'écrie-t-il, soit grec, soit barbare, soit même de ceux qui ne connaissent pas l'usage des maisons, vivant encore sur leurs chariots couverts de tentes,

où, au nom de Jésus crucifié, des prières et le sacrifice adorable de l'Eucharistie ne soient offerts au Dieu Créateur. »

Au troisième siècle, Tertullien dit : « Le royaume et le nom de Jésus-Christ sont annoncés partout, crus partout, honorés par toutes les nations, adorés dans toute l'étendue de l'univers. » Et il ajoute, en défiant les païens : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous formons la plus grande partie de votre empire. A l'exception de vos temples, tous les lieux soumis à votre domination sont peuplés de chrétiens. »

Et, pour ne pas prolonger les citations, les païens eux-mêmes convenaient si bien du fait, que je les entends faire des vœux pour que les édits de proscription des empereurs contre les chrétiens ne soient pas observés : « *Autrement*, dit Pline le Jeune, *la terre serait dépeuplée par ces massacres.* » En effet, on essaya un jour de faire le dénombrement de ceux qui périssaient pour la confession de la foi chrétienne, sous le fer du bourreau, et on en compta dix-sept mille en un seul mois.

En vain, les édits impériaux sillonnent les provinces, en vain le sénat lance ses foudres ; la science se coalise en vain pour convaincre d'ignorance ou d'imposture la doctrine des pêcheurs de Tibériade ; comme un feu dévorant s'allume et s'étend rapidement parmi les forêts résineuses des Alpes, la foi gagne tous les

cœurs. Les hommes qui en sont embrasés communiquent leurs flammes divines à ceux qui les approchent; la hache du bourreau ne peut rien. Je me trompe : elle ouvre une issue au sang des martyrs, dont le fleuve brûlant se précipite et va porter la fécondité sur la terre qu'il arrose ; ce sang rejaillit sur le bourreau et le bourreau est le premier à en ressentir les saintes influences. A son tour, le bourreau converti présente sa tête à un autre bourreau, et de son sang sort la même vertu en faveur du nouveau meurtrier.

O Église de Dieu, m'écriais-je en contemplant ces choses, que tu es belle ! Des confins de la Judée, tu t'es élancée comme un géant dans l'univers! Depuis les lieux où se lève l'aurore jusqu'à ceux où le soleil semble s'éteindre, comme un tonnerre éclatant, ta voix s'est fait entendre ! *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.*

J'aurais bien voulu pouvoir dire la messe dans le Cénacle, célébrer les saints mystères à l'endroit même où Notre-Seigneur les avait célébrés le premier ; et faire les fonctions sacerdotales au lieu où fut établi le sacrement de l'Ordre. Malheureusement les Turcs, plus tolérants dans la mosquée du mont des Olives, se montrent inexorables dans celle du mont Sion. Je me contentai donc de renouveler mes vœux de religieux et de réciter, du fond de mon âme, le *Veni, Creator*,

cette prière si universellement admise et malheureusement trop peu comprise des chrétiens.

« Viens, Esprit créateur, viens visiter les âmes de ceux qui sont à toi.

« Viens et remplis de ta grâce les cœurs que tu as créés.

« C'est toi que les saintes Écritures ont appelé le Consolateur.

« C'est toi qu'elles ont nommé le don du Très-Haut, la source d'eau vive, l'onction spirituelle, la charité et le feu sacré.

« C'est toi qui répands sur nous les sept dons de la grâce, la rosée du ciel.

« Tu es le doigt de Dieu qui enseigne la route ; tu es la science des apôtres ; c'est toi qui as rendu leurs langues éloquentes.

« Éclaire aussi nos esprits, embrase aussi nos âmes, fais-y brûler ton amour.

« Donne de la force à notre faiblesse, rends-nous forts par ta vertu.

« Repousse loin de nous l'ennemi ; oh ! rends-nous vite la paix, la paix que tu sais donner.

« Sois notre guide, pour que nous ne marchions que dans la bonne voie.

« Sois notre appui, pour que nous ne trébuchions pas dans les piéges des méchants.

« Garde-nous de tout mal.

« Fais vivre en nous une foi ardente, et qu'à notre dernier jour nous confessions encore un Dieu en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Ah ! c'était un beau temps que celui où les rois récitaient cette prière avant leur sacre ; les magistrats avant de monter sur leur siége de justice ; les peuples avant d'ouvrir leurs grandes assemblées, tous les fidèles au commencement de leurs principales actions.

Aujourd'hui si le monde paraît affolé ; si nous marchons, peuples et gouvernants, dans une obscurité formidable, c'est que la science orgueilleuse a dit : « Nous savons tout ; nos lumières nous suffisent ; et nous n'invoquerons pas celui que nos pères appelaient le Saint-Esprit. »

Animés par cet Esprit divin, les pêcheurs du lac de Tibériade ont transformé le monde, détruit le règne de la superstition, préparé la civilisation chrétienne.

En descendant la montagne de Sion, après avoir vénéré la hauteur célèbre dont le nom revient à chaque page dans les saints cantiques, je ne sais quelle mélancolie dominait nos âmes.

C'est que la foi, partant d'ici pour faire le tour du monde, n'est point revenue à son point de départ ; c'est qu'autant les souvenirs sont grands, autant le présent est triste. Sur ces hauteurs où retentit la plus étonnante poésie, les échos ne répètent plus que le

chant du muezzin, avec des invocations sacriléges à Mahomet, et le pèlerin, en s'éloignant, est bien forcé de redire tristement cette parole accomplie : « *Viæ Sion lugent.* » Les voies de Sion sont désolées; elles pleurent les jours de gloire qui ne sont plus !

XXIX

LA GROTTE DE JÉRÉMIE

Nous avons tout visité à Jérusalem, et l'heure du départ est sonnée. Demain matin il faudra prononcer le mot, dire adieu à la Ville sainte.

Cependant, nous avions négligé, dans notre promenade autour des murs, un point d'un touchant intérêt : en revenant du tombeau des rois, l'heure avancée, la porte de Damas qui se fermait, nous avait empêchés d'entrer dans la grotte de Jérémie. Je veux y aller ce soir, puisque j'en ai le loisir.

C'est une grande caverne taillée dans le roc. Une mauvaise muraille en ferme l'accès. Il faut une permission pour y pénétrer. Je frappai longtemps à une petite porte. Enfin, une clef rouillée tourna dans une vieille serrure, et un caloyer grec se présenta. Je lui manifestai mon désir.

Combien me donneras-tu? répondit-il avec humeur.

Je lui offris ce que je crus convenable. Le pénitent se redressa et sembla me dire :

Pour qui me prends-tu ?

Alors il exposa ses prétentions. S'il rançonne ainsi tous les voyageurs, sa pénitence ne doit pas être austère.

Je ne sais si mon imagination m'a abusé, mais cette grotte m'a paru marquée au coin de la mélancolie.

On sait ce qu'était Jérémie ; on connaît les persécutions nombreuses auxquelles il fut en butte de la part de Joakim, de Sédécias, et des princes des prêtres, à cause de ses prédictions terribles contre Jérusalem coupable.

Emprisonné plusieurs fois, il était encore dans les fers, lorsque Nabuzardan entra dans la ville en vainqueur. Le général assyrien l'ayant mis en liberté par ordre de Nabuchodonosor, lui laissa le choix entre Babylone et Jérusalem ; le prophète préféra son pays. Il vint s'établir dans cette grotte.

Après le départ des Assyriens, on le voyait se promener au milieu des ruines ; il s'asseyait sur les tronçons des colonnes brisées, gémissait douloureusement sur les malheurs de sa nation, et rentrait dans la grotte solitaire pour écrire ses lamentations.

Comme lui nous venons, hélas ! de contempler des ruines, ruines des choses et des hommes, ruines d'une cité et d'un peuple, ruines matérielles et morales. Comme lui nous avons à pleurer sur Jérusalem ; et ce lieu est bien choisi pour nous rendre compte de

nos impressions, après la visite de la cité maudite.

Une chose me frappe, et ne peut manquer de captiver l'attention de tout esprit sérieux, c'est le contraste des temps anciens et de la situation présente.

Comment cette contrée, dont Jérusalem fut la reine, n'est-elle plus aujourd'hui qu'un sol pierreux, coupé par des montagnes rocheuses dont la teinte grisâtre est à peine accidentée par quelques herbes sauvages ou de rares oliviers ?

La Palestine fut incontestablement un des pays les plus riches du monde. Tout homme de bonne foi est obligé de croire à la splendeur ancienne de cette contrée. Est-il au monde une terre plus connue que la Terre Sainte ? Y a-t-il une histoire plus essentiellement mêlée que la sienne à la grande histoire de l'humanité ? M'indiquera-t-on un lieu où la politique et la religion se soient donné un rendez-vous plus solennel et plus fréquent ? L'histoire incontestable du peuple juif le relie aux premiers âges du monde ; et les monuments élevés par le paganisme soutiennent la preuve irrécusable de sa vérité jusqu'à la venue de Jésus-Christ. A partir de cette époque, l'Orient se personnifie dans Jérusalem, pour les nations de l'Occident. Point de peuple, point de roi, point de grand homme, point de nom illustre, point de noble famille, qui ne rattache à la cité merveilleuse ses plus grands souvenirs et ses plus belles gloires. La montagne de

Sion, le Calvaire, le Saint-Sépulcre, sont en quelque sorte le point culminant de la terre ; vers eux se tournent les yeux de tous les hommes, et, comme le disait un grand capitaine : « Les sources de la gloire sont en Orient. »

Il est donc incontestable que le pays dont Jérusalem fut la capitale était admirablement fertile et prodigieusement riche. Tous les témoignages concourent à le prouver. Si l'Écriture nous présente la terre de Chanaan comme la plus belle et la plus fertile du monde ; si elle peut la comparer à une terre où coule le lait et le miel, les auteurs païens soutiennent la même opinion ; et certes on ne les accusera pas de connivence. Dès les jours du premier Ptolémée, Hécatée constate entre l'Égypte et la Syrie, non loin de la mer, l'existence d'une contrée fertile par-dessus toutes les autres et peuplée d'innombrables habitants ; Pline est d'un avis semblable ; et Tacite, aussi bien qu'Ammien-Marcellin, en parle comme d'un fait incontesté. Et pourtant, est-il aujourd'hui pays plus désolé, plus marqué au coin de la malédiction ?

Qui nous dira les causes de cette transformation ? L'histoire. Étudions-la sérieusement, et nous comprendrons que cette Jérusalem découronnée, humiliée, souffrante, est là comme un témoignage immuable, placé au milieu du monde pour attester à tous les siècles la vérité du dogme chrétien par l'accomplisse-

ment des prophéties les plus authentiques. Je défie quiconque voudra bien considérer la Judée d'un œil calme et sans prévention, de ne pas conclure à la vérité du Christianisme.

Avant les Hébreux, cette contrée porta le nom de *Terre de Chanaan*, ou de *Palestine*. Les enfants de Cham et les Philistins, ou Palestins, qui l'occupaient alors, lui avaient donné leur nom. Plus tard, elle passa entre les mains des Hébreux. Josué, leur chef, la conquit. Dès lors, elle ne changea plus d'habitants jusqu'au règne de Vespasien. Seulement elle fut, à diverses époques, tributaire des rois de Perse et soumise à Alexandre le Grand, aussi bien qu'aux rois de Syrie et d'Égypte, ses successeurs. Lorsque les Israélites cessèrent d'être gouvernés par des juges et se donnèrent des rois, elle s'appela *Judée,* du nom de la royale tribu de Juda.

Vers la fin des temps anciens, la généreuse famille des Macchabées, voyant le peuple d'Israël attaqué dans son existence intime et dans sa religion, se mit à sa tête, le mena au combat et le défendit contre ses agresseurs pendant un espace de cent trente-cinq ans. A cette époque, Hérode le Grand parvint à le subjuguer, et des mains des Hérode, la Palestine passa au pouvoir des Romains, qui détruisirent à jamais ce royaume.

Quant à Jérusalem, les auteurs en font remonter l'existence à l'an du monde 2023, ou à peu près. On

attribue l'origine de son nom à une sorte de jeu ou d'assemblage de mots. Melchisédech, le grand prêtre, qui vivait du temps d'Abraham, la fonda sous le nom de *Salem*, qui veut dire *demeure de la paix*. Plus d'un demi-siècle après, elle fut prise et agrandie par les Jébuséens, descendants de Jébus, fils de Chanaan, et subit le nom de la race de ses vainqueurs. Alors, *Jébus* et *Salem* se confondirent dans la mémoire des peuples pour former *Jérusalem*.

Josué, l'étonnant conducteur du peuple de Dieu, tua le roi des Jébuséens et devint à son tour possesseur de Jérusalem. Aussitôt après sa mort, les anciens possesseurs la reprirent; mais les Israélites les refoulèrent bientôt dans la forteresse du mont Sion, et s'établirent dans la ville. Enfin David parut. Il chassa l'ennemi possesseur de la forteresse, s'établit lui-même sur le mont Sion, où il bâtit un palais, et fit de Jérusalem la capitale de son royaume. Après lui, Salomon vint embellir la cité de Dieu. Il y construisit le temple fameux qui n'eut point d'égal et répandit la splendeur sur le royal héritage de son père.

Les destinées de cette ville, au temps même de sa prospérité, étaient de servir de théâtre aux luttes des nations et des princes. Sous Roboam, successeur de Salomon, elle tomba au pouvoir de Sisach, roi d'Égypte, et perdit une grande partie de ses trésors; plus tard, Joas, roi d'Israël, la ravit aux mains d'Amasias;

les Assyriens la conquirent sur Manassès; et, quatre fois, Nabuchodonosor y entra en vainqueur, sous les règnes de Joachim, de Jéchonias et de Sédécias. Le dernier assaut fut terrible. Le feu et le sang remplirent la ville; les murailles tombèrent, et le peuple fut emmené en captivité.

Après soixante-dix ans, Cyrus permit de rebâtir la ville. Les Juifs y retournèrent donc et la relevèrent de ses ruines. Mais après quatre cents ans, un nouveau pillage se fit. Quatre-vingt mille hommes périrent dans l'espace de trois jours, quarante mille furent emmenés en captivité, et un nombre semblable de prisonniers furent vendus comme du bétail. Mais le roi de Syrie ne resta pas longtemps vainqueur. Judas Macchabée défit Antiochus Épiphane et mit Jérusalem à l'abri de nouvelles tentatives de la part des Syriens.

En 3941, Pompée, vainqueur de Mithridate, vint mettre à son tour le siége devant Jérusalem. Cette malheureuse cité était divisée par les prétentions d'Hircan et d'Aristobule, deux frères rivaux, qui se disputaient également la royauté et la grande sacrificature. Au bout de trois mois, elle ouvrit ses portes. Hircan fut nommé chef du peuple par le vainqueur; mais il perdit le titre de roi. Aristobule et sa famille allèrent à Rome servir au triomphe de Pompée.

Vingt-six ans après, le royaume parut devoir se relever. Hérode le Grand, soutenu par la faveur d'An-

toine, vint assaillir Jérusalem avec une armée romaine. Le sang coula de nouveau ; des atrocités furent commises. Hérode devint roi ; mais la Providence avait marqué à cette époque la chute définitive d'un peuple devenu par trop infidèle.

Un drame effroyable s'était accompli. Le peuple choisi de Dieu pour donner le Messie à la terre avait méconnu son Christ. Jésus, venu pour le sauver, avait été repoussé par les siens. En vain il avait multiplié les miracles; en vain il avait donné les preuves de sa divinité ; les Juifs avaient reçu ses bienfaits comme le malade en délire écoute les avis du médecin charitable. Un jour, le bon Maître avait été pris au milieu de ses disciples et traîné au palais du gouverneur. Là, il avait enduré les supplices les plus atroces; et, comme si d'aussi grands tourments n'eussent été rien pour une multitude brutale, le peuple, le voyant meurtri et déchiré de coups, avait crié :—« Nous voulons qu'il soit crucifié. » — Alors le gouverneur avait dit : — « Je ne vois cependant en lui nulle apparence « de crime ; je n'ose condamner un innocent! » — Et le peuple avait prononcé cette parole terrible : — « N'importe ! Qu'il soit mis à mort! Le gouverneur « sera déchargé de la responsabilité de l'arrêt. « Que « son sang retombe sur nos têtes et sur celles de nos « enfants. » — Et Jésus avait été mis à mort sur le Golgotha.

L'anathème était prononcé par ceux-là mêmes qui devaient le subir. Il s'exécuta. C'était vers l'an 70. Depuis quelque temps, le peuple juif s'était mutiné contre Florus, gouverneur de la Judée, et Vespasien, obéissant aux ordres de Néron, avait pénétré dans la Galilée, à la tête d'une armée romaine. Tout avait plié devant lui, Jérusalem seule exceptée. Un siége en règle était devenu nécessaire. Vespasien l'avait entrepris ; mais bientôt, appelé à l'empire, il avait dû reprendre la route de Rome et laisser à Titus, son fils, le soin de la vengeance. Le moment était venu où s'accomplirait la terrible prophétie adressée par Jésus-Christ à Jérusalem coupable. : « Voici que tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront « et te serreront de toutes parts, et te raserout, et te « détruiront, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, « et ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu « n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. » — Déjà la famine produisait dans la ville assiégée les plus affreux ravages. Les riches cédaient leurs biens pour une mesure de blé ; ensuite, ils s'enfermaient dans l'endroit le plus secret de leur maison pour la dévorer à la hâte ; mais ils n'en avaient pas même le temps. Les vendeurs eux-mêmes, à la tête d'une multitude affamée, forçaient les portes de la maison et reprenaient l'objet de leur vente. Si alors les spoliateurs le cachaient à leur tour et refusaient de le céder à

d'autres, ils étaient mis à mort avec une brutale fureur. Si, poussés par la faim, des malheureux sortaient de la ville pour aller chercher un peu d'herbe le long des murs, les Romains les saisissaient aussitôt et les crucifiaient, la face tournée vers leurs compatriotes, comme pour servir d'exemple. Or, la faim était si violente, que chaque jour de nouveaux malheureux essayaient de sortir, et leur nombre devint si considérable qu'on en crucifiait jusqu'à cinq cents dans un même jour. Ainsi traqué, le pauvre peuple essaya de fuir et de se rendre au vainqueur. D'abord, ce stratagème réussit. Mais un jour les Romains virent un de leurs captifs chercher dans ses ordures l'or qu'il avait avalé pour le mieux préserver d'un vol. Aussitôt le mot fut donné. On s'imagina, ou du moins on feignit de croire que chaque transfuge renfermait un trésor dans ses entrailles, et par une rapacité hideuse, on se mit à les leur fendre pour en extraire l'or. Il n'y avait donc plus un seul moyen de salut possible. Aussi l'état de la ville devint affreux. Les morts se multipliaient à l'infini, et les bras manquaient pour leur sépulture; l'infection et la peste achevèrent le travail meurtrier de la famine. « Au milieu d'une si affreuse misère, dit Josèphe, on ne voyait point de pleurs, on n'entendait point de gémissements, parce que cette horrible faim, dont l'âme était occupée, étouffait tous les autres sentiments. Ceux qui vivaient encore regardaient les

morts avec des yeux secs ; et leurs lèvres, toutes enflées et toutes livides, faisaient voir la mort peinte sur leur visage. Le silence était aussi profond dans toute la ville, que si elle eût été ensevelie dans une nuit épaisse ou qu'il n'y fût resté personne. » Enfin, le mal fut si grand, qu'il se rencontra une mère capable de dévorer son enfant. Et Titus, dans un manifeste, jura « qu'il ensevelirait cet horrible forfait sous les ruines de Jérusalem, afin que le soleil, en faisant le tour du monde, ne fût pas obligé de cacher ses rayons par l'horreur de voir une ville où les mères se nourrissaient de la chair de leurs enfants, et où les pères n'étaient pas moins coupables qu'elles, puisque de si étranges misères ne pouvaient les décider à quitter les armes. » Lorsque vint enfin le dernier jour, le désastre fut tel, que la plume se refuse à le décrire. Le feu sembla d'abord se charger de la justice divine; mais bientôt l'armée romaine, avide de butin et peut-être aussi de carnage, vint ajouter à l'horreur du tumulte. Alors, ce fut une confusion effroyable. « De quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyait que fuite et que carnage... Le tour de l'autel du temple était plein des corps morts de ceux qu'on égorgeait sur cet autel, qui n'était pas destiné à de telles victimes, et des ruisseaux de sang coulaient tout le long des degrés... Le feu qui dévorait le temple était si grand et si violent, qu'il semblait que la montagne sur

laquelle il était assis, brûlât jusque dans ses fondements. Le sang coulait en telle abondance, qu'il paraissait disputer avec le feu à qui s'étendrait le plus. La multitude de ceux qui étaient tués surpassait le nombre de ceux qui les sacrifiaient. Toute la terre était couverte de cadavres; et les soldats marchaient dessus, poursuivant, par un chemin si effroyable, ceux qui s'enfuyaient. » Pour tout dire en un mot, « le nombre des corps entassés les uns sur les autres était si grand, qu'ils bouchaient les avenues de certaines rues, et des mares de sang, formées par ces étranges barrières, finissaient par déborder et éteindre les feux environnants... Le nombre de ceux qui furent faits prisonniers dans cette guerre montait à quatre-vingt-dix-sept mille ; et le siége coûta la vie à onze cent mille hommes. » Telle fut la ruine de Jérusalem. Ainsi devaient s'accomplir les prophéties du ciel.

Mais les malheurs de Jérusalem ne devaient pas s'arrêter là. Un jour une pensée de miséricorde s'éleva dans le cœur de l'empereur Adrien, en faveur de la ville maudite. Il essaya de la reconstruire. Aussitôt les Juifs accoururent en foule. Les murs s'élevèrent et la nouvelle enceinte renferma le Calvaire. Cependant la justice de Dieu ne pouvait tolérer ce triomphe; et les Juifs encore devaient attirer sur leur tête la peine du sang versé. Séduits par un imposteur, ils se révoltent, et, dans la fureur de la sédition, on les voit se porter

aux excès les plus horribles. Alors un nouveau fléau, non moins terrible que le premier, fond sur eux. La vengeance fut immense. Neuf cent quarante-cinq bourgs ou villages furent livrés aux flammes; près de six cent mille personnes furent massacrées. Un grand nombre de révoltés furent condamnés à l'esclavage et vendus publiquement.

En vain, sous Constantin, la piété de l'impératrice Hélène paraît-elle devoir imprimer à la ville coupable une nouvelle impulsion vers la gloire. Un moment, on crut que le Christianisme allait entourer le saint tombeau de splendeurs telles, qu'elles rejailliraient sur la cité. Mais cette gloire passe comme l'éclair. Julien l'Apostat veut faire mentir l'Évangile. Il entreprend de rebâtir le temple juif, dont il est dit qu'il ne restera pas pierre sur pierre. « D'effroyables globes de feu, dit un païen, Ammien-Marcellin, s'élançant des fondements par des éruptions fréquentes, brûlèrent les ouvriers et leur rendirent la place inaccessible; et cet élément s'obstinant de plus en plus à les repousser, on abandonna l'entreprise.

En 613, de nouveaux combats amènent de nouveaux désastres. Chosroès, roi de Perse, s'empare de la ville, brûle les églises, met en vente quatre-vingt mille chrétiens et se saisit de la vraie croix. Dix ans après, Héraclius vient à bout de repousser Chosroès. Mais cette victoire allait être suivie d'un nouveau désastre.

Neuf ans ne s'étaient pas écoulés, et déjà l'un des plus terribles conquérants de la terre, Omar Ier, successeur de Mahomet, après avoir ravagé l'Arménie, la Mésopotamie, l'Égypte, la Phénicie, la Syrie et la Palestine, met le siége devant Jérusalem et s'en empare au bout de quatre mois.

A dater de ce jour jusqu'à la fin du onzième siècle, le croissant domine sur Jérusalem, et les luttes successives de l'ambition font ressentir à la ville captive leurs affreux contre-coups.

En 1099, la servitude a cessé. Godefroid de Bouillon, duc de Lorraine, à la tête de nombreux croisés, a triomphé des musulmans. Il est entré vainqueur dans les murs ; il est monté jusqu'au mont Sion et jusqu'au Calvaire, mais non sans faire éprouver une dure secousse à la cité vaincue. « Aigris par les maux qu'ils ont soufferts pendant le siége, dit M. Michaud, les Croisés remplissent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils viennent de délivrer... Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort ; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour poursuivre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que, sous le portique et le parvis de la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux... Le nombre des victimes immolées par le glaive surpassa de beaucoup celui

des vainqueurs, et les montagnes voisines du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans la ville... Le carnage ne cessa qu'au bout d'une semaine. »

Alors, pendant cent ans, Jérusalem redevient capitale d'un noble royaume. Ses murs se relèvent, et des chants de joie réjouissent un moment les échos de ses montagnes. Hélas ! les jours du bonheur furent bientôt passés. Adad, calife des Fatimites, mourut, et Saladin, son vizir, monta sur le trône à sa place. Devenu soudan, il marcha à la tête d'une armée nombreuse contre le royaume fondé par Godefroid. Le pouvoir était déjà tombé en des mains trop faibles pour conserver les conquêtes du duc de Lorraine. Saladin entra en vainqueur dans la ville.

En 1228, Frédéric II, empereur d'Allemagne, s'efforce en vain de relever le royaume déchu. Il entre à Jérusalem et met sur sa tête la couronne de Baudouin. Cette royauté fut éphémère. Au bout de dix ans, le soudan d'Égypte était de nouveau en possession de la Terre Sainte. Le prince de Damas la lui disputait vainement, et le soudan, après l'avoir enlevée au prince, la livrait au pillage en signe de sa vengeance. En vain saint Louis essayera-t-il plus tard de relever le royaume de Jérusalem. Dieu ne lui permettra pas d'y réussir. La Providence l'appelle seulement en Égypte pour donner aux disciples de Mahomet l'exemple de la valeur

et de la vertu d'un roi chrétien. En 1291, le royaume de Jérusalem tomba pour ne plus se relever. Les musulmans en restèrent les maîtres jusqu'à nos jours.

Après cette esquisse des malheurs de Jérusalem, je reviens à mon point de départ, et je m'écrie avec un auteur moderne : « Faut-il s'étonner maintenant si la Palestine, autrefois le pays du monde le plus beau et le plus fertile, est réduite aujourd'hui à l'état désolant qui frappe et attriste nos regards? » Dix-huit fois prise, dix-sept fois sacccagée et ruinée; après avoir subi pendant la guerre toutes les misères, toutes les horreurs qui accompagnent ce fléau; après avoir perdu des millions d'hommes par la famine, par la peste, par le fer, par le feu; maltraitée, pillée, quelquefois dévastée pendant les courts intervalles de la paix; ne se reposant jamais que sous le glaive continuellement suspendu au-dessus d'elle; ne respirant un peu plus à l'aise, s'il est permis de parler ainsi, que le temps nécessaire pour fournir de nouvelles générations à de nouvelles calamités; ne pouvant rappeler les tristes restes du peuple innombrable qu'autrefois elle rassemblait annuellement dans son enceinte, sans que des nuées d'ennemis viennent aussitôt fondre sur elle pour tout disperser, tout écraser, tout détruire, conservant à peine quelques ruines des édifices nombreux qui firent son ancienne gloire; sentant bouillonner au fond de ses entrailles des torrents de

feu prêts à s'échapper pour dévorer quiconque sera tenté de lui rendre ses autels et sa splendeur ; condamnée à ne voir au dedans et autour d'elle d'autres temples que ceux où la piété chrétienne va adorer le Dieu qu'elle a crucifié, et ces mosquées consacrées aux superstitions absurdes autant que sacriléges de Mahomet... ne présente-t-elle pas à l'univers un spectacle de misère, d'opprobre et de désolation que n'offre l'histoire d'aucune autre cité du monde ? Ne dit-elle pas à quiconque, comme moi, vient la regarder de près : Je suis *maudite !* Assurément l'état de Jérusalem est l'accomplissement de cette prophétie de Daniel : Le Christ sera mis à mort ; et le peuple qui le reniera ne sera plus son peuple. Un peuple avec son chef qui doit venir dissipera la cité et le sanctuaire, et la fin sera la dévastation. »

L'incrédulité moderne paraît trouver étrange qu'un pays, tel que nous le voyons autour de Jérusalem, ait pu être si fertile autrefois, et elle dit : — « Ce n'est pas vrai ! » — Mais je m'étonnerais bien plus, au contraire, que ce pays, si beau du temps de Josué et de Salomon, eût conservé sa magnificence après tant de catastrophes. Le fer et la flamme, le sang et le carnage, la guerre, la peste et la famine n'auraient-ils pas le pouvoir de faire sur un pays l'effet que produit un conquérant lorsqu'il bouleverse une citadelle et la détruit de fond en comble ?

Il faut bien le reconnaître, la capitale de la Judée et la Judée tout entière restent éternellement sous le coup de l'anathème que le Père céleste dut lancer contre elles le jour où, réclamant la mort de l'Homme-Dieu, les Juifs jetèrent au ciel cette horrible imprécation qui les condamna, eux et leurs enfants, jusqu'à la dernière postérité : « Que le sang du Juste par nous versé retombe sur notre tête et sur celles de nos enfants ! »

« Je plains le voyageur, dit M. de Forbin, s'il n'est guidé parmi ces nobles ruines que par le doute et l'ironie ; j'envie, au contraire, le bonheur de l'homme qui voit cette terre singulière avec une foi vive et confiante. Mais, quelles que soient les opinions religieuses, le seul engourdissement de l'esprit ne pourrait s'opposer à la sensation de surprise et de respect qu'inspire Jérusalem. » En effet, tout est silencieux autour d'elle, mais d'un silence mystérieux qui fait rêver. Le dernier cri de l'Homme-Dieu semble avoir été le dernier bruit répété par les échos de Siloé et de Gehennon. Des sommets d'Abarim, de Phasga, d'Achor, la nature désolée se présente comme un témoin, encore frappé d'épouvante, de la scène qui s'est passée au Calvaire.

Pour moi, je n'oublierai jamais l'impression profonde que je ressentis, lorsque, le soir, à la veille de mon départ, en face de Jérusalem, au milieu du calme

d'une nature morte, je repassais dans mon esprit la suite des destinées prodigieuses de la cité de Juda.

J'assistais à toutes les scènes désastreuses de cette ville infortunée, théâtre constant des passions des hommes et des vengeances du Ciel. Que de fois l'air y a été frappé de cris de douleur! Combien de fois le sang de ses citoyens n'a-t-il pas vainement coulé, sans pouvoir éteindre l'incendie qui la dévorait, ni la colère des vainqueurs! Les tableaux les plus terribles s'offraient sans cesse à mes regards; les flammes du Temple s'élevaient jusqu'aux plus hautes régions de l'air, qu'elles embrasaient; la milice céleste les voyait avec une sainte terreur consumer ces parvis, d'où n'étaient jamais sortis que la douce fumée des parfums, le nuage mystérieux de l'encens d'Israël. Oppressé par mille sentiments, je me retournais vers d'autres monuments ; je traversais les salles ruinées de l'hôpital de Sainte-Hélène, du couvent de Saint-Pierre, de la mosquée d'Omar, de l'église des Sept-Douleurs ; je trouvais partout des cendres, des débris, partout l'exécution d'un terrible arrêt. Je remerciais Dieu de m'avoir permis de contempler cette preuve vivante de la vérité de sa parole, et je répétais les paroles de Jérémie :

« La maîtresse des nations est devenue comme « veuve. La reine des provinces a été assujettie au « tribut. Elle n'a pas cessé de pleurer pendant la

« nuit, et ses joues sont creusées par les larmes. De « tous ceux qui lui étaient chers, il n'en reste pas un « pour la consoler.... Les rues de Sion pleurent, parce « qu'il n'y a personne qui vienne à ses solennités. « Toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font « que gémir ; ses vierges sont dans le deuil, et elle-« même est plongée dans l'amertume.... Jérusalem a « grandement péché : c'est pour cela qu'elle est deve-« nue errante et vagabonde. Tous ceux qui l'hono-« raient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son igno-« minie... »

J'entendais Jérusalem elle-même s'écrier :

« O vous tous qui passez dans le chemin, considé-« rez et voyez s'il y a une douleur semblable à la « mienne. Voici que le Seigneur m'a traitée selon sa « parole, au jour de sa fureur. »

Je voyais cette ancienne reine des nations, à genoux dans la poussière, demandant en ces termes sa grâce et son pardon :

« Seigneur, voyez ma tribulation. Mes entrailles se sont émues ; mon cœur est bouleversé au dedans de moi, parce que je suis remplie d'amertume. Au dehors le glaive tue mes enfants ; au dedans on ne trouve que l'image de la mort. »

Mais la grande voix des ruines parle plus haut encore. C'est la voix du temps, celle des hommes, celle de l'éternité qui proclame l'accomplissement des justices.

Heureusement pour le chrétien, à côté de la vengeance il trouve la miséricorde. Le dôme du Saint-Sépulcre me révèle le Calvaire, et je retrouve l'espérance !

Étrange destinée ! Jérusalem vaincue, foulée aux pieds, déchirée, ensanglantée, détruite, reste un témoignage du plus grand crime de l'homme et de la colère de Dieu ; et son nom est le symbole du bonheur ; c'est par lui que nous désignons le Paradis, ce ciel perdu que le Christ nous a rouvert et qui fait l'objet de nos plus ardentes aspirations. Douleur et joie, tels sont les sentiments que l'on éprouve ici et que je ressentais vivement en promenant mes regards sur la ville. Les impressions que j'y ai reçues sont ineffaçables ; elles sont si profondément creusées dans mon âme, que je pourrais sans crainte dire avec le Psalmiste : « Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma main cesse d'agir ; que ma langue adhère à mon palais si je cesse de me souvenir de toi ! »

Mais le moment du départ est venu. Il faut renoncer à voir encore les champs où les anges firent retentir le *Gloria in excelsis!* l'emplacement du Temple où le vieillard Siméon pensa mourir de joie en chantant le *Nunc dimittis;* la montagne où Marie glorifia Dieu par son sublime *Magnificat ;* la demeure où naquit Jean-Baptiste, où Zacharie retrouva la parole pour chanter le *Benedictus ;* le saint tombeau, Gethsémani,

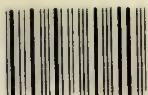
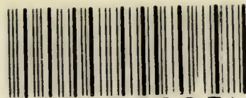
la montagne de l'Ascension, le Cénacle et sa Pentecôte, Béthanie, la vallée de Josaphat, la fontaine de Siloé, le lieu où Notre-Seigneur enseigna le *Pater* à ses disciples, et la grotte où les apôtres ont composé le *Credo*. C'est un adieu solennel que celui du pèlerin qui va quitter les théâtres de tant de grands événements. Heureux celui qui, avec les souvenirs, en emporte une foi plus vive, une espérance plus ferme, un plus grand amour pour Dieu, et comme un avant-goût des joies auxquelles le vrai chrétien est appelé dans la Jérusalem céleste!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Bar-le-Duc — Typographie — L. Philipona


a39003

002127537b

